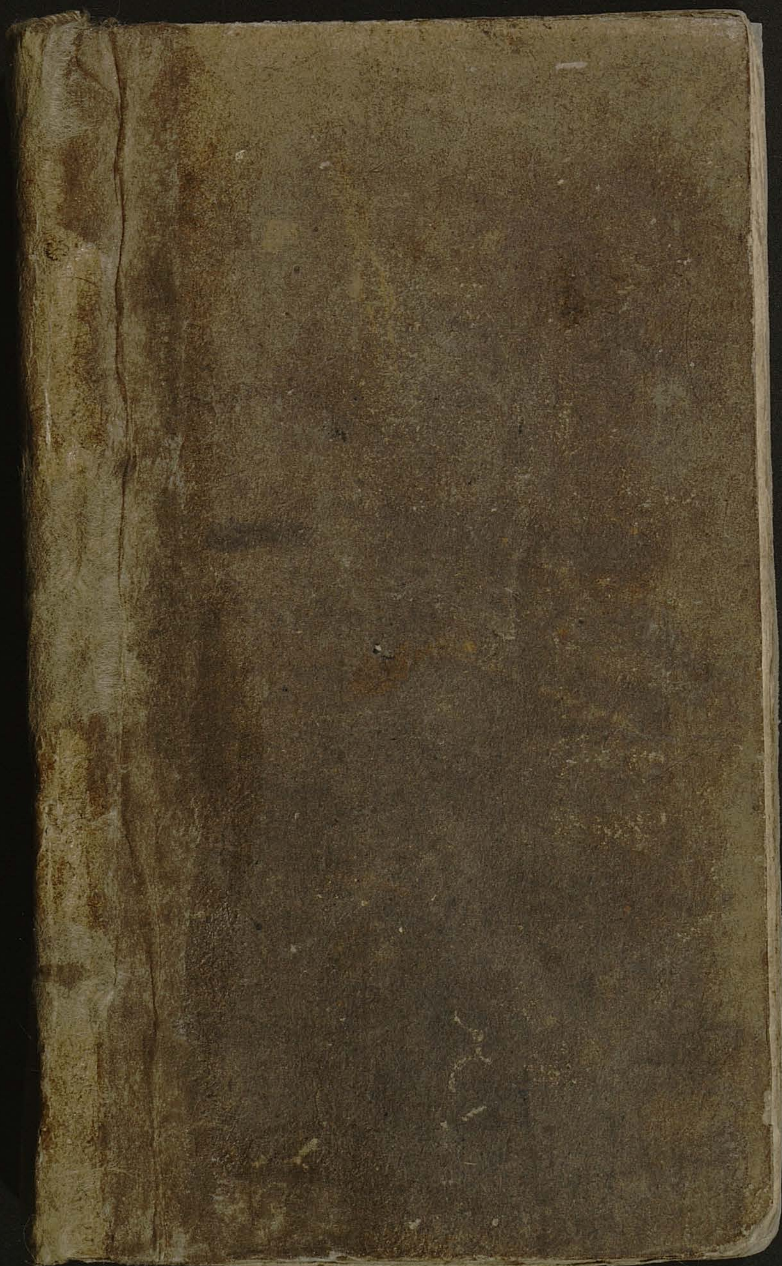


LETTRES
SUR
TOUTES SORTES
DE SUJETS;
AVEC DES AVIS
SUR
La maniere de les écrire.

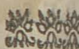
Seconde Edition, augmentée d'un grand nombre de preceptes & de Lettres.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée de la Grand'Salle du Palais, à l'Image S. Jean.

M. DC. LXXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



T

DES S

Conte

LETT

Avis ſ

A Ma

Peinture

A la mêm

Relations

17

A la même

les beau

A Monsie

LET

Avis

LET

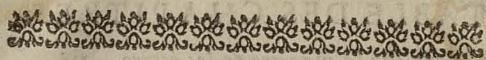


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus au ſecond Volume des Lettres.

LETTRES DE SCIENCE & de curioſitez.

Avis ſur la maniere de les écrire. p. 4.

LETTRES GALANTES & enjoüées.

LETTRES DE NOUVELLES & de Recits.

LETTRES TENDRES & passionnées.

LETTRES D'AFFAIRES & d'instruction.

RE'PONSES SUR TOUTES sortes de sujets.

Fin de la Table des Chapitres du II. Volume.



LETTRES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS, AVEC DES AVIS SUR la maniére de les écrire.

SECONDE PARTIE.

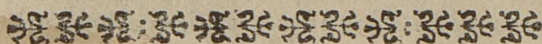
JE ne doute pas que la plûpart des Dames & des Cavaliers ne désaprouvent la maniére dont j'ai divisé le premier Volume de cet Ouvrage. Ils voudront renvoïer à l'Université les *Genres Demonstratif, Deliberatif & Judiciaire.* Ils les traiteront même de mots barbares,

moins propres à inſtruire qu'à faire peur: Mais ce ſentiment ne ſera pas général, & peut-être ſe trouvera-t-il des gens qui ne condamneront pas l'ordre que je me ſuis preſcrit, avant que d'examiner l'intention qui me l'a fait ſuivre. Mon deſſein donc n'a été que de ſoulager l'imagination, en donnant des bornes à des idées, qui paroiſſent trop vaſtes; ainſi on ne ſera pas ſurpris ſi j'ai rangé les ſujets des Lettres ſous les Genres que l'on aſſigne aux matieres des Harangues. On s'étonnera bien plus ſi l'on me voit rejetter, comme trop rudes, les termes que les Maîtres d'éloquence nous ont laiſſez pour nôtre inſtruction, & il me ſemble qu'il vaudroit mieux que l'oreille s'y accoutumât par l'uſage, & qu'on les rendît utiles par des avis intelligibles. J'ai tâché de le faire, & s'il y a des perſonnes qui haiſſent trop l'art pour approuver les ſoins que j'ai pris, ils n'auront qu'a lire uniquement les Lettres, & à ne jetter les yeux que ſur ce qui leur plait.

Les Lettres dont cette ſeconde Partie eſt compoſée, ſont diviſées en cinq eſpeces qui ſont précédées de preceptes ou d'avis ſur la maniere de les faire: ceux qui ne les trouveront pas à leur

goût, pourront les laiſſer à part; ce ſont des avis generaux dont ſe ſerviront ceux qui croiront en pouvoir tirer quelque ſecours, en cela on ne pretend impoſer aucune loi : il ne reſte plus qu'à expoſer en peu de mots de quoi traitent les cinq differentes ſortes de Lettres dont on vient de parler ; & pour le faire avec ordre on verra dans la premiere eſpece, les Lettres de ſcience & de curioſité : La ſeconde renfermera les Lettres galantes & enjoüées : on trouvera enſuite celles qui ſont de nouvelles & de recits ; puis les Lettres tendres & paſſionnées, enfin celles qui regardent les affaires. En un mot de quelque âge, état ou temperament que l'on ſoit, on en trouvera qui pourront ſatisfaire. Les ſavans & les curieux auront le plaiſir de lire des Lettres où la ſcience n'eſt point heriſſée d'épines, & où tout plaît par l'agréable mélange de ces curioſitez qu'il eſt toûjours avantageux de ſavoir : Les jeunes gens qui cherchent à ſe faire diſtinguer par une expreſſion fine & delicate de leurs ſentimens, trouveront des Lettres galantes & enjoüées, tendres & paſſionées : Elles leur fourniront une ample matiere pour lier ou entretenir un com-

merce honneſte avec les perſonnes du ſexe : Pour ce qui eſt de ceux qui cherchent à developper les myſteres du cabinet, ils apprendront dans les Lettres de nouvelles & d'affaires du tems, en quelle ſituation ſe trouve à preſent l'Europe, les differentes revolutions qui y ſont arrivées depuis peu : Enfin on donne ici des Réponſes ſur toutes ſortes de ſujets, parce qu'il auroit été inutile d'enſeigner l'art de bien écrire, ſi aprés cela on ne donnoit l'art de répondre juſte.



LETTRES DE SCIENCES ET DE CURIOSITEZ.

Avis ſur la maniere de les écrire.



'HOMME dans ſon berceau eſt une créature qui eſt ſans ſavoir ce qu'elle eſt, d'où elle eſt, par qui elle eſt, & pour quelle fin elle eſt. Il eſt vrai que la nature lui donne en naiſſant pour partage le deſir de connoître la premiere verité,

& d'acquerir l'habitude de la science, & c'est l'heritage naturel & commun à tous les hommes : car depuis le commencement du monde jusqu'à present, l'esprit humain a toûjours travaillé à decouvrir les routes les plus faciles pour dissiper les tenebres de l'entendement ; mais la verité qui est cachée dans un puits, selon Pythagore, ne s'est pas toûjours renduë visible à la raison humaine: Elle s'est presentée à elle sous le voile épais de mille erreurs, & pour les dissiper elle a été obligée de refuter les unes & de confondre les autres ; encore aprés cela, n'a-t-elle pas été heureuse dans ses recherches ; il a falu que la curiosité soit venuë à son aide, & que par son moïen cette même raison humaine, piquée du motif de sçavoir, & soutenuë du dessein de s'instruire, ait penetré jusqu'à la source des Sciences & des Arts, comme on verra plus amplement dans les dissertations suivantes traitées en forme de Lettres: mais avant que d'en venir là, il est à propos de savoir à quelles personnes on peut écrire ces sortes de Lettres, & quel doit être leur stile ; examinons donc ces deux points en peu de mots.

Il semble que pour les Lettres de

science & de curiosité, on n'en doit écrire qu'à des personnes à qui on croiroit faire plaisir : En traitant ces matieres, on doit éviter d'affecter un stile concis, de peur d'ajoûter de l'obscurité à des choses qui ne sont que trop obscures d'elles mêmes. Lors qu'on les adresse à des personnes polies, mais sans étude, il faut adoucir ce qu'il y a de plus rude dans les termes qui sont particuliers aux Arts, & étendre les expressions pour faire comprendre ce qui pouroit être moins intelligible ; mais on est dispensé de suivre ces regles en écrivant à quelque savant de profession, & loin de chercher un grand circuit de paroles pour se faire entendre clairement, on doit se servir des manieres de parler qui conviennent aux sciences ; ce qui est un temoignage combien on estime habiles ceux à qui on s'explique si briévement. Il semble encore qu'il est à propos de choisir les sciences selon le goût des personnes ; car il n'y auroit pas moins de ridicule à proposer des questions de Philosophie, des Problemes de Geometrie ou d'Algebre à une jeune Demoiselle, que de demander à un vieux Docteur la difference qu'il y a entre une chaconne

& une sarabande : on doit parler à une Dame de ce qu'il y a de plus instructif dans la morale, de ce que l'Histoire nous fournit de plus agreable, & de ce que nous trouvons de plus divertissant dans les Relations qui nous viennent des païs étrangers ; c'est pourquoi avant que d'écrire de ces sortes de Lettres, il est necessaire de considerer la condition, le sexe, l'humeur, l'âge & la profession de la personne à qui on est obligé d'écrire.

A Madame....

JE ne sçai, MADAME, si je vous pourrai donner sur la Peinture tout l'éclaircissement que vous souhaitez, mais en attendant que je vous puisse envoïer ce qu'en a écrit Monsieur *Felibien*, vous vous contenterez, s'il vous plaît, des particularitez que je remarquai l'autre jour dans un Discours que l'on me donna à lire. Je vis qu'encore que la Peinture ne soit pas necessaire pour la commodité de la vie, elle ne laisse pas d'avoir une origine tres-ancienne. Les Egyptiens se vantent de

l'avoir inventée plusieurs siecles avant que les Grecs en eussent connoissance; mais ce qu'il y a de plus certain, est, que ces derniers porterent ce bel Art à un point de perfection que l'on a de la peine à s'imaginer. D'abord on s'avisa seulement de tracer des lignes autour de l'ombre d'un homme, & l'on dit que le premier qui en usa ainsi, fut un Egyptien appellé *Philocle.* D'autres veulent que l'on doive ce commencement à un Grec de Corinthe, nommé *Cleanthe*; mais pour moi j'aimerois mieux suivre l'opinion commune, qui attribuë cette origine à l'Amour. J'ai oüi dire qu'un Amant qui étoit sur le point de faire un long voïage, traça le profil du visage de sa Maîtresse sur celui de son ombre pour conserver quelque image de ses traits, qui pût adoucir le chagrin de son absence. Dans la suite on commença à peindre, mais ce fut avec une seule couleur, puis on en emploia plusieurs, & l'on trouva enfin les couleurs rompuës, les divers tons de couleurs, les reflets, l'harmonie, l'effet des lumieres & des ombres, les attitudes, le contraste, & l'accord des parties avec leur tout.

On rapporte qu'un Peintre, appellé

Simon, fut le premier qui peignit de profil, qui exprima les differens airs de tête, qui divisa les membres par des jointures qui marqua les veines, & qui inventa le moïen de jetter une drapperie & d'en disposer les plis. Un autre, nommé *Paneus*, fut plus hardi; il se hasarda de peindre la fameuse bataille de Marathon, & fut assez heureux pour y faire remarquer les principaux chefs des Atheniens & des Perses. *Apollodore* fut le plus sçavant Peintre de son tems, mais *Zeuxis* le surpassa bien-tôt aprés, & attira l'admiration de toute la Grece: Cependant *Parasius* osa bien entrer en lice contre lui, & l'on dit qu'il remporta le prix d'une maniere qui merite de vous être racontée. Zeuxis avoit peint des raisins, qui paroissoient si naturels, que les oiseaux y voloient pour les becqueter; mais Parasius peignit si delicatement un rideau, que Zeuxis lui-même le voulut tirer pour voir ce qui étoit derriere. C'est ce qui l'obligea à se confesser vaincu, & à dire qu'il y avoit bien plus de gloire à tromper les hommes que les animaux. Aprés ceux-là, *Appelles* acquit une reputation immortelle. Alexandre visitoit souvent ce fameux Peintre. Il prenoit plaisir à le

voir travailler, & ce fut à lui ſeul qu'il permit de faire ſon portrait. Appelles faiſoit reſſembler de telle ſorte, qu'un ſçavant Phyſionomiſte n'avoit qu'à voir ces Portraits pour parler juſte des perſonnes qu'ils repreſentoient. Vous ſavez ſans doute, MADAME, ce que l'on diſoit autrefois d'un Portrait d'Alexandre qu'avoit fait Appelles, *qu'il y avoit deux Alexandres, & que ſi l'Alexandre de Philippe étoit invincible, celui d'Appelles étoit inimitable.* Enfin, les productions de la Peinture ſont une eſpece de création, & ſi les choſes qu'elle nous fait voir, ſont inſenſibles & inanimées, nous pouvons dire qu'elles ont quelquefois plus d'agrément que celles qui vivent, & qui reſpirent. Je pourrois vous citer encore pluſieurs Grecs que la Peinture a rendu celebres; mais il vaut mieux vous entretenir du progrés qu'a fait ce bel Art dans l'Italie ancienne & moderne. J'ai lû qu'un grand perſonnage de l'illuſtre famille des Fabiens tint à honneur de porter le ſurnom de *Peintre*, & qu'il peignit même le Temple du Salut, l'an quatre cens cinquante de la fondation de Rome. Les plus grands Hommes de ce tems-là s'adonnoient à la Peinture,

& cela dura jusques sous les premiers Empereurs. Mais par une revolution qui n'est que trop ordinaire aux belles choses, la Peinture fut negligée quelque tems aprés, & demeura ensevelie parmi les ruines des autres Arts, & des autres sciences. Ce ne fut que longtemps aprés qu'elle recommença de paroître en Italie. Le Maître de Michel-Ange contribua fort à la rétablir, encore que sa maniere fût seiche & gothique ; mais son Eleve le laissa bien loin derriere-lui, & acquit une estime générale. Il excelloit sur tout dans le dessein. Cependant Raphaël d'Urbin acquit encore plus de gloire que Michel-Ange, & il porta si loin son Art, qu'il semble qu'il a surpassé la nature en bien des choses. On remarque qu'il avoit le talent de donner à ses figures toutes les graces dont elles étoient capables, & plus on voit ses ouvrages, plus on les admire. Il eut pour Maître Pierre Perugin, mais le Disciple fut infiniment plus habile que le Maître. Jules Romain, Polidore, Leonard de Vinci, le Georgion, le Titien, Paul Veronese, & Tintoret, parurent presque en même tems. Ils ont tous excellé en quelques parties de la Peinture, &

quelques-uns d'entr'eux n'y ont preſque rien ignoré. Jules Romain eſt celui de tous les Diſciples de Raphaël qui a le mieux réuſſi. Ses imaginations étoient nobles & élevées. Il avoit le goût pur & net ; il étoit grand imitateur des Anciens, & avoit en veüe de les faire ſervir de modele. Son élection des attitudes étoit admirable. Polidore deſſinoit fort bien, & rencontroit parfaitement dans les Grouppes. Leonard de Vinci étoit tres-profond dans la Peinture. Son merite eſt aſſez établi par une ſeule circonſtance de ſa vie, qui eſt que François premier le fit venir d'Italie, & qu'aprés avoir travaillé quelque-tems en France, il mourut à Fontainebleau entre les bras de ce Monarque qui honora de ſes larmes la mort de cet habile Peintre. Le Georgion étoit pour les Portraits & pour les grands Ouvrages. Il entendoit admirablement les figures, & traitoit ſon ſujet avec toute la grandeur, & la convenance poſſible. Le Titien fut le plus grand Coloriſte qui ait jamais été. Il a parfaitement entendu les maſſes, l'union & la diſpoſition du tout enſemble. Il peignoit tout-à-fait bien les femmes & les enfans, & il leur inſpiroit un cer-

tain air doux, mignon & tendre qui étoit inimitable. Ses Portraits, & ses Païsages sont merveilleux. Il donnoit à chaque chose les touches qui leur étoient convenables & particulieres. Toutes ces grandes qualitez lui acquirent le nom de *Divin*, avec des biens tres-considerables & l'amitié de Charles-Quint. On dit que les Grands de la Cour de cet Empereur aïant témoigné de la jalousie de ce qu'il leur preferoit le Titien; il leur dit, *qu'il ne manqueroit jamais de Courtisans, mais qu'il n'auroit pas toûjours un Titien.* Paul Veronese n'étoit pas bien correct, mais la beauté de son Coloris servoit de fard aux manquemens de son dessein. Ses airs de femmes étoient tres-gratieux, & il diversifioit fort ses Draperies. Tintoret avoit beaucoup de genie pour la Peinture. Il a fait d'excellens Tableaux, mais il est principalement admirable dans le coloris qui est l'ame de la Peinture.

Il y a eû encore d'autres fameux Peintres en Italie qui ont été ou contemporains de ceux-là, ou qui les ont suivis de fort prés, comme les Bassans, le Correge, le Parmesan, les Carraches, le Guide, l'Albane, le Dominicain, le

Poussin, & quelques autres. Les Bassans ont fort bien peint les animaux, & avoient un tres-bon goût de couleurs. Le Correge peignoit avec agrément & avec facilité. Il méloit une douceur & une vivacité de couleurs qui faisoit paroître ses Tableaux d'un caractere singulier, & par la savante distribution des lumieres & des ombres, il avoit le secret de donner beaucoup de rondeur, de force & de relief à ses figures. Il savoit conduire & finir un Tableau d'une maniere admirable, & on y remarque tant d'union, que ses plus grands ouvrages paroissent avoir été faits d'une même palette de couleurs. Le Parmesan colorioit fort bien, il inventoit & dessinoit en perfection. Les graces ne le quittoient jamais, & l'on peut dire qu'il avoit toutes les qualitez d'un grand Peintre. Les Carraches ont été aussi des hommes célébres dans leur profession. Loüis Carrache excelloit dans le dessein & dans le choix des couleurs. Annibal Carrache possedoit toutes les parties de la Peinture, & ses ouvrages avoient un air de grandeur où peu d'autres sont arrivez. Augustin Carrache ne le cedoit guere en habileté à son frere Annibal, & il eut un fils naturel nommé

Antoine qui s'y prit d'une maniere à les passer tous s'il eût vécu. Le Guide en remettant à sa maniere les Tableaux d'Albert Durer, a plus gagné d'argent, & plus acquis de reputation , qu'une grande partie de ceux qui l'ont precedé, & qui l'ont suivi. Le Dominicain repara par son grand travail le peu de disposition qu'il avoit à la Peinture , & s'y rendit tres-savant. Le fameux Poussin a fait revivre dans ses Tableaux les plus belles Statuës de l'antiquité ; il savoit qu'elles sont une regle sûre pour les beaux ouvrages , il excelloit aussi dans le Païsage, & la touche de ses arbres est admirable.

Outre ces grands Peintres qui ont fleuri en Italie , il y en avoit d'autres tres-habiles en divers endroits de l'Europe. Albert Durer en Allemagne, Holbens en Suisse, Lucas en Hollande, en Flandre Rubens , le plus habile de tous les Peintres dans la distribution des lumieres , dans l'art d'exprimer les passions de l'ame. Vandeix son Disciple étoit fort entendu dans les Tableaux galants & curieux , & il y a eu d'autres grands Peintres dont on peut dire que le nom ne mourra jamais.

Cependant cet Art admirable qui

donne la vie à des choſes mortes, eſt preſentement negligé par tout, excepté en France. Il ſemble qu'il s'eſt retiré parmi nous avec les autres Arts & les autres ſciences ſous la protection du plus grand Roi de la terre. Monſieur le Brun l'a mis dans une ſi grande perfection, que peut-être égalerons-nous l'ancienne Grece & l'Italie moderne. Vous ſavez en quelle eſtime ſont ſes Tableaux : Vous en avez vû auſſi de Monſieur Mignard, & je ne doute point que les Curieux qui vous les ont montrez, ne vous en aient mieux fait connoître le prix que je ne ferois. Ainſi, MADAME, je ne vous en parlerai point, & je finirai une Lettre qui n'eſt déja que trop longue. Avoüez que vous m'en feriez des reproches ſi vous ne m'aviez engagé à m'étendre ſur cette matiere, & que d'ailleurs je ne fuſſe pas auſſi abſolument vôtre ſerviteur tres-humble, que je le ſuis.

A la même.

MADAME,

Vous avez été plus habile que le Savant de vôtre voisinage, & je ne lui conseillerois pas de gager une autre fois contre vous. Vous avez raison de dire que ce n'est pas à la Méque que l'on voit le tombeau de Mahomet, & que c'est à Medine. Mais, MADAME, puisque vous êtes bien-aise de savoir les particularitez que j'ai apprises de l'Envoié d'Alger, qui a demeuré deux ou trois ans à la Méque, je consens à vous en faire part. Cependant, souvenez vous, s'il vous plaît, de ce que vous m'avez dit, que la longueur ne vous déplaît pas dans les Lettres que vous appellez *instructives*, & considerez aussi que de mon côté il est bon que je justifie le jugement que je vais donner en vôtre faveur. Je vous dirai donc, MADAME, que la Méque est une Ville tres-ancienne située dans l'Arabie deserte, grande comme Marseille & environnée de hautes montagnes. Les

Extrait d'un recit qu'en a fait M. de Vizé.

Mahometans l'ont en une ſi grande vénération, qu'ils croient que ceux qui ne ſont pas de leur ſecte, ſont indignes d'y entrer. Auſſi ne leur permettent-ils pas même d'en approcher de quelques journées, & ſi un Chrétien étoit ſurpris ſur cette terre qu'ils eſtiment ſainte, ce ſeroit un ſacrilege qui ne pourroit être expié que par le feu. Une infinité de Muſulmans vont en pelerinage à la Méque, les uns par zele de Religion, les autres pour trafiquer avec des Marchands qui y abordent de tous côtez, & il y en a auſſi qui ne font ce voyage que pour être abſous des crimes qu'ils ont commis; car vous ſaurez, MADAME, que quelque coupable qu'on ſoit, on ne peut plus être recherché dés que l'on a été à la Méque. Il y a tous les ans cinq Caravannes qui y vont. Celle du Caire eſt la premiere, & même la principale; car outre les Egyptiens dont elle eſt composée, on y voit auſſi ceux de Conſtantinople, & des Païs voiſins. Celle de Damas comprend les Pelerins de Syrie. La troiſiéme mene ceux de Barbarie, de Fez & de Maroc. La quatriéme eſt celle de Perſe, & la cinquiéme celle des Indes ou du Mogol. Dans le tems que la Caravanne du Caire doit

C'eſt à dire bien croïans ou fideles.

partir, on descend la Veste de Mahomet, c'est ainsi qu'on appelle les presens que le Grand Seigneur envoie tous les ans à la Méque. C'est au Château du Caire que l'on travaille ces presens, & on les porte ensuite par la Ville en grande pompe à la maison de l'Emir, ou Chef de la Caravanne. Cet Emir fait tous les ans le voiage de la Méque, & méne environ quinze cens Chameaux. Il y en a une partie pour porter ses hardes, les autres sont pour vendre ou pour loüer à ceux qui en manquent, car il en meurt beaucoup par les chemins, & il y en a sur tout cinq cens qui ne servent qu'à porter de l'eau que l'on renouvelle toutes les fois que l'on en peut trouver. Quand les presens ont été deux jours chez l'Emir, il sort de la Ville avec magnificence pour aller camper. Un Chameau paré d'un riche harnois porte un grand pavillon de satin cramoisi brodé d'or avec de grosses lettres Arabes en même broderie. Ce pavillon est fait en clocher, il a une pomme dorée à la pointe, & quatre autres à l'entour. Il sert à couvrir les presens du Grand Seigneur, où l'on voit d'ordinaire quatre pieces de velours cramoisi fort longues, & toutes bor-

dées de groſſes lettres arabes d'or ; les Pelerins ſe preſſent pour baiſer, ou du moins pour toucher ce Pavillon, & le regardent avec autant de vénération que nous en avons pour les Reliques des Saints. On paſſe pluſieurs jours ſous des tentes, & l'on va camper enſuite prés d'un étang appellé *la Birque*. C'eſt le rendez-vous général de toute la Caravanne, qui eſt bien ſouvent compoſée de cent mille Pelerins. On ne marche que de nuit, parce que la chaleur eſt inſupportable en ce païs-là. Il y a trente-ſept journées du Caire à la Méque, & tout ce chemin ſe fait par des Deſerts. Comme on n'y trouve aucun rafraîchiſſement on ne peut manger que ce que l'on porte. Il y a peu d'eau, encore eſt-elle mauvaiſe, & ce qui eſt encore plus fâcheux, ce ſont des vents chauds qui ôtent la reſpiration, & qui même peuvent faire mourir en peu d'heures. Cependant il ne ſe paſſe point d'années qu'il n'y ait des femmes & des enfans qui font ce voïage, & aprés leur retour ils ſont reſpectez toute leur vie. Durant cette longue marche la pluſpart des Pelerins chantent des verſets de l'Alcoran, & c'eſt quelquefois avec tant de vehemence,

qu'il y en a plusieurs qui tombent de leurs Chameaux & meurent en les chantant. Deux jours avant que d'arriver à la Méque chacun se dépoüille presque nud par respect, & prend des sandales pour ne pas fouler une terre qu'ils croient sainte. Ils demeurent ainsi huit jours, & vivent dans la plus étroite regularité. Les Pelerins qui sont malades, font des aumônes pour être dispensez de se dépoüiller. On voit au milieu de la Ville le Kiaabe, c'est-à-dire, *maison de Dieu*. Les Turcs disent qu'il a été bâti par les Anges, visité par Adam, & transporté au sixiéme Ciel durant le deluge, afin qu'il fût preservé des eaux. Ils ajoûtent qu'Abraham rebâtit ensuite celui que l'on voit, sur le modele qui lui fut envoïé du Ciel. Ils ont une grande vénération pour ce Temple, & pour une pierre noire nommée *Aliette*, qui est prés de la porte à main droite en entrant. Ils s'imaginent qu'elle n'est devenüe noire que par les pechez des hommes. Qu'elle étoit blanche lorsque l'Ange Gabriel l'apporta à Abraham; qu'elle servoit d'échaffaut à ce Patriarche, quand il bâtissoit cette maison, & qu'elle se haussoit & baissoit à sa volonté. Le seüil de ce petit Tem-

ple eſt fort élevé de terre, & la porte eſt d'argent maſſif. Elle s'ouvre en deux, ſa largeur eſt d'une braſſe, & ſa hauteur d'une braſſe & demie. On y monte avec une échelle que ſoûtiennent quatre roües, afin qu'on la puiſſe approcher de la muraille quand on veut entrer dans le Temple. Trois colomnes de figure octogone ſoutiennent cette maiſon. Elles ſont de bois d'Aloës de la groſſeur d'un homme, & chacune n'eſt que d'une piece. Le dedans eſt tapiſſé d'étoffe de ſoie rouge & blanche, & le dehors d'une eſpece de damas noir. Il y a tout autour une muraille qui en empêche l'abord, avec un eſpace entre la muraille & la maiſon. Deux ceintures d'or ceignent ce petit Temple, l'une en haut, l'autre en bas. On void d'un côté de la terraſſe qui le couvre une goutiere d'or maſſif qui avance dehors de la longueur d'une braſſe. Les Pelerins étant arrivez à la Méque y paſſent trois jours, & celui qui peut baiſer le premier la pierre noire dont je vous ai parlé, eſt tenu pour Saint. Mais il faut qu'il le faſſe aprés qu'on a fini une priere du Vendredi qui ſe rencontre dans ces trois jours. On ſe jette d'abord aux pieds de ce Turc pour les

lui baiser, & il arrive souvent que ce Pelerin que l'on croit si heureux, meurt sur le champ étouffé de la grande foule qui l'environne. On est obligé pendant ce tems-là de faire sept fois un chemin assez long, qui va autour du Temple. Un Iman, ou Prestre, va devant, & enseigne comme il le faut faire. Tout le monde a les yeux sur lui pour l'imiter dans ses actions. Il va d'abord doucement, & marmote des Prieres. Puis il court & saute à de certains intervalles en remuant les épaules d'une façon bizare & ridicule. Il recommence aprés à marcher tout doucement, & continüe ensuite à sauter. Tous les ans on ôte les vieilles étoffes qui entourent le Temple pour y en mettre de neuves. Ces étoffes qu'on ôte, sont pour le Grand Seigneur, lorsque le petit Baïram ou Pasque d'immolation arrive le Vendredi. Il en donne des morceaux aux Mosquées neuves, & ces morceaux servent de Dedicace. Lorsque le petit Baïram arrive un autre jour que le Vendredi, ces vieilles étoffes appartiennent au Sultan Scherif qui commande-là. Il en ôte l'or, & les coupe ensuite par petits morceaux qu'il vend fort cher.

Quand les Pelerins ont demeuré trois jours à la Méque, ils vont coucher à un lieu nommé *Minnet*, où ils arrivent précifément la veille du petit Baïram, & le lendemain ils immolent des moutons, chacun ſelon ſon pouvoir. La plus-part les diſtribüent aux pauvres. Ce jour-là même ils reprennent leurs habits, & ſe remettent dans l'état où ils étoient huit jours auparavant. Ils vont enſuite au Mont Arafat, & s'y arrêtent trois jours auſſi. Le premier ils prient quelque-tems au pied de cette montagne, & jettent ſept pierres. Le ſecond ils en jettent quatorze, & le troiſiéme vingt-une. Ils diſent qu'ils jettent toutes ces pierres à la tête du Diable qui vint tenter Abraham en cet endroit-là, lorſqu'il étoit preſt à ſacrifier ſon fils Iſmaël ; car ils pretendent que c'eſt ſur cette montagne qu'Abraham mena ſon fils pour le ſacrifier, & que ce fils étoit Iſmaël & non pas Iſaac. Ils diſent encore qu'Adam & Eve aïant été ſeparez par punition de leur peché, ſe chercherent deux cens vingt ans ſur cette montagne. Que l'un y montoit pendant que l'autre en deſcendoit de l'autre côté, & qu'enfin aprés un ſi grand nombre d'années il ſe rencontrerent

tems inculte & grossiere, puisque les Grecs mêmes ont bâti durant plusieurs siecles sans regle & sans symmetrie. Je pense que la coûtume d'orner les maisons des Triomphateurs, d'armes & de trophées donna lieu aux ornemens de l'Architecture & aux arcs de triomphe. Pline dit que l'invention d'orner les colomnes de vases & de chapiteaux commença au Temple d'Ephese. D'autres veulent que Callimaque en prit le modele sur le tombeau d'une jeune fille de Corinthe. La nourrice de cette fille avoit ramassé sur sa sepulture quelques pierres qu'elle couvrit d'une grande tuile pour dresser un petit tombeau à la mode du païs, & ce monument parut fort agreable le Printems ensuite, parce qu'une racine d'Acante le couvrit entierement de ses feüilles. C'est de là que l'ordre Corinthien a pris son nom, comme le Dorique de Dorus fils de Neptune pour avoir bâti un Temple d'une nouvelle invention. Je ne vous parlerai point des autres Ordonnances d'Architecture. Vous savez sans doute, MADAME, qu'il y en a cinq, & que depuis peu on y a ajoûté l'ordre François, comme l'on a banni le Gothique. Ce n'est pas que ce dernier n'eût

magnificence, mais il avoit des irregularitez, que le bon ſens ne pouvoit ſouffrir. Vous demeurerez d'accord de l'un & de l'autre, ſi vous n'avez pas oublié ce que je vous fis remarquer au Portail de Nôtre-Dame. On voit, à la voûte des portes, une infinité de petites ſtatuës de Saints qui n'ont nul rapport à la grande maſſe du bâtiment, & qui ne peuvent ſe tenir en l'air que par un miracle continuel. L'Architecture Grecque eſt plus ſage, elle plante ſes figures ſur leurs pieds, ou les appuie d'une maniere naturelle ; mais graces au Ciel le mauvais goût ne regnera non plus en bâtimens que dans les autres Arts ſous un Prince qui a une delicateſſe admirable, & qui ſe connoît parfaitement en toutes choſes. Les curieux demeurent d'accord que le Louvre & le Château de Verſailles ſont des Palais enchantez, & que la France ne doit point ceder aux Nations les plus polies en matiere de bâtimens. L'Architecture s'eſt donc toûjours perfectionnée. Si les premiers hommes en ſont les inventeurs, les Rois l'ont embellie, & ſelon la fable, les ieux même s'y ſont appliquez. Apolon & Neptune bâtirent la Ville de e, Minerve prit plaiſir à élever des

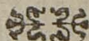
Pallas, quas condidit arces,
Ipsa colat.

Vous entendez ce Latin, ajoûtons, s'il vous plaît, que de tous les Arts il n'y en a point de plus necessaire, ni qui merite mieux d'être embelli. C'est-là où la magnificence est dignement employée, & où la profusion semble être permise. C'est ce qui fait l'ornement & la majesté d'un Empire. On parle avec étonnement de la dépense que les premiers Romains faisoient dans leurs bâtimens. Pline rapporte que Marcius Scaurus, étant Edile, fit venir à Rome trois cens soixante colomnes de marbre de trente-huit pieds de hauteur pour un theatre qui ne devoit servir qu'un mois. Mais on avoit admiré long tems auparavant l'industrie, & la magnificence dans la structure des murailles de Babylone, & des jardins de Semiramis. Cette Reine y emploia plus de trois cens mille hommes durant plusieurs années. C'est une chose assez remarquable qu'excepté le Colosse de Rodes, & la Statuë de Jupiter Olympien, on doive à l'Architectur[e] les sept merveilles du monde, & que l'E[-]gypte ait été le plus beau Theatre [...]

ſes miracles. Son labyrinthe qui ſervit de modele à Dedale pour bâtir celui de Crete, contenoit ſeize appartemens magnifiques pour loger les ſeize Gouverneurs de l'Egypte, & on y rencontroit tant de chemins & tant de détours qu'à peine en pouvoit-on ſortir. L'Architecture ne parut pas moins ſuperbe dans les Pyramides & les Obeliſques des Rois d'Egypte. Une ſeule fut l'ouvrage de ſix cens mille hommes pendant vingt années. Herodote, Diodore, & Pline parlent de trois Pyramides admirables, & Strabon fait un conte ſingulier du ſujet qui fit bâtir la troiſiéme. Il dit qu'une Courtiſane nommée *Rodope*, étant dans le bain, une aigle enleva un de ſes ſouliers des mains de ſa Suivante, & le porta dans le ſein du Roi. Ce Prince étonné de cette merveille fit chercher cette femme, la trouva charmante, l'épouſa, & l'aima avec tant de tendreſſe, qu'aprés ſa mort il fit élever cette Pyramide pour l'amour d'elle. Vous avez ouï dire ſans doute, MADAME, que le mot de Pyramide, vient du mot Grec *Pyr*, qui veut dire *u*, à cauſe que ces bâtimens s'élevoient omme le feu s'éleve continuellement. eut-être auſſi, parce qu'ils étoient

conſtruits de pierres qui avoient quelque reſſemblance avec cet élement par les taches rouges dont j'ai dit qu'elles étoient marquetées. Je n'ajouterai point certain conte que nous fait Pline parlant de l'origine des Obeliſques, qu'il attribuë à Mitrés Roi d'Egypte, je penſe qu'il ſuffit que je vous aie cité la Courtiſane Rodope. Je ne vous parlerai point non plus de la Tour fameuſe de Nembrot, vous jugez bien, Madame, que l'Architecture n'en devoit pas être moins irreguliere, que l'entrepriſe étoit téméraire. Mais encore faut-il dire un mot du Temple d'Epheſe, & du tombeau de Mauſole, qui furent deux chefs-d'œuvres de l'ancienne Architecture. On mit plus de quatre cens ans à bâtir le premier, Steſiphon en fit le plan, & acquit une gloire immortelle. Les plus fameux Architectes entreprirent le tombeau de Mauſole, & ne ſe rendirent pas moins célebres par leur Art, qu'Artemiſe par ſes larmes. Le Temple de Salomon n'étoit pas ſeulement recommandable par la magnificence, mais auſſi par une Architecture excellente & tres-reguliere. Ce ſage Prince avoit ramaſſé les plus riches materiaux, & cherché les plus habile[s]

Ouvriers. Cependant ſoit que l'Architecture ſe ſoit perfectionnée dans la ſuite des ſiecles,ou que la vanité ait fait agir l'Empereur Juſtinien ; on dit qu'il fit mettre dans le Temple de ſainte Sophie qu'il avoit bâti, une Statuë de Salomon qui ſe cachoit de honte de voir ce Temple-là plus ſuperbe & plus magnifique que le ſien. Voila, MADAME, juſqu'où l'Architecture s'eſt élevée, & ce qui eſt ſurprenant, eſt que les Grecs qui l'ont portée ſi loin, ne nous en ont laiſſé aucune inſtruction. Il y a eu quelques Auteurs Romains qui en ont traité, & enſuite un aſſez grand nombre d'Italiens ; mais il eſt inutile que je vous les cite, & que je conſulte leurs Ouvrages, pour m'étendre ſur une matiere dont les perſonnes de vôtre ſexe ne demandent pas à être inſtruites trop exactement. J'apprehende même de m'être trop étendu ſur cette matiere, je vous en demande pardon, & je ſuis.



*A Monsieur de ****

VOus ne sauriez mieux faire, mon tres-cher Monsieur, que d'aller passer le Carnaval à Venise; puisque vous vous trouvez en Provence, & que vous y avez terminé toutes vos affaires. Mais ne vous attendez pas à voir des spectacles qui pussent approcher de celui qu'un Noble Venitien de la Maison de Contarini donna dans une terre qu'il a dans le Padoüan. Tout ce que l'on en a dit, est vrai sans être vraisemblable, & il y a des personnes à la Cour qui l'assurent pour l'avoir vû. Je ne vous dirai point qu'il y avoit cent loges pour les spectateurs d'un rang distingué, & que ces spectateurs furent regalez de collations dignes d'eux. J'ajouterai encore moins qu'on laissa les tapisseries, & les autres meubles des cent loges aux gens des personnes de qualité qui y avoient été placées. Mais venons à la plus étonnante particularité que l'on en raconte. Vous saurez que la Scene de l'Opera étoit dans les Isles Canaries ou fortunées, & que l'on y

voioit la Reine des Amazones ſuivie de ſoixante de ſes principales Officieres, toutes richement parées, toutes armées magnifiquement, & montées ſur des chevaux ſuperbes qu'elles menoient avec une adreſſe admirable. Conſiderez, je vous prie, la prodigieuſe dépenſe qu'a dû faire en cela un Citoyen de Veniſe, & ſi vous n'en êtes pas aſſez ſurpris, apprenez qu'il y avoit encore trois cens Amazones qui campoient ſous des tentes de toile d'or. Aprés cela jugez, s'il vous plaît, du nombre des Acteurs, mais n'attendez pas que j'entre dans un détail que l'on ne m'a pas fait. Il ſuffit de croire que toutes les parties d'un ſi grand corps avoient une juſte proportion entre elles. Pour ce qui regarde les Opera ordinaires que l'on repreſente à Veniſe, je ne vous en puis dire les circonſtances que vous demandez que par le ſecours des perſonnes qui les ont vûs. Voici ce que j'en ai appris dans une relation que l'on me montra ces jours paſſez.

Extrait d'une Lettre écrite par Mr de Chaſſebras de Cra- illes.

Le Carnaval de Veniſe dont on parle tant par toute l'Europe, eſt à proprement parler un aſſemblage de pluſieurs divertiſſemens que l'on ne permet en Public que dans ce temps-là, à moins qu'il

qu'il n'arrive quelque ſujet d'une ré-
joüiſſance extraordinaire. Ces divertiſ-
ſemens conſiſtent en Comedies, en
Opera, Réduits, Bals & feſtins. En
Courſes, Combats de Taureaux, Dan-
ſeurs de cordes, Marionnettes, Bâte-
leurs & Farceurs. Liberté à tout le mon-
de d'aller maſqué en plein jour, & mê-
me en la preſence du Doge dans la cé-
rémonie qui ſe fait le Jeudi gras.

Autrefois le Carnaval commençoit
dés le lendemain de Noël, & il eſt en-
core marqué de la ſorte dans la pluſpart
des Calendriers nouveaux; mais comme
il eſt arrivé pluſieurs fois que des per-
ſonnes maſquées ſe ſont ſervies du pri-
vilege de cette ſaiſon pour ſe venger de
leurs ennemis ſans qu'on les connût, les
Magiſtrats qui ſont prépoſez pour les
Feſtes & les divertiſſemens, ont crû
qu'il étoit de la ſûreté publique de com-
mencer le Carnaval plus tard. C'eſt
pourquoi l'on n'accorde preſentement
la permiſſion de ſe maſquer que long-
tems aprés, quoique l'on ſouffre les
Réduits dés le lendemain de Noël, ſui-
vant l'ancien uſage, & que l'on tolere
quelques mois auparavant, les Come-
dies & les Opera, parce que ce deſor-
dre n'y eſt pas à craindre.

Il y a dans Veniſe huit Theatres publics qui prennent le nom des Egliſes les plus proches des lieux où ils ſont dreſſez. Ils appartiennent preſque tous à de Nobles Venitiens qui les ont fait bâtir, ou qui les ont eus par ſucceſſion. Les petits ſe loüent à des troupes de Comediens qui ſe rendent à Veniſe dés le mois de Novembre, & les grands ſont deſtinez pour les Opera que ces Nobles ou d'autres font faire & compoſer à leurs frais. Mais c'eſt plûtôt pour leur divertiſſement particulier que pour le profit, car ils n'en retirent pas pour fournir à la moitié de la dépenſe. Ces Theatres ſont pour la pluſpart beaucoup plus grands, & plus élevez que ceux de Paris, aiant cinq ou ſix rangs de loges qu'on appelle *Pâles* en ce païs. Ces rangs ſont les uns ſur les autres, & chacun a trente ou trente-cinq loges: celles du premier rang qui ſe trouvent de plein pied au Theatre, ſont les moins eſtimées, parce que l'on eſt trop prés des perſonnes du Parterre, & que les manches des Theorbes qui ſont à l'Orqueſtre cachent toûjours quelque choſe à la veuë. Les *Pâles* du ſecond rang ſont ordinairement les plus recherchez, & on prefere ceux du fond qui regar-

dent le Theatre en face. Comme beaucoup de personnes loüent ces loges pour le Carnaval entier, il y en a quantité qui les font peindre & tapisser en dedans, ce qui ne sert pas d'un mediocre ornement. Le Parterre a cela de commode, qu'il est presque tout rempli de sieges plians, avec des bras & des dos en maniere de fauteüils, où l'on est fort à son aise sans s'incommoder l'un l'autre.

Avant que d'entrer dans le détail des Comedies & des Opera de cette année, je croi qu'il est à propos de vous donner une idée générale de ces pieces. Les Comedies ne different pas beaucoup des Italiennes qui se joüent à Paris. Il y a toûjours pour personnages un Arlequin, un Docteur, un Pantalon, &c. & les pieces ne sont ordinairement que des farces & des boufonneries sans ordre & sans suite. On y est beaucoup plus libre en paroles qu'en France.

Il est permis en tout tems aux hommes & aux femmes d'aller masquez aux Comedies, aux Opera, & aux Réduits que l'on ne commence qu'à la nuit; mais on n'ose paroître ainsi de jour avant le tems de la permission Il n'en est pas de même des Opera, où la plus

grande partie des loges ſont remplies de perſonnes de qualité, & où les pieces, étant ſerieuſes, ne bleſſent point la pudeur. Les Decorations que l'on nomme *Scenes*, y ſont nobles, belles, de bon goût, & ont toûjours quelque choſe de grand & de magnifique.

Tous les changemens ſe font également au haut du Theatre & aux deux côtez, de ſorte que l'on ne voit jamais une chambre qui ne ſoit platfonnée. Les Galleries, & les grandes Salles y ſont voutées, & les moindres Cabinets y paroiſſent lambriſſez.

Lorſqu'un Empereur ou un Roi entre ſur le Theatre il eſt ordinairement accompagné de quarante ou cinquante Gardes, dont les uns ſont autour de ſa perſonne, & les autres ſe rendent maîtres des portes & des avenües de ſon Palais. Il en eſt de même des Reines & des Princeſſes. Elles ont à leur ſuite quantité de Dames, d'Officiers & de Pages ſelon leur qualité.

Les Chanteurs ſont appellez par honneur *Virtuoſi*. Les Italiens aiment extrêmement les voix de deſſus, & goûtent beaucoup moins les baſſes.

Les Venitiens font chercher en Italie & ailleurs les meilleures voix d'hom-

mes & de femmes qu'on puiſſe trouver, Ils prient même les Princes à qui appartiennent ces Muſiciens de les laiſſer venir, & dans ces occaſions ils ne craignent point la dépenſe, quelque forte qu'elle puiſſe être. Il y en a preſentement un à qui on donne pour les deux ou trois mois de Carnaval quatre cens piſtoles d'Eſpagne, ſans les frais de ſon voiage, & je ſai que l'on en a promis trois cens à pluſieurs autres. Les voix ſont claires, nettes, fermes & aſſûrées. Il n'y a rien de gêné ni de contraint. Les femmes y entendent la Muſique en perfection, & ménagent admirablement leurs voix. Elles ont une maniere de tremblement, de roullemens, de cadences & d'écos, qu'elles varient & conduiſent comme elles veulent. C'eſt une choſe plaiſante que du moment qu'elles ont fini quelque grand air, ou qu'elles ſortent du theatre, on entend une infinité de gens qui s'écrient de toutes leurs forces *viva bella, viva, ah cara! ſia benedetta*. D'autres leur donnent d'autres loüanges. La Simphonie eſt compoſée de pluſieurs Claveſſins, Epinettes, Theorbes & Violons qui accompagnent les voix avec une juſteſſe merveilleuſe. On ne voit point de

chœurs dans les Opera, & non ſeulement les entrées de balet y ſont rares, mais il s'en faut bien qu'elles ſoient executées comme en France. L'un & l'autre n'eſt pas ſans fondement, à ce qne l'on dit ici, car à l'égard des chœurs de voix, il eſt inutile d'en remplir les Opera dans une Ville où l'on eſt accoutumé d'en avoir preſque tous les jours dans quelque Egliſe. Toutes les Fêtes & les Dimanches de l'année on chante Veſpres en Muſique dans quatre Communautez avec de grands chœurs de voix, Theorbes, Violons, petites Orgues, & Claveſſins, & ces Muſiques ſont conduites par quatre des meilleurs Maîtres de Veniſe. Pour les Balets on n'y prend aucun plaiſir ici, & on ne les met dans les Opera que pour remplir quelque entre-Acte. Les filles même, n'apprennent point à danſer, car pour l'ordinaire on ne fait que marcher & ſe promener dans le Bal.

Mais pour revenir aux huit Theatres dont je vous ai parlé, je vous dirai qu'ils ont été tous remplis cette année en même-tems. Il y en a deux de Comediens, & ſix d'Opera. Ceux d'Opera doivent donner deux differentes pieces chacun avant la fin du Carnaval, & les deux

Theatres qui servent à la Comedie, sont celui de saint Moïse, & celui de saint Samuël. Le premier n'est pas fort grand, & ne contient que deux rangs de loges, mais le second en a six rangs, & trente-cinq loges à chaque rang. Ces theatres sont tous peints, & les Comediens qui les occupent, changent tous les jours de Comedie. Les jeunes Comediennes y font des contes assez gaillards, & les Arlequins & les Pantalons ne s'épargnent point en tours de souplesse.

Des six autres theatres qui servent aux Opera, je commencerai par celui de saint Jean Chrysostome, parce que c'est celui dont on parle le plus, & qui est en effet le plus magnifique. La salle où sont les Spectateurs est environnée de cinq rangs de loges, à trente-une loges à chaque rang. Ces loges sont dorées & enrichies d'ornemens de sculpture. Elles representent differentes sortes de vases antiques, de coquillages, de muffles, de roses, de rosettes, de fleurons, de feüillages, & d'autres enrichissemens. Au dessous sont autant de figures humaines peintes en marbre blanc, en relief, & grandes comme le naturel, soutenant les pilliers qui font

la ſeparation des loges. Ce ſont des hommes avec des maſſuës, des eſclaves, des termes de l'un & de l'autre ſexe, & des grouppes de petits enfans, le tout diſpoſé de maniere que les choſes les plus peſantes & plus maſſives ſont au-deſſous comme les plus legeres audeſſus. Le plat-fond de la ſalle eſt peint d'une architecture en forme de gallerie, où l'on voit, du côté du theatre, une gloire avec quantité de petits enfans aîlez qui accommodent des guirlandes de fleurs.

Le theatre a treize toiſes & trois pieds de longueur, ſur dix toiſes & deux pieds de largeur. Il eſt élevé à proportion, & ouvert par un grand portique de la hauteur de la ſalle, dans l'épaiſſeur duquel ſont encore quatre loges de chaque coſté de même ſymmetrie que les autres, mais beaucoup mieux ornées & plus enrichies. Dans la voute deux Renommées avec leurs trompettes paroiſſent ſuſpendües en l'air, & l'on voit au milieu une Venus qu'un petit Amour careſſe. Une heure avant l'ouverture du theatre le tableau de cette Venus ſe retire, & par l'ouverture qu'il laiſſe, on voit deſcendre une eſpece de luſtre à quatre branches d'étoffe d'or & d'argent, de douze à quatorze pieds de

hauteur.

hauteur. Le corps du lustre est un grand cartouche des Armes de Messieurs Grimani, Maîtres du lieu, avec une couronne de fleurs de lys, & de raions surmontez de perles. Ce chandelier porte quatre grands flambeaux de poing, de cire blanche qui éclairent la sale, & demeurent allumez jusques à ce qu'on leve la toile. Alors le tout s'évanouït, & le theatre revient à son premier état. Dés que la piece est finie cette machine paroît de nouveau pour éclairer les spectateurs, & pour leur donner lieu de sortir sans confusion, & à leur aise. Pour ce qui regarde la maniere dont on traite les sujets, je vous dirai que l'on ne cherche ici que ce qui peut servir à plaire & à surprendre. On se mocque de la regularité ; on ne s'attache ni à l'Histoire, ni à la Chronologie, bien loin de s'assujettir aux trois unitez que les Maîtres de l'Art observent si exactement dans les pieces de theatre. Pour vous en faire demeurer d'accord, je n'ai qu'à vous parler de l'Opera qui passe pour le plus beau & le mieux conduit que l'on ait representé. Il porte pour titre, *le Roi Infant*, ou le jeune Roi. Ce petit Prince appellé Flavius est Roi d'Italie sous la tutelle d'un oncle nom-

mé Rodoalde ; & vous ſerez bien ſurpris quand je vous dirai qu'on le marie avec la Princeſſe Anne de Bretagne épouſe de Charles VIII. & de Louis XII. Jugez, s'il vous plaît, de quelle façon on diſpoſe des perſonnes generalement connuës, & des évenemens que l'on ne peut ignorer, quand même on ne les auroit pas vûs dans l'Hiſtoire. Cependant Flavius & Anne de Bretagne ſe voient, s'aiment & ſe marient malgré les obſtacles qu'y peut apporter Rodoalde, dont l'on fait dépendre l'un & l'autre.

Ce qu'il y a d'agreable dans le Rôle d'Anne de Bretagne, eſt, qu'une jeune fille de Veniſe qui n'eſt âgée que de dix à douze ans, fait ce perſonnage avec tout le ſuccés que l'on en peut deſirer. Elle a l'air joli, & les manieres belles & fines. Elle eſt ſuivie de douze Demoiſelles de même âge coëffées de fleurs, & vétuës de magnifiques manteaux à la Françoiſe, de differentes couleurs, & de differente broderie. Outre le grand nombre d'Officiers qui accompagnent la Princeſſe de Bretagne, il y a douze Pages de même âge que les Demoiſelles, habillés de toile d'or, avec du ruban en confuſion, & des plumes

blanches & couleur de feu à leurs chapeaux. On voit enſuite un Bal à la Françoiſe entre les douze petites filles & les douze Pages.

Il n'y a rien d'admirable comme les voix des Chanteuſes & des Chanteurs, je n'ai qu'à vous en dire une circonſtance pour vous le faire avoüer. Il y a une celebre Chanteuſe que l'on appelle *la Margarita*, qui joüe un Rôle d'une force & d'une beauté inconcevable, c'eſt dans un tems qu'elle paroît furieuſe, & qu'elle entre dans une eſpece de delire. Elle croit voir que la terre abîme ſous ſes pieds, que l'Enfer s'ouvre pour l'engloutir, & que toute la Ville de Rome paroît en armes pour la punir de ſes crimes. Les Démons l'épouvantent par leurs cris, elle entend des Trompettes, des Tymballes & des Tambours dans les airs, & non ſeulement elle exprime par ſon chant les differentes manieres dont ſon eſprit eſt agité, mais elle imite même ſi parfaitement le ſon des Trompettes que l'on s'imagine entendre ces inſtrumens de guerre, lors même que l'on n'entend que ſa voix.

Encore que cette Lettre ne ſoit déja que trop longue, je ne ſaurois la finir

ſans vous dire quelques particularitez des décorations & des machines. Il y en a de ſurprenantes dans l'Opera du Roi Infant. A l'ouverture du theatre, il paroît au fond de la ſale un grand Globe terreſtre, monté ſur une Baſe fort élevée, & à quelques paroles que prononce un Magicien, ce Globe ſe briſe en deux, & ſe change en un grand perron de pluſieurs degrez qui occupe toute la largeur du theatre. Cet eſcalier conduit dans un grand Palais doré tout brillant de lumiere, d'où l'on voit accourir les principales Nations de la terre au nombre de quarante ou cinquante qui deſcendent & viennent environner le Magicien. Elles ſe montrent prêtes à lui obeïr, & peu de tems aprés elles s'envolent de tous les côtez du theatre au commandement qu'il leur en fait. Alors le Globe retourne en ſon entier, & la ſalle ſe trouve comme auparavant. Il y a une décoration qui repreſente une longue gallerie dont l'Architecture eſt compoſée d'eſclaves Mores qui portent des figures dorées habillées à la Romaine. Elles ſervent à ſoutenir la corniche, & le tout eſt accompagné des faiſſeaux de verges, de haches, de guidons, d'enſeignes,

de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens de guerre. La voûte de la gallerie est toute dorée & taillée en pointe de diamant. Cependant une des plus agréables décorations que j'aie vûes dans cet Opera, est une treille ou berceau de citroniers que soûtiennent des colomnes de marbre, faisant une allée à perte de veüe avec une infinité de cascades. Si cette décoration plaît on en voit bien-tôt une autre qui surprend. Elle represente le port du Tibre, dont on voit la Rive chargée de Châteaux, de Tours & de Palais, avec des Balcons magnifiques parez de riches tapis, & où une infinité de personnes attendent l'arrivée d'un jeune Prince. Ergiste, c'est ainsi qu'on l'appelle, vient dans un Bucentaure tout doré conduit par plusieurs rameurs, & précédé de six Barques galamment & differemment équipées. L'une est conduite par des Mores, une autre par des Turcs, la troisiéme par des Espagnols, la quatriéme par des Hollandois, & les deux dernieres par d'autres Nations. Considerez, je vous prie, le nombre d'Acteurs qu'il y doit avoir dans cet Opera, faisant reflexion sur la quantité du monde qui attend Ergiste, sur les Rameurs qui

conduiſent les ſept petits bâtimens, & ſur dix ou douze hommes qui ſont dans chaque Navire.

Encore que ces décorations ſoient tres-magnifiques & fort ſurprenantes, on n'a pas laiſſé d'en ajoûter d'autres dans la ſuite des repreſentations. On a environné le Trône du jeune Flavius de quatre-vingts perſonnes habillées differemment pour repreſenter les Nations qui étoient tributaires de Rome. Six Elephans ſoûtenoient ſur leur dos la prodigieuſe machine où étoit une ſi grande abondance de monde, & l'apportoient juſques au milieu du theatre. Là ils s'enfonçoient inſenſiblement, & diſparoiſſoient tout à-fait lors que le marche pied du Trône égaloit le plancher du theatre. Comme s'il y avoit trop peu de monde à l'arrivée d'Ergiſte, on y a ajoûté un combat à coups de poing entre quatre-vingts ou cent hommes en camiſole & en bonnet. Ce combat ſe fait ſur un grand pont ſans parapets, de ſorte que dans la chaleur & l'animoſité, les combattans ſe renverſent les uns & les autres dans le fleuve, la tête en bas, ſur le côté & de toutes ſortes de manieres. Il y a bien quarante ou cinquante perſonnes ſur la rive pour

les regarder, outre la suite de Rodoalde qui est aussi spectateur du combat. Sur la fin de la piece aprés la conclusion du mariage de Flavius & d'Anne de Bretagne, on voit marcher sur le theatre une prodigieuse tortuë. Le Genie militaire de Rome est audessus, & commande que des Guerriers paroissent pour former le jeune Roi dans la profession des armes. D'abord la tortuë se brise en soixante ou quatre-vingts pieces qui sont autant de Soldats à qui les morceaux d'écaille servent de bouclier. Venus paroît dans le Ciel, & empêche les Guerriers de se chamailler. Elle remontre au Genie de Rome qu'il n'est pas encore tems de songer à se battre, & que dans un jour de nôces il ne faut songer qu'à la joie.

Je n'aurois jamais fait si je voulois décrire les autres theatres, & les décorations & machines que j'ai admirées. J'ajouterai seulement que je fus si surpris à la veuë d'un fantôme épouvantable, que je ne me puis empêcher de vous le décrire en peu de mots. Dans un Opera intitulé *Sylla*, ce Dictateur de Rome veut faire ruiner les tombeaux des gens qu'il avoit proscrits afin que la memoire s'en perde. L'ame de Sulpicius

qui avoit été proscrit, sort d'un de ces sepulchres, & se fait voir de la hauteur de tout le theatre en la forme d'un homme affreux & effroiable, aiant le maniment des mains & des bras aussi libre qu'une personne vivante. Il reproche à Sylla sa cruauté & sa tyrannie, & ensuite il se racourcit, se replie en l'air, & se met en un petit peloton de quatre pieds, qui se va perdre dans les nuës avec un mouvement si promt qu'il paroît s'anéantir entierement. En voila assez, s'il vous plaît, mon cher Monsieur. Je souhaite que la longueur de cette Lettre ne vous dégoute point de nôtre commerce. Pour moi je le continûrai toûjours avec plaisir, comme je serai toûjours tout à vous.

---

*A Madame de ****

VOus étonnez-vous, MADAME, de ce que l'on vous a dit, & trouvez-vous étrange qu'il s'éleve de tems en tems de nouvelles Sectes ? Celle des Quietistes dont on vous a parlé avoit pour chef un Docteur appellé Michel Molinos. C'étoit un Prestre Espagnol

fort sensuel, & aimant plus que de raison les personnes de vôtre sexe. Comme il n'avoit ni assez d'argent, ni assez d'occasions pour contenter son inclination dominante, il resolut de se faire Auteur d'une Secte pour avoir moien d'accorder à son penchant naturel tout ce qu'il lui pourroit demander. Il vit qu'il auroit en abondance toutes les choses qui seroient necessaires à une vie délicieuse, & que la liberalité des femmes devotes ne manqueroit pas de les lui fournir. Il savoit qu'elles donnent avec profusion, quand elles sont persuadées que leurs presens sont emploiez pour leur salut ou pour le soulagement de leurs Directeurs. Molinos mit tous ses soins à s'acquerir beaucoup de Dames de ce caractere, & à se faire estimer des gens de bien. Il tâchoit de les prevenir par ces dehors trompeurs qui font croire qu'il y a de la vertu dans ceux qui dissimulent avec adresse. Il s'imaginoit que lors que l'on s'est acquis de la reputation par ces fausses apparences, il y a peu d'impietez que l'on ne puisse commettre impunément. Aiant jetté ces fondemens pour l'éxécution de son dessein, il commença à insinuer ses Dogmes à ses Devotes. Il

disoit qu'il se faut anéantir pour s'unir à Dieu, & demeurer ensuite dans un profond repos comme un corps sans vie. Il pretendoit que ce premier acte, que je puis appeller negatif, annulloit toutes les puissances de l'ame, & qu'aucun acte positif n'étoit méritoire, se trouvant contraire à l'aneantissement où l'homme étoit. Cependant en excluant de la sorte tout ce qu'il y a de bonnes œuvres, il donnoit une entiere ouverture au déreglement, faisant connoître que l'ame n'y prenoit aucune part pour ne point sortir de son repos, & pour demeurer au contraire toûjours unie à son Dieu sans s'inquieter de ce que faisoit le corps. C'est de là. MADAME, que ses Sectateurs avoient pris le nom de Quietistes. Vous savez qu'il suffit qu'une chose soit nouvelle pour attirer les yeux & les oreilles du Peuple. Comme elle attache d'abord, pour peu qu'elle plaise dans la suite, on est encore plus aise de l'écouter. C'est pourquoi les Novateurs qui veulent faire suivre leurs opinions, proposent toûjours des choses beaucoup plus faciles que ce que la veritable Religion nous enseigne. Ces opinions surprennent sans rebuter, & dans le tems mê-

me qu'on les croit fausses, on souhaiteroit qu'elles fussent vraies, tant on a de disposition à les embrasser. Molinos étant insinuant ne douta point que l'art qu'il avoit de persuader ne fist recevoir ses Dogmes. Il proposa d'abord le plaisir où la nature le portoit le plus, mais comme il vit qu'il ne reüssiroit pas entierement par là, il donna en même-tems des prétenduës raisons pour persuader qu'il y avoit de l'innocence dans ce plaisir. De sorte que l'on peut dire qu'au lieu que toutes les Religions veulent que le mal soit défendu sévérement, la doctrine de Molinos alloit à approuver qu'on se peut abandonner sans reserve aux appetits les plus sensuels. Qu'il n'y avoit aucun crime à faire ce qui nous est défendu par les Loix & par l'Eglise. L'apparente sainteté de ce Docteur, les douces amorces du plaisir, la foiblesse de certains esprits trop credules, le peu de savoir & la simplicité de beaucoup de femmes, & enfin les manieres insinuantes de Molinos échauffé d'une passion qui donne du feu & de l'esprit, firent croire à bien des personnes de vôtre sexe, que les Dogmes de ce Prêtre étoient assez bien fondez pour être suivis. Ils

l'ont été auſſi par des hommes qui prétendoient vivre avec leurs devotes comme Molinos vivoit avec les ſiennes. Des commerces ſi libres ont duré long-tems, même parmi les perſonnes qui reconnoiſſoient la fauſſeté de ces opinions. Mais on n'en doit pas être ſurpris, puiſque les plaiſirs ne laſſent point, & que l'auſtérité de la pénitence porte peu de monde à les quitter. Je n'entre point dans le détail des propoſitions de ce faux Docteur. On dit qu'il y en a ſoixante-huit ſi contraires au bon ſens, & tellement hors de toute vrai-ſemblance, que quand la Religion ne s'y oppoſeroit point, elles ne laiſſeroient pas d'être rejettées de ceux qui voudroient vivre moralement bien. On en fit l'examen dés que l'on eut découvert les erreurs qu'inſinuoit Molinos, & il y eut un Decret donné dans la Congregation générale de l'Inquiſition Romaine & univerſelle. On tint cette Congregation dans le Palais Apoſtolique du Mont Quirinal, & ce fut en preſence du Pape, des Cardinaux, des Inquiſiteurs généraux deputez particulierement du ſaint Siege contre les erreurs des héréſies. Peut être ne ſerez vous pas fâchée que je vous envoie

une copie du Decret. En voici la traduction, car vous jugez bien que l'original est en Latin.

Le devoir & la vigilance Apostolique veulent qu'on use de rigueur pour abolir la pernicieuse dépravation de l'hérésie qui n'a eû que trop de force en plusieurs parties du monde au grand detriment des ames. Il faut que par l'autorité & par la prudence de celui qui est assis dans la Chaire de saint Pierre, la malice des Hérétiques soit arrêtée dans les premiers efforts qu'ils emploient pour faire recevoir leurs faussetez, & que la lumiere des veritez Catholiques brillant dans la sainte Eglise, la fasse voir purgée de toute l'exécration des faux dogmes. De sorte que sur ce que l'on a appris qu'un certain Michel Molinos fils de perdition avoit enseigné des opinions perverses, tant de bouche que par écrit, & qu'il les avoit reduites en pratique; Que l'on a vû aussi que les preceptes de l'Oraison de quietude dudit Molinos sont contre la doctrine & l'usage reçû par les Saints Peres dés le commencement de l'Eglise, & qu'ils détournent les fidelles de la vraie Religion: Nôtre saint Pere le Pape Innocent XI. qui ne cherche rien tant qu'à faire que les ames des fideles dont Dieu

lui a commis le ſoin , étant purgées du venin des opinions dangereuſes , puiſſent arriver ſurement au port ſouhaité de ſalut , aprés avoir entendu pluſieurs fois dans une affaire de cette importance , les eminens Cardinaux , les Inquiſiteurs Généraux dans toute la Republique Chrétienne , & pluſieurs Docteurs de la ſacrée Théologie , & avoir pris leurs avis tant de vive voix que par écrit , & les avoir ſerieuſement examinez: Aprés avoir auſſi imploré l'aſſiſtance du Saint Eſprit pour venir à la condamnation des ſoixante-huit propoſitions , cy-aprés écrites , du même Michel Molinos , duquel elles ont été reconnuës pour ſiennes , deſquelles il a été lui-même convaincu , qu'il a avoüées comme aiant été dictées & écrites , communiquées , & crûës par lui.

On voit enſuite les ſoixante-huit propoſitions qu'il n'eſt pas neceſſaire que je vous envoie ; mais puiſque j'ai commencé de vous envoier la copie du Decret , je croi que vous ne ſerez pas fâchée que je l'acheve , en voici la continuation.

Leſquelles ſoixante-huit propoſitions comme étant des propoſitions hérétiques , ſuſpectes , erronées , ſcandaleuſes , blaſphematoires , ſeditieuſes , qui offenſent les

oreilles, & qui servent à relâcher, & à renverser la discipline Chrétienne, ensemble tout ce qui a été dit, écrit ou imprimé sur cette matiere, nôtre saint Pere condamne, défend, abolit, & ôte le pouvoir à tous & à chacun d'en parler à l'avenir ou d'autres choses semblables en quelque façon que ce puisse être, d'en écrire, d'en disputer, d'y croire, de les retenir, de les enseigner, ou de les reduire en pratique. Ceux qui contreviendront à cette défense, sa Sainteté les prive à perpetuité de toutes sortes de dignitez, degrez, honneurs, Benefices, & Charges: Les declare inhabiles à toutes choses, & les lie de ce lien d'anathême duquel aucun autre que le Souverain Pontife Romain ne les puisse absoudre, si ce n'est à l'article de la mort. Deplus sa Sainteté suprime & condamne tous les Livres, & toutes les œuvres du même Michel Molinos, en quelque lieu, & en quelques langues qu'elles soient imprimées, comme aussi tous les manuscrits qu'on en peut avoir, & défend qu'aucun de quelque rang, condition ou état qu'il soit, quand même il seroit digne d'une distinction particuliere, ose les imprimer ou les faire imprimer sous quelque pretexte ou en quelque langue que ce puisse être, soit

dans les mêmes termes, ſoit en ſemblables ou équivalens, ſoit ſans nom, ſoit ſous un nom feint ou étranger, ni les lire ou retenir chez ſoi, imprimez ou manuſcrits; mais ordonne ſous les mêmes peines cy-deſſus marquées, de les porter incontinent & les remettre aux Ordinaires des lieux & Inquiſiteurs de l'héréſie, leſquels Ordinaires ou Inquiſiteurs les brûleront ou les feront brûler auſſi-tôt. Cette Sentence renduë contre Molinos par la Congregation de l'Inquiſition, fut prononcée, & comme elle portoit que Molinos feroit abjuration publique de toutes les propoſitions que l'on avoit condamnées dans ſes écrits, il fut amené le lendemain troiſiéme de Septembre en carroſſe à l'Egliſe des Dominicains où le ſacré College étoit aſſemblé. Il y avoit pluſieurs Princes, Princeſſes, & Dames de la premiere qualité, ſans conter un nombre infini de perſonnes de toutes ſortes d'états. On avoit preparé un échaffaut, afin qu'il fût vû de toute l'aſſemblée, & que ſon procés que l'on y devoit lire tout entier, fût mieux entendu. On l'y fit monter, il n'étoit vétu que de ſa ſeule ſoutane, & avoit les mains liées; un Sbirre luy aiant mis ſon manteau, & donné

donné un cierge allumé, il salüa les Cardinaux avec un visage qui ne marquoit aucune alteration. La lecture du procés dura deux heures, elle fut faite par quatre Dominicains qui se reposoient de quart d'heure en quart d'heure, chacun recommençant à lire à son tour, & il demeura debout pendant tout ce tems. Le grand nombre de crimes & d'impietez dont ce procés étoit rempli, & que le coupable avoit avoüez, fit crier dans toute l'Eglise, *le feu*, *le feu*, *brûlez-le vif*. Il fit ensuite abjuration des propositions condamnées, & la souscrivit toûjours avec la même assûrance. Aprés cela sa Sentence lui fut luë. Elle portoit une prison étroite, formelle & perpetuelle, sans esperance de remission. Qu'il seroit obligé de se confesser quatre fois l'année, savoir à Pâques, à la Pentecoste, à la Feste de tous les Saints & à Noël. Qu'il reciteroit tous les jours le Symbole des Apôtres, & la troisiéme partie du Rosaire. Le President de l'Inquisition lui donna l'absolution, & lui mit un Scapulaire jaune avec une Croix rouge devant & une derriere. Cet habit est appellé de *penitence*, & Molinos est obligé de le porter jusqu'à la mort. Cette fonction

dura trois heures & demie, & il fut mené à une heure de nuit, au Palais de l'Inquiſition dans un carroſſe fermé & environné de Gardes. Plus de mille perſonnes le ſuivirent en criant toûjours, *le feu, le feu, qu'on le brûle vif.* Il dit ſans s'ébranler de ces cris, *il faut les laiſſer dire, voici un jour de Fête pour eux.* En paſſant le Pont ſaint Ange, ſi la Soldateſque ne fût accouruë, il couroit riſque d'expier ſes crimes dans la riviere. Etant arrivé au Palais, à peine lui eût-on délié les mains, qu'il prit un éventail & ſe fit du vent pour ſe rafraîchir. Il ſalua d'une maniere libre & riante tous ceux qui étoient dans la ſalle. Ne doutez point, MADAME, qu'il ne connût ſes impietez & ſes erreurs. Ceux qui établiſſent des ſectes ont la pluſpart des motifs d'ambition, d'interêt ou de plaiſir, & trop d'eſprit pour y croire. Molinos avoit dit à ſes ſectateurs, perſuadé de la punition dont il étoit digne, qu'ils euſſent courage, & qu'ils tinſſent ferme dans ſa Doctrine, parce qu'il devoit être fait priſonnier du ſaint Office, & y ſouffrir le martyre. Quoi-qu'il crût en échapper, il avoit ſa politique pour parler de la ſorte. En témoignant mé-

priser la mort, qu'il feignoit de croire sûre, il vouloit persuader qu'il n'enseignoit rien qui ne fût à suivre. Mais on a fait voir beaucoup de prudence en ne le condamnant point à mourir. Ses Partisans auroient pû dire qu'il seroit mort Martyr, & même le prendre pour un Prophete, parce qu'il l'avoit dit aux uns, & qu'il l'avoit écrit aux autres. Ce pardon a encore produit un autre effet qu'on en attendoit, & qui achevera sans doute de détruire la secte des Quietistes. C'est que *Molinos* s'est repenti tout de bon, & la plusspart de ceux qu'il avoit attirez dans son parti, persuadez de la sincérité de sa conversion, se sont détrompez eux-mêmes. Cet Hérésiarque estoit un Prêtre Espagnol, né au Roïaume d'Arragon, âgé de soixante ans, d'une taille au dessous de la mediocre, & d'un visage qui marquoit de la gaieté. Il y avoit vingt-deux ans qu'il répandoit sa doctrine à Rome où il étoit estimé de tout le monde, & regardé comme un Saint. Il avoit dans ses discours l'art de persuader, & venoit à bout de tous ceux qu'il entreprenoit de séduire. Il changeoit de figure, & donnoit des couleurs à ses faux Dogmes selon la quali-

té des perſonnes. Il a reconnu qu'il y avoit douze ans qu'il ne s'étoit confeſſé, & il ne laiſſoit pas de dire la Meſſe. Il avoit en argent & en autres choſes tout ce qu'on peut deſirer pour la commodité de la vie. On lui a trouvé environ quatre mille piſtoles ; & douze à treize mille Lettres qui ont fait connoître le nombre & la qualité de ſes ſectateurs. Voilà, MADAME, les particularitez que j'ay appriſes de la nouvelle Secte des Quietiſtes, ſi l'on m'en dit d'autres circonſtances qui ſoient dignes de vôtre curioſité, je ne manquerai pas de vous les faire ſavoir. Je ſuis de tout mon cœur,

Vôtre, &c.

A la même.

JE ne ſai, MADAME, ſi vous êtes ſatisfaite des éclairciſſemens que je vous donne ; mais je ſai bien que la recompenſe que j'en reçois eſt audeſſus de ce que j'en pouvois eſperer. Quoi, MADAME, vous m'appellez vôtre eſprit. C'eſt me faire bien grand tout d'un coup ; mais à vous parler franchement,

c'est m'engager aussi à une peine terrible si je pretens soutenir le titre que vous me donnez. Il me semble qu'aprés m'avoir fait cet honneur, vous ne me deviez pas exposer à le perdre, & me consulter de la part de trois ou quatre curieux. Si je ne me tire pas assez bien d'affaires pour les contenter entierement, je ne laisserai pas de faire une réponse assez ample sur les matieres qu'ils vous ont proposées; car je vous l'ai déja dit, MADAME, quand on veut écrire des Lettres de la nature de celles que vous demandez, c'est un grand avantage que d'être à Paris; c'est-à-dire, dans une Ville pourvûe de Livres & d'habiles gens. Je vous dirai donc pour satisfaire Monsieur l'Abbé de*** vôtre cousin ce que j'ai remarqué dans une Lettre qui fut écrite de Rome à un des plus grands Seigneurs de la Cour sur ce qui regarde l'origine des Cardinaux, la grandeur de leur dignité, & la maniere dont se fait leur élection. Vous saurez, MADAME, qu'encore que les Papes soient établis de Dieu chefs de tout le Peuple Chrétien, ils ont toûjours retenu pour eux l'Evêché de Rome comme le premier du monde, & comme le lieu particu-

Par Mr de Chassebras de Cramailles.

lier de leur reſidence. De ſorte que ne pouvant entrer eux-mêmes dans le détail du gouvernement de leur Dioceſe pendant qu'ils avoient à regler le ſpirituel de toute la terre, ils ont fait choix d'un certain nombre d'Evêques, de Prêtres, & de Diacres pour en être ſoulagez comme d'autant de Coadjuteurs & de Vicaires. Les premiers faiſoient la fonction d'Evêque dans le détroit de Rome à la place du Pape, & avoient chacun leur Egliſe Epiſcopale dans l'enceinte du Dioceſe. Les Prêtres étoient Titulaires des Paroiſſes de la Ville, & prenoient la conduite des Ames comme font aujourd'hui les Curez. Les Diacres avoient le ſoin de quelques Egliſes ou Chapelles de devotion qu'ils tenoient en Diaconies, & devoient aſſiſter le Pape quand il officioit publiquement. Ces trois ordres eurent le titre de Cardinaux pour faire voir qu'ils étoient les premiers, & que c'étoit ſur leur conduite que rouloient toutes les affaires du Dioceſe; car vous ſaurez, MADAME, que le mot *Cardines* d'où vient celui de Cardinal veut dire principaux; ainſi nous diſons Vertus Cardinales. Il ſignifie auſſi *Gonds*, c'eſt-à-dire, ce qui

ſoutient, & ſur quoi roule quelque choſe, la comparaiſon étant tirée d'une porte. Comme il y eut des Prêtres de quelques autres Villes qui prirent dans la ſuite le nom de Cardinal pour ſe diſtinguer des Prêtres qui leur étoient inferieurs, les Papes ordonnerent qu'il n'y auroit que ceux qu'ils choiſiroient pour ce titre qui le pourroient porter, ce qui a été obſervé tres-exactement.

La dignité de Cardinal s'eſt renduë tres-conſiderable, parce que les Papes qui n'en honoroient que des perſonnes d'un merite ſingulier, prirent inſenſiblement une entiere confiance aux Cardinaux. Ils les revêtirent des principales Charges, leur donnerent les premiers rangs dans les Tribunaux & les Congregations, & leur mirent en main les affaires les plus importantes. Ils les firent Conſeillers d'Etat pour le temporel & pour le ſpirituel, & ne reglerent preſque plus rien que par leur conſeil. C'eſt pourquoi ils ſont montez peu à peu à la gloire où nous les voïons, & ſe trouvent les premiers du Clergé. Enfin, MADAME, ils font dans l'Etat Eccleſiaſtique ce que faiſoient autrefois les Senateurs dans l'an-

cienne Rome ; mais ce qui donne encore un plus grand éclat à leur dignité, & qui les met au deſſus des Evêques & des Patriarches ; c'eſt la puiſſance abſolüe qu'ils ont dans l'Egliſe durant le Siége vacant ; c'eſt le droit d'élire un nouveau Pape, & l'avantage d'être les ſeuls ſur qui peut tomber cette élection. Auſſi ont ils acquis le titre de Princes de l'Egliſe univerſelle, & en cette qualité ils pretendent aller du pair avec les têtes couronnées. Je ſai du moins qu'il y a peu de Princes en Italie qui leur diſputent le pas. Il a fallu que dans une ſi grande élevation, ils euſſent des marques exterieures qui fiſſent connoître l'éclat de leur dignité, tellement que les Souverains Pontifes ont trouvé bon qu'ils fuſſent toûjours vétus de pourpre. Innocent IV. leur donna le Chapeau Rouge, c'étoit la couleur dont les Papes s'habilloient alors. Boniface VIII. permit aux Cardinaux ſeculiers de porter l'habit rouge, parce que les Papes commencerent à s'habiller de blanc, & Paul III. leur accorda le bonnet rouge. Je croi que ce fut Gregoire XIV. qui permit aux Cardinaux Religieux de porter auſſi le bonnet rouge, quoiqu'il voulût qu'ils
continuaſſent

continuassent à s'habiller de la couleur de leurs Ordres. Ces couleurs differentes ont leurs raisons. Le Pape est vétu de blanc pour faire connoître que sa vie doit être plus pure que celle des autres Chrétiens, & qu'il faut être sans tache pour s'asseoir dans la Chaire de saint Pierre. La pourpre n'a été donnée aux Cardinaux, que pour les faire souvenir qu'ils doivent être toûjours prêts à répandre leur sang quand il s'agit de soutenir les interêts de la Fos. Si les Cardinaux Religieux ont retenu la couleur de leur Ordre sur leurs habits, c'est que les Papes ont voulu témoigner qu'ils estimoient la Hierarchie reguliere, puisqu'ils vouloient bien l'admettre, avec la seculiere dans les plus grands honneurs où puisse pretendre le Clergé. Pour ce qui regarde le nombre des Cardinaux, on pretend qu'il n'a pas toûjours été le même; qu'ils n'étoient que vingt-cinq dans les premiers siécles, parce que Rome étoit divisée en vingt-cinq Paroisses dont ils étoient les Curez. Mais, MADAME, pour ne pas remonter dans l'obscurité des premiers siecles, nous n'avons qu'à parler de ceux où l'Histoire paroît plus claire & moins embarassée. Nous trou-

verons que le nombre des Cardinaux a été long-tems fixé à cinquante-trois. Il y en avoit ſept Evêques, vingt-huit Prêtres & dix-huit Diacres.

Les Evêques étoient les Coadjuteurs du Pape dans le Dioceſe de Rome, & preſidoient ſur le Clergé de l'Egliſe de ſaint Jean de Latran, qui eſt la principale des cinq Patriarcales de la Ville, & qui eſt reconnuë pour la premiere & la plus ancienne du monde. Ces Evêques ne laiſſoient pas d'avoir leurs Egliſes Epiſcopales aux environs de Rome. Les vingt-huit Prêtres étoient diſtribuez dans les quatre autres Egliſes Patriarcales, ſaint Pierre, ſaint Paul, ſainte Marie Majeure & ſaint Laurent. Ils étoient ſept dans chacune de ces Egliſes, & y exerçoient l'Office de Vicaires du Pape l'un aprés l'autre. Des dix-huit Diacres, il y en avoit quatorze dans les quatorze quartiers, & les quatre autres devoient toûjours ſe tenir auprés du Pape.

Depuis quelques ſiecles le nombre des Cardinaux a été fort alteré. On l'a vû diminuer quand les Papes ont negligé de pourvoir aux places vacantes, & l'on a remarqué le contraire quand on a fait de nouvelles élections. Quand

Nicolas III. fut fait Pape, il n'y avoit que huit Cardinaux parmi les Prêtres & les Diacres. Un peu avant la mort d'Alexandre IV. il ne s'en trouva que quatre, & l'on en conta jusques à soixante & quatorze sous le Pontificat de Pie IV. Cette grande diversité fut cause que Sixte V. en fixa le nombre à soixante dix, en mémoire des soixante-dix Vieillards dont il est parlé dans l'Ecriture. Il ordonna qu'il y en auroit six Evêques, y aïant deux Evêchez reünis, cinquante Prêtres & quatorze Diacres, & ce nombre subsiste comme il a été établi.

La maniere dont s'élisent les Cardinaux a été aussi fort differente. Au commencement les Papes n'y faisoient pas tant de façons. Ils envoïoient querir ceux qu'ils vouloient faire Cardinaux, & les mettoient en possession de leurs Eglises sans autres cérémonies. Il n'en a pas été de même dans la suite. Quand le Pape avoit resolu de faire une nouvelle promotion, il convoquoit un Consistoire secret, & y faisoit entendre son dessein. Il examinoit avec les Cardinaux le nombre des places qu'il étoit à propos de remplir dans le sacré College; il leur nommoit les personnes

ſur qui il avoit jetté les yeux avec ceux qui avoient été propoſez par les Couronnes, & leur laiſſoit huit ou dix jours pour y penſer. Aprés ce tems-là il faiſoit aſſembler un autre Conſiſtoire ſecret, où il écoutoit les ſentimens des Cardinaux ſur les ſujets propoſez. Chacun avoit une entiere liberté de donner ſa voix pour ou contre, & le Pape ne créoit les Cardinaux qu'à la pluralité des ſuffrages. Il rejettoit ceux qui n'avoient pas eu du moins la moitié des voix, & cet ordre étoit gardé ſi exactement que les Cardinaux infirmes qui ne pouvoient aſſiſter au Conſiſtoire, envoïoient leurs avis par écrit ou par députez.

Depuis ce tems-là les Papes ont retranché la pluſpart de ces cérémonies, & ont voulu faire voir qu'ils ont une puiſſance abſoluë dans ces élections. Ils ont jugé même que ces formalitez bien loin d'être utiles, pouvoient apporter un grand préjudice à l'Egliſe, & beaucoup de ſcandale au Public par les cabales qui ſe faiſoient ouvertement dans l'entre-tems des deux Conſiſtoires. Quelques-uns pretendent que Leon X. fut le premier qui ſe rendit maître abſolu des promotions. Il créa de ſon pro-

pre mouvement trente-un Cardinaux tout-à la fois ; ce qui donna beaucoup à penser à tous ceux qui y prenoient interêt. Les Papes qui ont suivi Leon X. en ont usé presque de même maniere, quoiqu'ils eussent d'autres veües. De sorte qu'aujourd'hui quand le Pape a déliberé de faire de nouveaux Cardinaux, il ne communique son dessein à personne, & le tient caché autant qu'il peut. Il prend le jour d'un Consistoire secret, & aprés avoir donné audiance & expedié les affaires, il témoigne aux Cardinaux qu'il est dans le dessein de leur donner des Confreres. Il leur demande ensuite selon l'ancien usage, ce qui leur en semble, & le Doyen des Cardinaux parle ordinairement pour tout le corps. Ce n'est pas que chacun n'approuve séparément le choix qu'a fait le Pape, soit par quelque signe de tête ou autrement. Le Pape les crée ensuite, puis il s'en va, & laisse sur un siege la liste de leurs noms qui se publie à la sortie du Consistoire. S'il se trouve quelque Cardinal qui veuille parler ou faire une remontrance, il le peut en toute liberté; mais le Pape ne laisse pas de passer outre pour l'ordinaire, & n'a égard à ce qu'on lui represente qu'au-

tant qu'il le trouve bon.

Je pense, MADAME, que je vous en ai assez dit pour vous donner une idée générale des Cardinaux. J'ajoûterai seulement quelques particularitez qui regardent la derniere promotion qui a été faite. Vous savez que le Pape nomma vingt-sept Cardinaux ; mais je vous dirai que de ce grand nombre, il ne s'en trouva que dix à la Cour de Rome, les autres étant la plupart ou étrangers ou dans les Nonciatures. Dés que les nouveaux Cardinaux furent assurez de leur élection, ils firent distribuer des aumônes, & passerent la moitié du jour à recevoir les complimens de leurs parens & de leurs amis. A leur premiere sortie ils allerent saluer le Pape & recevoir le Bonnet de ses mains. Un Maître des Cérémonies les introduisit l'un aprés l'autre auprés du Pape. Sa Sainteté étoit dans un fauteüil sur une estrade, & sous un riche *Baldaquin*, ou Dais. Il avoit une soutane blanche, le rochet de toile fine, & le *Camauro* rouge. Ce mot capable de vous effraier veut dire seulement un grand bonnet ou grande calotte qui couvre toute la tête, & descend un peu sur les temples & au dessous des oreilles, comme

vous l'avez pû remarquer dans les Portraits des Papes.

Les Cardinaux firent trois genuflexions, la premiere à la porte, l'autre au milieu de la chambre, & la troisiéme en abordant sa Sainteté. Aprés ils se mirent à genoux, & le Pape leur mit sur la tête un bonnet carré rouge, qu'un de ses Cameriers lui avoit presenté sur une toilette dans un grand bassin d'argent. Le Maître des Cérémonies leur mit le Camail violet sur les épaules, & les Cardinaux ôtant d'abord leurs bonnets baiserent les pieds de sa Sainteté, puis ils lui baiserent la main, & ensuite le Pape les embrassa, & les fit relever. Aprés cette cérémonie on leur donna de petits sieges, & ils furent reçûs à l'Audiance assis & couverts. Ils en sortirent en faisant deux reverences, & allerent visiter le Cardinal Cibo qui demeure dans le Palais, & fait, comme vous savez apparemment, la fonction de Cardinal Ministre & Patron. Le soir on alluma des feux dans toutes les rües, on mit des lanternes & des flambeaux aux fenestres & aux balcons, & l'on donna du vin aux passans dans plusieurs Palais, & dans beaucoup de maisons particulieres. Trois jours aprés le Pape

leur donna le Chapeau dans un Conſiſtoire public, où ils ſe rendirent dans leurs caroſſes de cérémonie, accompagnez d'un grand Cortége de Prélats & de Nobleſſes. Ils étoient en ſoutane rouge, en Rochet avec la Mantelette & le Camail rouge pardeſſus. Les avenuës & la porte étoient gardées par les Suiſſes du Pape & par deux Maſſiers qui tenoient deux groſſes maſſes d'argent. Tout étoit tapiſſé de damas rouge avec des franges & du galon d'or; mais le Trône qu'on appelle ici *Soglio*, étoit de damas blanc ſous un ciel de broderie aux armes de ſa Sainteté & du Pape Alexandre VII. Les trois Cardinaux Chefs d'Ordre; c'eſt-à-dire, le plus ancien des Evêques, le plus ancien des Prêtres, & le plus ancien des Diacres firent prêter le ſerment aux nouveaux Cardinaux ſur l'Autel de la Chapelle avec le Cardinal Altieri Camerlingue de la ſainte Egliſe, & le Cardinal Creſcentio Camerlingue du Conſiſtoire. Le Pape ſe rendit au Conſiſtoire vétu Pontificalement en Chappe & en Mitre d'étoffe d'or. Sa queüe étoit portée par le Prince Colonne Chevalier de la Toiſon, & Connétable du Roiaume de Naples. Un Auditeur de Rote

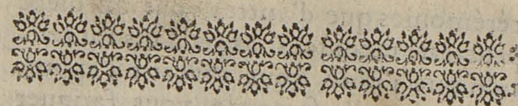
marchoit devant tenant la Croix Patriarcale, & deux Officiers portoient deux évantails de plûmes de Paon attachez à de grands bâtons dorez. Le Pape donna la bénédiction en entrant ; & dés qu'il fut sur le Trône, & que tout le monde eut pris la place qui lui convenoit, il reçût l'obédience des Cardinaux. Aprés d'autres cérémonies qu'il est inutile de vous raconter, les Cardinaux se mirent à genoux sur le Trône, & le Pape leur mit un Chapeau rouge sur la tête en disant des prieres dans un Livre que tenoit un des Patriarches assistans. Les Cardinaux se releverent ensuite, firent une révérence, & allerent prendre place parmi les Anciens. Pour le Pape, il s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu, aprés avoir donné encore la bénédiction. Les nouveaux Cardinaux trouverent à leur retour leurs Palais parez d'une maniere agréable & galante. Il y avoit sur la porte un Cartouche aux Armes du Pape ; & audessous un autre de celles de chaque Cardinal. Toute la face étoit tendüe de damas, de satin, ou d'autres étoffes de soie enjolivées de gazes d'argent & de clinquant. Ils rendirent leur premiere visite au Cardinal Ludovisio Doyen du

ſacré College, & furent enſuite ſalüer la Reine de Suede. Quand ils arriverent chez elle, le grand Chambellan de cette Princeſſe les vint recevoir au haut de l'eſcalier, & les introduiſit. Sa Majeſté vint au devant d'eux juſqu'à la porte de ſa chambre, & aprés qu'ils eurent fait leurs complimens, elle s'alla mettre ſous un dais dans un fauteüil de velours garni de galon & de franges d'or. Les Cardinaux ſe placerent auſſi dans des fauteüils de même étoffe, & demeurerent aſſis & couverts durant l'Audiance qu'ils eurent. Ils ſortirent avec la même cérémonie, c'eſt-à-dire, que la Reine les laiſſa à l'endroit où elle les avoit reçûs, & ſon grand Chambellan les reconduiſit de même juſques au haut de l'eſcalier. Quelques jours aprés le Pape fit la cérémonie de fermer la bouche aux nouveaux Cardinaux, & quinze jours enſuite, il fit celle de la leur ouvrir. L'une & l'autre cérémonie ſe fait dans des Conſiſtoires ſecrets. La premiere impoſe ſilence & empêche d'opiner, & l'autre en donne la permiſſion.

Je ne ſai, MADAME, ſi je ne ſuis pas entré dans un trop grand détail, cependant j'ay paſſé pardeſſus bien des

cérémonies que d'autres vous auroient peut-être racontées. Mais dans l'intention que j'ai de vous divertir j'apprehende de telle sorte de vous fatiguer par une trop longue lecture que je renonce à vous écrire de grandes Lettres, quoique vous m'en demandiez, & que je sois absolument à vous.





LETTRES GALANTES ET ENJOUE'ES.

Avis ſur la maniere de les écrire.

UNE Lettre galante demande que le ſtyle ſoit aiſé ſans baſſeſſe, & que les expreſſions ſoient nobles ſans s'élever juſqu'au ſublime : Elle veut qu'il y ait de la nouveauté dans les penſées, & de la fineſſe dans le tour ; elle aime que l'eſprit ſe jouë, que l'imagination brille avec une entiere liberté ; enfin elle ne s'accommode point d'un jugement trop auſtere. VOITURE qui eſt un excellent maître en ce genre, mêle heureuſement des badineries ingenieuſes à des ſujets ſerieux & importans : S'il laiſſe quelques negligences dans ſon ſtyle, il les repare par mille agrémens qu'il ſe-

me dans tout ce qu'il écrit ; ſoit qu'il loüe, qu'il flatte ou qu'il invente de petites avantures ; ſoit qu'il parle à des amies comme à des maîtreſſes, il a le ſecret de plaire. En voici un exemple : *J'ai paſſé le Rhin & le Danube, mais il faudroit bien d'autres eaux que celles de ces deux Fleuves ponr refroidir la paſſion que j'ai pour vous. Ne vous étonnez pas que je vous faſſe une declaration ſi ouverte & ſi hardie. Il me ſemble que vous ne devez pas faire trembler, à cinq cent lieües de vous, des gens qui ſont fiers à la vüe de cent mille Turcs, &c.*

---

*A Monſieur de * * **

HA ! mon cher, que vôtre Niéce eſt une dangereuſe perſonne, & que je vous trouve heureux, ſi elle eſt aſſez diſcrette pour égargner ſes parens. En verité je fus ébloui de ſon éclat, & ſi en entrant chez elle j'avois eu cinquante libertez à perdre, je n'en aurois pas rapporté une en ſortant. Je vous ferai même un aveu dont vous ſerez bien ſurpris. C'eſt que je n'ai pû fermer les yeux de toute la nuit, tant j'étois appli-

qué à une idée brillante qui remplissoit mon imagination ; & de tout le jour je ne les ai point ouverts, ne voulant rien voir aprés avoir vû la plus belle personne du monde. Ne vous avisez pas de lui rendre conte de cet effet de ses charmes, elle vous répondroit que je ne suis qu'un rieur, sans songer qu'elle m'a mis hors d'état de l'être. Cependant, mon cher Monsieur, ne laissez pas de me venir prendre pour me remener chez elle. Je me fais un plaisir de croire que pour en être moins touché, il est bon que je la voie souvent, & que je m'accoutume à ses yeux. L'autre jour pour soulager la douleur que vous aviez à un doigt que vous vous étiez brûlé, vous ne trouvâtes pas de meilleur remede que de l'approcher du feu ; souffrez que je fasse la même experience pour mon cœur. J'y veux éteindre une ardeur qui lui plaît déja trop pour ne le pas incommoder dans la suite ; & si je n'ai pas toute la sagesse que mon âge me devroit donner, je ne veux pas du moins tomber dans les folies de la jeunesse. Ne me refusez pas le secours dont j'ai besoin, je vous promets le mien pour une pareille occasion.

*A Madame de ****

OUy, MADAME, je m'abandonne à vôtre conduite. j'irai cette aprés-dînée avec vous chez vôtre charmante sœur, ou chez vôtre admirable amie. Vous n'avez qu'à choisir, car pour moi il m'importe peu que ma liberté se perde à la place Royale, ou dans l'Isle Nôtre-Dame. J'ose même dire que vous me verrez marcher avec autant d'assûrance que s'il n'y avoit rien à craindre pour moi. Mais, MADAME, ce sera plutôt pour vos interêts que pour ma gloire, que je montrerai cette fermeté. Je suis d'un âge à n'être plus touché des vanitez de ce monde, & je pense que vous ne serez pas fâché qu'il paroisse qu'un homme qui est à vous, ne manque point de courage. Je vous donne le bon jour, & je suis, &c.



---

*A Madame la Marquiſe de ****

IL eſt vrai, MADAME, que je ne me porte pas bien aujourd'hui, mais j'ai honte de ne me pas trouver plus mal, puiſque vous devez partir demain. Si j'étois plus jeune, j'en mourrois; mais la bien-ſéance ne permet pas qu'un homme de mon âge faſſe une galanterie de cette force. Il faut me reſoudre à vivre pour attendre vôtre retour. Revenez donc le plutôt que vous pourez. Si vous demeurez plus d'un mois à la campagne, je ne vous réponds pas que le chagrin ne l'emporte ſur la bienſéance. Aprés ce que je viens de dire, je verrai de quelle maniere vous agirez pour connoître celle dont je ſuis dans vôtre eſprit, car pour vôtre cœur, je n'ai pas aſſez de préſomption pour y pretendre une place.



A Monſieur

A Monsieur de ***

QUel dommage, MONSIEUR, que vous fassiez si rarement ce que vous faites si bien, & que vous ne m'écriviez pas plus souvent! Quand vous me priez de corriger vos Lettres, c'est la seule faute que vous y faites. Tout le reste m'y paroît si spirituel & si galant, qu'il faut que je vous aime bien, pour voir avec plaisir les avantages que vous avez sur moi. Je n'ai pris la plume que pour vous faire cet aveu, & pour m'attirer une réponse. Mais point d'éloge pour moi, je vous prie, autrement je rendrai suspecte vôtre intention. Vous loüez d'une maniere si ingénieuse, que c'est vous faire plus d'honneur à donner des loüanges de ce tour-là, que vous ne m'en faites à me loüer en des termes que je ne merite point.



---

*A Madame de ****

VOus avez beau faire, MADAME, vous nous viendrez voir. Oüi, MADAME, vous viendrez à nôtre hermitage avec Mademoiselle de *** quoique vous vous en soiez défenduë opiniâtrément. Vous nous connoissiez bien peu quand vous refusâtes de faire ce petit voiage. Apprenez que lorsque nos prieres ne peuvent rien, nous avons des ressources bien plus sures. Vous en tomberez d'accord si je vous confie un secret important que l'on m'a découvert depuis une heure. Vous saurez donc, MADAME, que Monsieur le Marquis de *** s'étant apperçû que c'étoit inutilement qu'il avoit emploié plusieurs moiens de vous attirer chez lui, s'avisa d'une chose que l'on croit infaillible dans ce païs. Voici ce que c'est, & de quelle maniere on m'en a instruit. Mercredy dernier, sur les neuf heures ou neuf heures & demie du soir, Monsieur l'Abbé de *** & moi cherchâmes par tout ce pauvre Marquis pour aller prendre le frais avec lui dans

un petit bois qui n'eſt qu'à cinq cens pas de ſon Château. Comme il nous fut impoſſible de le trouver, j'interrogeai ſon Valet de chambre de tant de manieres & ſi opiniâtrément, qu'enfin il me declara que ſon Maître étoit enfermé dans une cave avec un vieux Berger. Qu'ils travailloient tous deux depuis douze nuits à un charme, & qu'ils étoient ſur le point de l'achever, n'aiant plus beſoin pour cela que du cœur d'un chat-hüant. Qu'aprés cela on verroit venir bien vîte deux belles Dames de Paris, qui avoient refuſé de rendre viſite à ſon Maître, & me dit encore des particularitez que je ne voudrois pas dire. Je penſe, MADAME, que vous êtes trop diſcrette pour reveler un ſecret de cette conſequence. J'eſpere même que vous n'en aurez pas le tems, & que vous vous ſentirez contrainte de partir avant que vous receviez cette Lettre.

---

*A Monſieur le Marquis de M****

SAchez, MONSIEUR, que mon ami, que vous appellez *grand Babylo-*

nien, eſt moins attaché à ſa Babilone que vous ne penſez. Ne dites plus qu'il ſe reſoudroit plûtot d'aller prendre Bruxelles que de ſortir de Paris, il en partira demain ſans repugnance : mais il faut tout dire ; c'eſt parce que vous n'y êtes pas, & qu'il vous veut voir. Nous irons paſſer quinze jours avec vous dans vôtre délicieuſe vallée, & ſi aprés ce temps-là, nous pouvions vous ramener, nous ferions plaiſir à bien du monde. Trois ou quatre belles perſonnes de mon quartier redoubleroient leurs révérences ſans me dire pourquoi; mais je verrois bien que ce ne feroit pas pour mes beaux yeux. Je n'oublîrai rien pour m'attirer ces marques de leur reconnoiſſance, comme je ferai toûjours toutes choſes pour vous témoigner que je ſuis, &c.

---

*A Monſieur de ****

JE conſens avec plaiſir à amener vôtre Chevalier à l'Hôtel de D. & je ne doute pas qu'on ne le trouve bien fait. Il a même fort bon air malgré le long ſejour qu'il a fait à Malthe, mais entre

nous il faut qu'il parle peu, & qu'il ne gâte pas tout, en s'enfonçant dans une grande conversation. Il me parut dans celle d'hier au soir, honnêtement prolixe & tres-abondant en termes de navigation : Je voudrois qu'il en fût plus œconome, & qu'il ne les prodigât pas si souvent. Qu'il ne s'avise donc pas quand il voudra faire arrêter vôtre Cocher, de lui dire qu'il veut prendre terre, & qu'il se souvienne qu'il doit être moins Pilote à la place Roïale, que sur la Mer mediterranée. Sur tout défendez-lui les descriptions. Faites-lui connoître que des gens qui ont vû cent fois la Ménagerie de Versailles, n'ont guere d'envie de savoir si les poules qu'il appelle *Poules de Pharao, ont la moitié de la personne mouchetée de blanc & de noir.* Enfin, mon cher, je ferois d'avis que Monsieur vôtre frere vous écoutât long-tems avant que de pretendre à se faire écouter par les autres.

---

*A Mademoiselle de ****

JE sai, MADEMOISELLE, que vous êtes la plus belle de mon quartier,

& de toutes celles que j'appelle mes filles. J'ajoûterai, s'il le faut, qu'à dix-ſept ans on ne peut avoir plus de charmes dans la converſation. Je vous ai dit cent fois que vous aviez de l'eſprit à revendre, & je vous ai conſeillé que ſi l'on alloit chez vous pour en acheter, vous feriez fort bien de le vendre à l'aulne plutôt qu'à la livre. Vous y trouveriez vôtre compte, car perſonne n'a l'eſprit plus étendu ni moins peſant. Cependant ſi je ne vous rends pas d'auſſi frequentes viſites qu'il ſemble que vous le deſiriez ; c'eſt, Mademoiſelle ma fille, que je vous crois aſſez friponne pour ne me ſentir pas trop en ſureté prés de vous. Je ſerois bien en état de vous morigener, ſi vous veniez à ne m'épargner non plus que les autres, & que la paternité ne pût défendre mon cœur contre vous. Ne vous attendez pas d'ajoûter cette conquête à celles que vous faites tous les jours. Je veux conſerver mon autorité toute entiere, & vous faire voir que je ſuis vôtre pere au lieu de vous proteſter que je ſuis vôtre tres-humble ſerviteur.

A Madame la Comtesse de * * *

JE vous envoie les vers que vous m'avez demandez, je consens même à vous dire ce que j'en pense, puisque vous me l'ordonnez, & que je vous dois obeïr en tout. Mais, MADAME, je ne sai si vous serez fort satisfaite de l'obeïssance que je vous rendrai dans cette occasion, & si vous trouverez que ces vers fassent beaucoup d'honneur à l'humeur des Dames. Examinons la chose sans prévention. Voions de quelle maniere nos jeunes Guerriers en usent avec leurs Belles au retour de la campagne, & quel traitement ils en reçoivent. Aprés s'être signalez & avoir battu les ennemis, bien loin de paroître fiers devant elles ils ne s'en approchent qu'avec soumission, & que pour leur rendre une espece d'hommage de la reputation qu'ils ont acquise. Je demeure d'accord avec vous, que dans ces petits Vers les Dames répondent aux Cavaliers avec beaucoup d'esprit, mais vous avoûrez que c'est moins en honnêtes personnes qui considerent le merite,

qu'en franches coquettes qui ne songent qu'à leurs propres interests. Vous n'avez qu'à voir de quelle maniere elles parlent.

Favoris de la Victoire
Vous nous offrez à genoux
Vos lauriers & vôtre gloire.
Mais nous vous revoions tous
Sans nez, sans mains, sans mâchoire,
Que savons nous si c'est vous?
Aurions-nous tant de memoire?
Allez vivre dans l'histoire,
Car vous êtes morts pour nous.

Ce tour est joli, ces expressions me plaisent; mais trouvez-vous que ces belles aient des sentimens généreux? Voiez combien de choses veut dire ce petit Vers.

Sans nez, sans mains, sans mâchoire.

Sans nez. Avoüez, MADAME, que Messieurs les Amans n'ont qu'à prendre leurs mesures sur ce peu de mots, & voir les divers jugemens que l'on fera de leur bravoure. S'ils ont quelques blessures au visage, un honnête homme trouve je ne sai quoi de plus grand dans leur

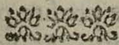
leur mine. Il se réjoüit avec eux de ces marques d'honneur qu'ils portent, & dit qu'il paroît bien qu'ils ne les ont pas reçûës en tournant le dos aux ennemis. Une Coquette parle d'une maniere bien differente, elle dit que ces Braves sont si défigurez qu'elles ne les peuvent plus connoître. Mais venons aux mots qu'il faut encore plus condamner; c'est, *sans mains*. Ne semble-t-il pas que ces belles parlent à leurs Amans en ces termes. *Quoi, Messieurs, vous avez fait une grosse dépense à l'armée, vôtre équipage est perdu ou fort delâbré; c'est-à-dire, que vous n'avez plus de mains, & que vous n'êtes plus en état de nous faire des presens: vous êtes des miserables, adieu, retirez-vous.* Vous entendez bien aussi ce que veut dire *sans mâchoire*; c'est que toutes les Dames ne sont pas de vôtre humeur. La plûpart veulent qu'on les regale continuellement, & ne souffrent non plus les Amans sans mâchoire que sans mains, c'est-à-dire, sans festins que sans presens. Ce que je trouve de plaisant est l'aveu qu'elles font de n'avoir point de memoire. Il y a un grand avantage à servir les personnes qui ne se souviennent pas des services qu'on leur rend. Mais, MA-

DAME, ne croiez pas que ce défaut de memoire ſoit une marque de leur jugement. La maniere dont elles parlent, montre aſſez qu'elles en manquent auſſi. Je ſuis fâché que ces veritez ne ſoient pas à l'honneur d'un ſexe où vous eſtes compriſe, & à qui j'ai veritablement de l'obligation. Il me fournit les jolies perſonnes que je reçois au nombre de mes femmes & de mes filles, & vous ſavez que les cérémonies que nous obſervons dans ces receptions, ne ſervent pas moins à nous divertir qu'à augmenter ma famille. Si j'ai parlé d'une maniere qui convient ſi peu à mon humeur, ce n'eſt que parce que vous l'avez ordonné de la ſorte, & que je ſuis à vous avec toute la ſoûmiſſion poſſible.

A Monſieur de * * *

REprochez-moi ma gayeté tant qu'il vous plaira, paſſez plus avant, dites que je ſuis fou, parce que je me divertis au lieu de m'affliger encore de la chicane que l'on me fit l'année paſſée, & de l'indiſpoſition dont je ſuis gueri

depuis quatre mois, Je ne laisserai pas de garder ma joie que vous regardez comme une folie, & vous demeurerez dans la tristesse que vous aimez tant, & que vous nommerez prudence si vous le trouvez à propos. Gardons nos humeurs, puisque nous nous en accommodons si bien; tremblez encore de ce qu'il y a trois ans que vôtre Cocher pensa vous verser sur le bord d'un precipice, & n'allez plus en carosse si vous craignez le danger. Mais souffrez que de mon côté, je ne considere mes maux passez que comme des biens presens, & que je ne me souvienne qu'ils m'ont chagriné, que pour me réjoüir de ce qu'ils ne me chagrinent plus. Dites que je suis trop enjoüé pour un homme de mon âge, je vous répondrai que vous estes trop mélancolique pour un jeune homme. Aprés cela, confinez-vous dans la solitude où vous croïez que je devrois être, & je continûrai à voir les compagnies où vous seriez mieux reçû que moi. Mais pour cela il faut humaniser vôtre humeur, & profiter d'un avis qui vous est donné par vôtre, &c.



A Monſieur de V * * *

VOus ſerez ſurpris que je vous demande une grace dans la premiere de mes Lettres ; mais peut-être n'en ſerez-vous pas fâché. La faveur que je voudrois obtenir eſt de peu d'importance, & vous fera rendre des remercîmens de grand prix. Madame de . . . qui vous preſente ma Lettre, a un fils qui vient de ſe ſignaler, & d'être bleſſé ſur le bord du Rhin. Il eſt Lieutenant dans le Regiment de . . . & je ſouhaiterois obtenir une Compagnie qui y vaque. Je me ſerois adreſſé à mon neveu de Val . . . s'il étoit auſſi galant que vous, & qu'il eût même pouvoir ; mais j'ai mieux aimé que Madame de . . . allât chez vous, afin que vous puſſiez aller enſuite chez elle. Vous y verrez deux Demoiſelles que vous ſerez bien aiſe d'avoir obligées, l'une eſt ſœur, l'autre couſine de l'Officier, & je ne doute pas que vous ne les trouviez toutes deux fort aimables. Elles ſont mes voiſines, mais je ne profite pas de cet avantage. Je les crains, & vous jugez bien

qu'il n'est plus tems que j'expose ma liberté. Pour vous c'est une autre affaire, les belles vous peuvent apprehender autant qu'elles sont à craindre, & recevoir vos visites avec autant de plaisir, que vous en avez à les rendre. J'en verrai bien-tôt des preuves dans mon quartier, ne doutant pas que vous n'accordiez ce que vous demande vôtre, &c.

A Madame de ***

JE suis bien-aise que Madame de *** trouve à son gré le Madrigal que je lui envoiai le jour de sa Fête ; mais je doute que vous en soïez aussi satisfaite. Je vous en envoie pourtant une copie, puisque vous l'avez demandée. Ce n'est pas que les loüanges que j'y donne à nôtre amie, ne lui conviennent parfaitement, mais je ne sai si le tour des vers sera tout-à-fait de vôtre goût.

Vous avez un brillant amas,
De mille differens appas,
Propres à faire une conquête ;
Aussi gagnez-vous plus de cœurs

Qu'aujourd'hui jour de vôtre Fête
On ne vous donnera de fleurs.

Mais MADAME, voici une petite ſuite qui vous plaira davantage. Vous ſaurez que je n'ai pas paié cette année la rente d'un Madrigal que je dois à Madame de S. M. De ſorte qu'elle s'en plaignit l'autre jour à mon fils de Mont. dont vous connoiſſez l'eſprit. Le Cavalier fut du côté de la Dame, comme de raiſon ; il fronda ſon pere, & dit qu'il étoit bien mal-honnête à lui de ne pas païer ſes dettes. Nôtre Amie ne fut pas entierement ſatisfaite de cette complaiſance, & répondit, que ce n'étoit pas aſſez, & qu'il falloit qu'un fils acquitât ſon pere. Monſieur de Mont. ſe ſoumit à cette loy, & envoia ces petits vers le lendemain au matin.

Quoi laiſſer paſſer vôtre Fête.
Sans vous donner un Madrigal,
Ce procedé n'eſt pas honnête,
Je le repare bien ou mal.
Vos yeux peuvent charmer & vôtre eſprit ſait plaire.
Amour met tout ſous vôtre loy,
Mon pere l'eût dit mieux que moi,

Mais je le ſens mieux que mon pere.

Ne trouvez-vous pas, MADAME, que dans les deux derniers Vers, il y a je ne ſai quoi de badin & de ſpirituel qui ſent le caractere de Saraſin. Déſabuſez-moi, ſi je me trompe, & ne ſouffrez pas que l'on vous reproche que vous n'inſtruiſez pas bien les perſonnes qui ſont à vous.

---

*A Monſieur de ****

JE n'ai pû m'empêcher de rire de vôtre credulité, & je ne comprens pas qu'un Coquet de profeſſion puiſſe ignorer juſques où va la diſſimulation des femmes. Ne ſavez-vous pas qu'elles ſont pêtries d'artifice, & qu'elles rient, pleurent, ou ſont en colere ſelon qu'il leur plaît. Comme vôtre belle a mille agrémens dans l'eſprit, dans l'humeur & ſur le viſage, j'ay lieu d'apprehender pour vous. Deffendez-vous comme vous pourrez. Je vous en avertis ſerieuſement, mais ne vous aviſez pas de lui declarer le conſeil que je vous donne,

elle ne me pardonneroit jamais de m'être opposé au progrés de ses conquêtes. Ce n'est pas que les jeunes blondins qu'elle assujettit, ne lui puissent plaire plus que vous, mais je ne sai si elle ne trouveroit pas plus de gloire à mener en triomphe un esclave à cheveux gris, qui lui fourniroit continuellement des Madrigaux & des Chansonnettes. Encore une fois prenez-y garde, & n'engagez pas une liberté dont vos amis se trouvent si bien.

A Monsieur de * * *

JE fus ravi hier au soir de vôtre enthousiasme, mais parlons franchement; Apollon vous inspiroit-il seul, & Baccus n'avoit-il pas quelque part dans l'agréable fureur dont vous étiez transporté? Ne vous offensez pas de ce que je vous dis, nôtre ami B... disoit l'autre jour qu'il ne valoit rien à jeun, mais qu'il parloit comme quatre, quand il avoit deux bouteilles de vin de Champagne dans le corps, & une à la tête. Il m'en faudroit encore davantage pour m'irriter contre R... C'est un médi-

ſant dont tant d'honnêtes gens ſouffrent la malignité, que j'ai reſolu de lire ſans émotion toutes les ſatyres dont il a rempli ſes Lettres & ſon Dictionnaire. J'apprehende moins ſa plume que les beaux yeux de la perſonne que vous me fiſtes voir hier. Croïez-vous être en ſureté prés d'elle ; pour moi, je ne ſaurois me l'imaginer, quoi-que vous m'aïez aſſuré qu'il ne tient qu'à vous que vous ne deveniez blondin pour lui plaire. Je ne voudrois pourtant pas que cette envie vous portât à vous faire refondre. Les fondeurs qui s'en mêleroient, pourroient bien ne pas reüſſir auſſi heureuſement que je le ſouhaiterois, & vous jugez bien que je ſerois plus affligé de la perte que j'aurois faite, qu'ils ne ſeroient étonnez du peu de ſuccés qu'ils auroient eû.

---

*A Monſieur de ****

DE quoi vous aviſez-vous de dire des injures aux Aſtres pour l'amour de moi ? Ne craignez-vous point qu'à l'avenir ils ne vous regardent de mauvais œil, & que leurs aſpects ne vous deviennent funeſtes ? Reconciliez-vous

avec eux, quand ce ne ſeroit que vous faites de beaux vers, & que les Anciens diſoient que les Poetes étoient les étoiles de leur ſiécle. Rien ne m'a tant plû durant ma maladie que le tranſport de colere que vous aviez contre les influences que vous regardiez comme la cauſe de mon indiſpoſition, & je vous ſuis bien moins obligé des confitures & des gélées que vous venez de m'envoier. Mais entre nous, ne vous laſſez-vous point de m'envoier des preſens ? Pour moi je me laſſe d'en recevoir, & ma reconnoiſſance en eſt honteuſe. Depuis cinq ou ſix jours que j'ai envoié promener ma fiévre, l'on m'apporte de vôtre part, ſirops, biſcuits, marmelades, poulets & perdreaux. Vous m'en regalez de telle ſorte que je ſuis comme accablé d'obligations. Si cela dure, vous me ferez regretter ma maladie. Croiez-vous qu'il n'y a qu'à donner & à ſatisfaire vôtre humeur ? Corrigez-vous, quand ce ne ſeroit que pour mon honneur. Que dira-t-on d'un malade chez qui on voit entrer tant de friandiſes ? Ne croira-t-on pas que mes maux viennent de mes excés ? Aiez ſoin de ma reputation, ſi vous voulez que je continüe d'être vôtre, &c.

A Madame de ***

VOtre billet eſt plein d'eſprit. Je le trouve le plus joli du monde, mais il y a un défaut que je ne puis ſouffrir. Il eſt d'un caractere galant, & le caractere tendre me plaît infiniment davantage. Prenez vos meſures là-deſſus, j'aime mieux ce que le cœur inſpire que tout ce que l'eſprit peut ſuggerer. Mais ne pretendez pas me tromper, je diſtingue parfaitement ce qui part de l'un de ce que l'autre fait dire. Vous vous abuſeriez ſi vous penſiez paier ce qu'il y a de paſſionné dans mes ſentimens par l'agrément qui brille dans vos penſées. Cela ſe pourroit, ſi je n'étois que vôtre tres-humble ſerviteur.

A Madame la Comteſſe de ***

ESt-il poſſible, MADAME, qu'une perſonne auſſi ſage que vous, ait rendu un homme auſſi fou que l'eſt devenu le Chevalier de ***. Depuis que je l'ai

mené chez vous, il eſt dans une continuelle agitation. Il vous cherche en cent lieux, où il n'y a aucune apparence qu'on vous puiſſe trouver ; & ce qui me divertit le plus dans ſes extravagances, eſt qu'il mêle à tout moment des Vers dans ce qu'il dit. N'en eſtes-vous pas ſurpriſe, & ne regardez-vous pas cet effet de ſon amour, comme ce que produit la fiévre chaude quand elle fait dire des mots Latins à des malades qui n'entendent pas ce qu'ils diſent. Vôtre Chevalier me vint voir Mercredy à ſix heures du matin pour me parler de vous, & ſon entretien fut un torrent que rien ne put arrêter. Il le commença par un Vers de Madame de la Suze, & me dit aprés m'avoir embraſſé,

J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais.

Continüant aprés avec un tranſport accompagné d'un ſoûpir. Que nôtre Comteſſe eſt charmante, ajouta-t-il. Quels yeux ! quelle bouche ! quel teint ! quelle taille ! Vous en tenez, Chevalier, lui répondis-je froidement. Vous en étonnez vous, me repliqua-t-il ?

Ses yeux font leur devoir, & mon cœur fait le ſien.

Il entra enſuite dans le détail de tout ce que vous avez d'agrémens en vôtre perſonne & dans la converſation ; mais je n'ai garde de vous en rendre compte. Ce ſeroit l'endroit de ma Lettre qui vous déplairoit le plus. Il vaut mieux que je finiſſe, aprés vous avoir dit que je le trouvai hier au ſoir aux Tuilleries, qu'il quitta d'abord les gens avec qui il étoit, qu'il vint à moi, & qu'en me parlant de vous, il ne pouvoit ſouffrir qu'il y eût des Dames qui attiraſſent les regards. Il ſe tourna vers moi à la rencontre de quelques-unes de la Cour, & me dit ce Vers:

Tout m'en fait ſouvenir, & rien ne lui reſſemble.

Enfin, MADAME, vous avez le plaiſir de voir un fou de vôtre façon, & ſi vous me croiez, vous vous en divertirez ſans vous picquer de ſévérité à contre-tems ; je vous en dirai la raiſon en Vers.

Que vous importe qu'il ſoit fou ,
Iris en êtes-vous moins ſage ?

J'ajouterai, s'il vous plaît, en Proſe qu'il eſt bon de ménager un homme de ce temperament, aprés lui avoir broüillé la cervelle ; car ſi une fois la fureur ſe méloit à ſon amour , vous auriez moins ſujet de rire que de craindre. Profitez de l'avis que vous donne vôtre , &c.

A la même.

JE demeure d'accord avec vous, MADAME , que les Vers que l'on cite peuvent donner quelque agrément à un diſcours ; mais ne vous étonnez pas que les Lettres mélées de Vers & de Proſe ne ſoient plus de nôtre goût. Ce changement eſt fondé ſur la raiſon. Vous ſavez , MADAME , que le ſtile des Lettres doit approcher de la converſation ordinaire , & vous jugez bien qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que l'on faſſe des Vers ſur le champ dans un entretien familier. Il eſt encore moins ne-

cessaire de chercher à exprimer en Vers les choses que l'on peut dire en Prose d'une maniere plus aisée & plus naturelle. J'avoüe avec vous que Sarasin, dont je suis charmé, s'est joüé quelquefois en écrivant de cette maniere-là ; mais, MADAME, c'étoit un genie heureux, qui badinoit si agréablement, & à qui les Vers coutoient si peu, qu'il pouvoit plaire dans un genre d'écrire dont la pluspart des gens se serviroient sans succés. Je vous trouve à plaindre de n'avoir pas vû ses œuvres, je ne manquerai pas de vous les envoier, & en attendant que j'en aie la commodité, je consens à vous divertir par une Lettre de sa façon que j'accomoderai aux circonstances qui nous peuvent convenir.

Qu'on ne me parle point des superbes beautez,
De ces grands Palais enchantez,
Où l'amoureuse Armide & l'amoureuse Alcine,
Emprisonnerent leurs Blondins,
Qu'on ne vante plus ces jardins,
Que malgré Falerine
Détruisit le plus fier de tous les Paladins ;

Tout cela quoi qu'en veuillent dire
Les gens qui nous en ont conté ,
Eſt moins beau que le lieu d'où je vous ai datté ,
Et d'où je pretens vous ècrire ,
En ſtile de Roman la pure verité.

Le bruit que les Zephirs excitent parmi les feüilles des boccages au point que la nuit va couvrir la terre,agitoit doucement la Foreſt de la F. V. lors que dans une grande route , une Nymphe ſuivie de trois ou quatre autres, apparut & me commanda de m'arréter. Ne croiez pas qu'elles fuſſent de ces Nymphes des bois , qui ſelon les Poëtes n'ont pour habits & pour maiſons que l'écorce des arbres. Celles dont je parle , étoient magnifiquement habillées , & portoient des capelines couvertes de plumes. Un chariot ſuperbe paré d'un velours cramoiſi, bordé d'une creſpine d'or , marchoit à leur ſuite tiré par ſix chevaux gris qui auroient fait honte à ceux du Soleil. Cette troupe divine s'étant arreſtée à deux pas de moi , la plus illuſtre des Nymphes m'adreſſa la parole en ces termes :

Tircis ,

Tircis, quitte ta pareſſe
Pour écrire à ta Comteſſe,
Tout ce qui ſe paſſe en ces lieux,
Et pour lui montrer qui nous ſommes;
Nomme-nous comme font les hommes,
C'eſt le commandement des Dieux.
Je fus aſſez promt & ſage
Pour ſuivre ce commandement.
Vous voiez que je prens des hommes le langage,
Et que quittant le Roman
Je conte naïvement
Ce qui ſuit en cette page.

MADAME,

Hier entre chien & loup, je rencontrai dans la grande Foreſt de L. F. V. Madame la Ducheſſe de *** accompagnée de Meſdames de *** Dés qu'elle m'eut apperçû elle me parla de cette maniere : Je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à Madame la Comteſſe de*** que jamais ce lieu ne fût ſi beau, que l'on ne s'y divertît jamais tant, & que l'on ne l'y a jamais ſouhaitée avec plus d'ardeur. Qu'elle ſe moque d'être à Paris pendant que la

campagne est si belle, & que nous sommes ici à prendre le divertissement de la promenade, de la pêche & de la chasse.

Mandez lui ce que nous faisons,
Mandez lui ce que nous disons :
J'obeïs comme on me commande,
Et voici que je vous le mande.
Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient,
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oiseaux les troupes éveillées,
Renouvellent leurs chants sous des vertes feüillées,
Que par tout le travail commence avec effort,
Dans ces beaux lieux on dort.
Aussi lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
Que la Lune brillante au milieu des Etoiles
D'une heure a passé le minuit.
Que le calme a chassé le bruit,
Que dans le monde tout sommeille,
Dans ces beaux lieux on veille.
Entre ces deux extremitez,
Que nous passons bien nôtre vie,
Et que la maison de Silvie

A d'aimables diversitez !
Les sens y sont enchantez.
Les bois, les étangs & les sources,
Les ruisseaux qui dans leurs courses,
D'un pas bruyant & diligent,
Font couler leurs ondes d'argent.
Les jardins, les forests, les coteaux ; les prairies,
Le superbe bâtiment,
Paré de tapisseries,
Où la nature & l'art combattent noblement,
Peuvent-ils pas passer pour un enchantement ?
Ici nous avons la Musique,
De luths, de violons, de voix.
Nous goutons les plaisirs des bois,
Des chiens & du Veneur qui pique ;
Tantôt à cheval nous volons,
Et brusquement nous enfilons,
La bague au bout d'une carriere,
Nous combattons à la barriere :
Si nous allons au cours c'est à l'ombre des bois,
Nous donnons le bal quelquefois,
Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerriere,
Pour nos repas ils valent mieux
Que les festins des Dieux,
Ni le Nectar, ni l'Ambrosie,

Qui ſont mets fort legers ſelon ma fantaiſie,
N'égalant point nos perdreaux,
Ni les gros poiſſons de nos eaux.
Ni nos melons qu'on croiroit d'Italie.
Conterai-je dans cet écrit
Les plaiſirs innocens que goute nôtre eſprit?
Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenede & Corneille,
C'eſt-à-dire, vulgairement
Les Vers, l'Hiſtoire & le Roman,
Nous divertiſſent à merveille;
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant?
Or ça parlez-moi franchement,
En vous imaginant ce divertiſſement
Vous avez la puce à l'oreille.
Quant à moi je vous conſeille
De venir ici promptement,
Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment,
D'emprunter la grande ſerpente,
Où les bons Amadis s'embarquoient à ſouhait,
Elle court comme la tourmente;
Ou le cheval de Pacolet,
Qui vole comme une fuſée,
C'eſt là juſtement vôtre fait,
Et la monture eſt fort aiſée;

Car l'Hypogriphe eſt un oiſeau trop laid.
Tels Palefrois font peur aux Demoiſelles,
Et puis du grand vent de ſes aîles
Il gâteroit vôtre collet.
Venez, charmante Comteſſe,
Chez nôtre belle Ducheſſe,
Et vous l'obligerez bien fort,
Adieu, mon Apollon s'endort,
Et je n'en penſois pas tant dire
Sur le champ & tout d'une tire.

Je ne ſuis pourtant pas ſi endormi que je ne ſache bien qu'une Lettre qui commence par Madame, doit finir par vôtre tres-humble & tres-obeïſſant, &c.





LETTRES DE NOUVELLES ET DE RECITS.

Avis sur la maniere de les écrire.



QUE sai-je si l'on ne dira point que c'est inutilement que je veux étendre mes avis sur les Lettres de Nouvelles & de Recits ? Un tres-grand nombre de gens diront sans doute, que rien n'est plus aisé que de raconter ce que l'on a ouï dire ; mais il m'est encore plus facile de leur répondre,

qu'outre la peine que nous avons à bien narrer, il y a d'autres mesures à prendre pour écrire ces sortes de Lettres avec quelque succés.

Aujourd'hui les goûts sont si differens pour les nouvelles, qu'il est à propos que nous connoissions l'humeur & les interests de la personne à qui nous écrivons, pour ne rien mander qui lui déplaise. Il y a des gens qui n'aiment que les grands évenemens : ils sont ravis d'entendre dire que l'on a donné une bataille sanglante, que l'on a conquis une grande étenduë de païs, que l'on a pris & saccagé des villes, & detruit des monarchies entieres. S'il n'arrive pas de ces changemens considerables, on se contentera de raconter ce que l'on aura ouï dire de plus approchant : on parlera de quelque intelligence ou trahison, d'un embrasement, d'un naufrage, d'une inondation, ou d'un tremblement de terre.

Il y a des femmes qui sont d'une humeur bien opposée : Elles trembleroient à la lecture de ces sortes de relations, parce qu'elles n'ont de curiosité que pour les nouvelles de leur quartier : Elles souhaitent n'entendre dire que le Marquis de .... va épouser

la belle voiſine ; que Madame de . . . a laſſé la patience de ſon mari & qu'elle ſera enfermée, du conſentement de toute la famille, & qu'il eſt vrai que Monſieur l'Abbé de . . . . a quitté le petit collet pour l'amour de . . . qu'il va bien-toſt épouſer, &c.

D'autres ne demandent que ce qu'il y a de nouveau pour les modes, pour les Bals, pour les Comedies & les Opera. On peut contenter les unes & les autres ſelon leur goût.

Outre qu'il faut tacher de plaire par le choix des nouvelles, je n'en voudrois mander que de vraies, & que celles que je tiendrois de quelques perſonnes de conſideration & digne de foi.

J'aimerois auſſi à écrire promtement ce qu'il y a de nouveau, ou à ne l'écrire point du tout ; car il eſt de l'eſſence d'une nouvelle d'avoir la grace de la nouveauté : Je ne ſaurois mieux faire ſur ce ſujet que de me ſervir de la comparaiſon que fait une perſonne dont on ſe trouve toujours bien de ſuivre les ſentimens : *Il eſt certain*, dit-elle, *qu'il n'eſt pas ſi neceſſaire à une femme d'être jeune pour être belle, qu'à une Nouvelle pour être nouvelle d'être agreable, & qu'il n'y a rien de plus importun*

Mademoiſelle de Scudery.

importun que de lire une Longue relation d'une avanture que l'on ſait déja.

Il faut remarquer ſur tout qu'il y a de certaines nouvelles qu'on ne doit jamais écrire, ſoit parce qu'elles regardent l'Etat ou quelque commerce de galanterie.

A Madame ....

JE vous dois un recit de la fête que donna Lundi paſſé Monſieur le Marquis de.... vôtre cher Couſin : Vous ſavez, Madame, que l'on prendroit ſon logis, plutôt pour le Palais d'un grand Prince, que pour la maiſon d'un ſimple particulier. Il y a des meubles encore plus magnifiques que ceux que vous y avez vûs, plus-grand nombre de Domeſtiques & de meilleurs Officiers. Meſdames de... Meſſieurs de... & les autres perſonnes choiſies que vouloit regaler nôtre Marquis, s'aſſemblerent dans le ſuperbe Salon que vous aimez tant, & on leur apporta d'abord toutes ſortes de liqueurs en abondance : Cependant un admirable concert de voix & d'inſtrumens divertiſſoit cette illuſtre compagnie, &c.

A Madame de Th.

Mr. Vignier.

JE ſerois bien embaraſſé, MADAME, ſi depuis le tems que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, je n'avois que de ſimples complimens à vous faire. Par bon-heur, un de mes amis m'a tiré de cette peine; il m'a fait confidence d'une avanture qui lui eſt arrivée, & dont le recit ne vous peut donner que du plaiſir. Vous y remarquerez que nous avons encore dans nôtre ſiecle des Heros & des Heroïnes qui fourniſſent des exemples de généroſité. Cependant vous me permettrez, s'il vous plaît, de ne vous faire connoître les [redacted] perſonnes dont j'ai à vous parler, que ſous les noms de Theodat & de Matilde. Vous ſaurez donc, MADAME, qu'il y a deux ans que Theodat revenant d'un lieu de pieté où il va regulierement, rencontra deux Dames bienfaites, & proprement vétües. Elles ſortoient de ſa chambre aprés l'avoir attendu pour lui demander quelque ſecours dans une occaſion preſſante. Il les pria de rentrer, & celle qui paroiſ-

ſoit la moins jeune, lui parla d'une maniere qui ne pouvoit être plus touchante. Elle lui dit qu'elles étoient toutes deux étrangeres, & d'une qualité diſtinguée ; qu'elles avoient quitté leur païs avec tous leurs biens pour des raiſons qui faiſoient leur unique conſolation dans l'état pitoiable où elles ſe trouvoient. Elle ajoûta qu'elles étoient ſœurs, & qu'elles vivoient avec leur mere qui les avoit amenées en France. Cette Dame a la taille noble & fine, l'air modeſte, le teint admirable, & tous les traits du viſage les plus reguliers du monde. Ses dents ſont belles, ſes cheveux d'un blond cendré, & d'une longueur extraordinaire, ſur tout elle a un agrément ſingulier dans du ſon de la voix. Je vous laiſſe à penſer ſi la charité de Theodat eût ſujet d'être émeüe. Je ne vous dirai point ce qu'il donna, mais je vous puis aſſurer qu'elles furent contentes. Il ne les vit que deux fois pendant un an tout entier ; mais à une troiſiéme viſite il trouva tant de charmes dans la converſation de Matilde, qu'il en fut ſurpris, & la pria de vouloir bien lui dire où elle demeuroit. Elle s'en excuſa ſur la miſere où il remarqueroit que ſa

mauvaiſe fortune l'avoit reduite ; mais quand il l'eut aſſurée que c'étoit pour la faire ceſſer autant qu'il ſeroit en ſon pouvoir, & qu'il ne lui faiſoit cette demande que par des ſentimens que ſa vertu ne condamneroit jamais, elle lui accorda ce qu'il ſouhaitoit, ſans ſe faire preſſer davantage. Il ne manqua pas de l'aller voir, & la trouva qui ſe divertiſſoit avec une petite fille de trois ans belle comme un Ange. Sa mere & ſa ſœur étoient auprés d'elle, & firent connoître à Theodat par leurs manieres honnêtes que les perſonnes de qualité conſervent toûjours un caractére noble & poli, dans quelque état qu'elles ſe puiſſent trouver. Theodat apperçût, au peu de meubles qu'il vit, que ſes charitez ne pouvoient être mieux emploiées, & fit ſur cela des choſes qui ſurpaſſent l'imagination, ſans que le faſte y eût aucune part. Il remarqua tant de vertu & tant de ſageſſe dans la conduite de cette illuſtre infortunée qu'encore qu'il ſut qu'elle aimoit les Vers il n'oſa jamais lui en faire voir qu'il avoit faits pour elle. Mais un jour venant à parler de ceux qu'on avoit faits pour le Roi, elle lui dit qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'une

Muse aussi éloquente que la sienne, fût demeurée müette dans une si belle occasion ; il lui répondit sur le champ.

Je voudrois que ma Muse eût autant de vigueur
Que mon cœur a de zele,
Pour chanter la gloire immortelle
D'un si fameux Vainqueur.
Mais je voudrois aussi Philis que la fortune,
Lasse de vous être importune,
Reprît son air riant & doux,
Que pour reparer son injure,
Elle secondât la nature
Qui fut si prodigue pour vous.

Cet impromptu ne disoit pas ouvertement qu'il l'aimoit, mais il falut enfin qu'il le declarât ne pouvant plus vivre sans lui découvrir ce qu'il sentoit. Un jour qu'il la trouva seule, il crut qu'il en avoit une occasion favorable, mais il fut surpris s'apercevant que le nom d'amour fit rougir Matilde. Elle ne fut pas plûtôt revenüe de son trouble, qu'elle s'accusa de s'être exposée à s'attirer une pareille declaration, parce qu'elle n'avoit pas declaré elle-même qu'elle étoit mariée. Elle ajouta que la

petite fille qu'il voioit, étoit un fruit de ſon mariage, & dit des choſes ſi chrétiennes & ſi fortes, que Theodat en fut pénetré. Il lui demanda pardon, & la conjura de lui accorder du moins une amitié de ſœur, afin qu'il lui pût confier les plus ſecrets mouvemens de ſon cœur. Il obtint ce qu'il avoit demandé, & continüa ſes viſites. Une aprés-dînée qu'il ne rencontra que la ſœur & la petite fille, il vit entrer un jeune Gentilhomme accompagné d'un de ſes amis. La petite fille courut auſſitôt à lui & tendit les bras pour lui faire des careſſes, mais il les reçût avec tant de dureté, que Theodat ne pût s'empécher de lui dire qu'il étoit bien cruel. Ce Cavalier fit encore pis quand la mere entra, & qu'elle s'alla aſſeoir prés de lui aprés avoir fait des civilitez à la Compagnie. Il ne daigna pas la ſalüer, & l'aiant regardée d'un air deſobligeant, lui dit en ſa langue quelque choſe d'aſſez fâcheux pour lui donner un déplaiſir qui parut ſur ſon viſage. Theodat aiant connu que c'étoit le mari de Matilde, crut qu'il ſe devoit retirer, ce qu'il fit. L'Etranger n'étoit arrivé que le jour d'auparavant, & partit le lendemain, étant rappellé à ſa

garniſon, mais Theodat ne joüit pas plus tranquillement du plaiſir de voir Matilde. Une voiſine jalouſe du bien qu'il lui faiſoit, s'imagina que ſi elle lui mettoit la jalouſie dans la tête, elle pourroit profiter de leur rupture. Elle voulut donner de l'ombrage à Theodat d'un parent de Matilde, & lui dit qu'elle avoit reſolu de lui ouvrir les yeux, pour lui faire voir qu'il étoit la duppe de deux perſonnes qui ſe divertiſſoient à ſes dépens. Elle ajoûta pluſieurs ſermens pour perſuader qu'elle tenoit du parent de Matilde ce qu'elle venoit de dire. Cependant Theodat qui connoiſſoit la vertu de Matilde, ne put ſoupçonner cette admirable perſonne, & renvoia la donneuſe d'avis d'une maniere qui ne la ſatisfit point du tout. Matilde de ſon côté aiant ſû cette médiſance, ne laiſſa pas d'avoir pour ſa fauſſe amie la même franchiſe qu'auparavant. Elle chercha même avec plus de ſoin les occaſions de lui rendre de bons offices. Theodat s'en étonna, & Matilde lui répondit qu'elle ſeroit indigne du ſecours des ames généreuſes, ſi Dieu ne lui avoit fait la grace de l'être aſſez elle-même pour pardonner à ſes ennemis. Un procedé

ſi honnête força la voiſine à laiſſer en repos ces deux perſonnes extraordinaires, mais elles n'y demeurerent pas long-tems. Un orage plus violent mit la conſtance de Matilde à une épreuve plus rude. Elle apprit qu'une fiévre continüe avoit emporté ſon mari en peu de jours, & ſans verſer de ces larmes exceſſives dont une feinte douleur emprunte ſi ſouvent du ſecours, la ſienne fut veritable, mais accompagnée d'une ſolide reſignation à la volonté de Dieu. Theodat l'admira, & ne l'abandonna point dans un tems où ſon aſſiſtance lui étoit ſi néceſſaire. Il n'y a point de conſolation qu'il ne cherchât à lui donner, & comme il s'aperçut qu'un ſecret chagrin la conſumoit de jour en jour, il fit ce qu'il put pour en découvrir la cauſe. Enfin n'en pouvant venir à bout, il ne balança plus à lui faire une propoſition qui devoit arréter le cours de ſes déplaiſirs. Il s'offrit de l'épouſer, & de la faire ſon heritiere univerſelle, en cas qu'il mourût ſans laiſſer d'enfans. Cette générosité toucha ſi vivement Matilde, qu'elle tomba aux pieds de Theodat, & fut quelque tems ſans parler. Quand elle recouvra l'uſage de la parole, elle aſſûra

ſon généreux Amant que dans toutes ſes diſgraces elle n'avoit point reçû de coup ſi ſenſible, que celui qu'il venoit de lui donner. Elle ajoûta qu'elle ne pouvoit accepter l'honneur qu'il lui vouloit faire, & qu'elle apprehendoit mortellement que ſon refus ne le chagrinât. J'eſpere neanmoins, continua-t-elle, que vous me le pardonnerez, quand je vous aurai ouvert mon cœur, & que vous ſaurez que la mort de mon mari ne fait que me rendre à celui à qui je me ſuis conſacrée depuis long-tems. Je me perſuade que vous aurez moins de jalouſie pour l'Epoux divin que j'ai choiſi que vous n'en auriez pour des créatures. Ne croiez pas que la profonde triſteſſe où j'ai été plongée, ait d'autre cauſe que l'embarras qui m'empêche d'exécuter mon deſſein; je n'en puis eſperer un bon ſuccés, tant que je ſerai dans le monde, & je ne vois aucun moien d'en ſortir. Encore que Theodat ne s'attendît pas à cette réponſe, il ne laiſſa pas de croire qu'il pourroit faire changer de ſentiment à Matilde. Il lui repreſenta tout ce que ſon eſprit & la raiſon lui pûrent inſpirer, pour perſuader qu'elle ne ſeroit pas moins toute à Dieu quand elle ſe-

roit à lui ; mais quelque avantage qu'elle pût trouver dans ce parti, il lui fut impossible d'approuver ce partage de son cœur. Enfin, MADAME, comme si l'un & l'autre se fussent piquez de combatre de générosité, Theodat se rendit à la voix de celui qui avoit appellé Matilde, & protesta à cette belle personne qu'il ne tiendroit pas à lui qu'elle ne fût satisfaite. Il ajoûta qu'elle n'avoit qu'à choisir tel Convent qu'il lui plairoit, & qu'il étoit prest à païer sa dot. Je ne saurois exprimer l'effet que fit ce consentement dans le cœur & sur le visage de Matilde. Theodat y vit briller une joie vive & sortit. Il apprit le lendemain qu'elle avoit écrit à une Abbesse de ses amies pour lui demander si elle voudroit bien la recevoir chez elle, & à quelles conditions. L'Abbaye n'étant éloignée de Paris que de deux petites journées, la réponse arriva bien-tôt avec tout ce que Matilde avoit eu envie de savoir. L'argent fut compté, & une parente de l'Abbesse a pris la petite fille dont je vous ai parlé, afin d'avoir soin de son éducation. Nôtre Heroïne Chrétienne aprés des adieux dont il n'est pas necessaire de vous rendre compte, s'alla enfermer pour le

reste de sa vie dans une cellule. Je croi, MADAME, que je vous en manderai bien-tôt autant du généreux Theodat. Il fait souvent des retraites dans un lieu où la grace a retenu quantité de personnes qui n'avoient pas tant de disposition à y demeurer. Je ne sai si vous ne trouverez pas ce recit trop long ; mais comme je suis persuadé que vous aimez les avantures qui attendrissent, j'ai crû que je vous devois faire part de celle-ci. Je suis avec beaucoup de respect,

---

A Monsieur de ***

VOus m'avez fait bien de l'honneur de me prendre pour Juge du differend que vous eûtes hier avec le Chevalier de ***. Vous ne me trouverez pas trop reconnoissant quand vous aurez vû que je vous condamne. Vous avez soutenu qu'il n'y avoit plus de femmes assez folles dans les Indes pour se jetter dans le feu quand on brûloit les corps de leurs maris ; mais vous vous trompez, mon cher Monsieur ; il y aura toûjours des foûs, & la folie sera capa-

ble de porter à toutes ſortes d'extrémitez, quand elle ſera animée de la ſuperſtition. Vous jugez bien que ce n'eſt pas en qualité de grand voiageur que je pretends terminer vôtre conteſtation; mais je vous dirai que j'ai vû la perte de vôtre procés dans une Lettre qu'un fameux Miſſionnaire écrit de Surate à la Mere Générale de nos Religieuſes du Calvaire. Cette Lettre porte qu'il y a en ce païs-là certains Peuples appellez *Bagnans* qui croient que celles de leurs femmes qui ont le courage de ne pas ſurvivre à leurs maris, ſont immediatement aprés leur mort rétablies avec eux dans une vie plus délicieuſe que celle qu'elles ont menée ſur terre. Le Miſſionnaire ajoûte qu'il en a vû un exemple à Surate. Il dit qu'une femme frappée de cette imagination obtint à force d'argent du Gouverneur la permiſſion d'être brûlée avec ſon mari qu'elle avoit perdu depuis peu de jours. Le Miſſionnaire, curieux de voir une choſe ſi ſurprenante, remarqua les circonſtances dont il eſt neceſſaire que vous ſoiez informé. Il vit à demi-lieüe de la Ville ſur le bord d'une riviere, un lieu où les Bagnans ont accoutumé de brûler les corps. Il y avoit un homme

Le Pere Yves de Bourges Capucin.

mort, dont les pieds trempoient dans la riviere, & vis-à-vis à trois pas en terre, on voioit une petite hûte de six pieds en quarré composée de bûches, & de bottes de paille. Au dedans il y avoit un bûcher de plus grosses bûches croisées les unes sur les autres à l'élévation d'un siege ordinaire. Pendant que le Missionnaire consideroit un si funeste appareil, on vit paroître la femme du mort couverte d'un drap & suivie d'une foule de Peuple. Quand elle fut arrivée, elle entra dans l'eau avec plusieurs autres femmes de ses parentes & de ses amies qui l'accompagnoient. Tout le monde la félicitoit de l'action généreuse qu'elle alloit faire, & aprés quelques prieres à leur mode, on enleva le corps du mari que l'on porta sur le bucher avant que la veuve y fût arrivée : mais quand cette courageuse femme fut sortie de l'eau où elle s'étoit plongée trois fois, elle s'avança seule vers la petite loge, & en fit trois fois le tour. Ses parentes & ses amies la vinrent embrasser au second tour qu'elle fit, la féliciterent encore en lui disant les derniers adieux. Il parut alors un jeune enfant qui se jetta aux pieds de cette Indienne, & témoi-

gna par ſes larmes que ſa ſecte n'avoit pas encore étouffé en lui les ſentimens de la nature. Il fit paroître une vive douleur de ſe voir ſur le point de perdre dans un même bucher les deux perſonnes à qui il devoit la vie. Sa mere demeura ferme, & acheva de faire le troiſiéme tour ſans aucune émotion. Elle entra enſuite dans la petite loge, s'aſſit ſur le bucher, & mit le corps de ſon mari ſur ſes genoux. Alors on luy preſenta un flambeau allumé, elle le prit, & mit elle même le feu aux bottes de paille. En même-tems on boucha l'entrée de la loge avec des bûches, & huit ou dix hommes preſque nuds, & plus hideux que nos Forgerons, mirent le feu de toutes parts, jetterent de l'huile, & firent des hurlemens épouvantables. Cela ne repreſentoit pas mal la fureur dont les Demons tourmentent les Damnez, & je vous avoüe, Monsieur, que cette action tragique me cauſa une fraïeur où je retombe toutes les fois que j'y penſe. Mon cœur fut touché d'une ſenſible compaſſion, & je ne pûs aſſez m'étonner de l'aveuglement de ce pauvre peuple, &c. Voïez, mon cher Monſieur, ſi vous devez être ſi hardi à parier ſur ce qui ſe paſſe aux Indes. Je ſuis, &c.

A Monsieur de la, &c.

JE ne m'étonne jamais, mon cher Monsieur, des commissions que vous me donnez. Quand je n'en connois pas les raisons, je ne laisse pas de croire qu'elles sont bonnes. Dans cette occasion, je le voi, vous me demandez le détail de ce qui s'est passé à l'entrée de Monsieur le Comte de Villarmayor Ambassadeur extraordinaire de Portugal. Je sai que vous avez connu à Lisbonne ce Seigneur-là, & que vous êtes bien-aise d'aprendre avec quels honneurs il a été reçû à Heydelberg. Le trentiéme du mois passé il arriva à Ladembourg sur les dix heures du matin; le Mareschal des Logis de Monsieur l'Electur Palatin l'y salua, & lui dit que Monsieur le Prince Charles partiroit à trois heures aprés midi d'Heydelberg pour venir audevant de lui. Il ajoûta que si son Excellence en vouloit faire autant, les deux Troupes se rencontreroient à moitié chemin. De sorte que le Comte de Villarmayor sortit de Ladembourg à l'heure que l'on avoit don-

née. Il monta dans un carroſſe de velours cramoiſi tout en broderie d'or, par dedans & par dehors. Une groſſe campane d'or regnoit tout autour des bords de l'imperiale, les rideaux étoient de brocard d'or, & ce qu'il y avoit de plus riche êtoient les ouvrages de peinture & de ſculpture que l'on voioit ſur les extrémitez du carroſſe & ſur tout le train. Ce magnifique carroſſe êtoit tiré par des chevaux iſabelle à longs crins, treſſez avec du ruban couleur de feu. Vingt-quatre Valets de pied marchoient de chaque côté, & l'Ecuyer de l'Ambaſſadeur ſuivoit, monté ſur un cheval ſuperbement enharnaché. Il avoit des fourreaux de piſtolets & une houſſe en broderie d'or de relief. Douze Pages à cheval marchoient aprés, avec des houſſes de velours enrichies de galon d'or. Il y avoit un ſecond carroſſe qui ſuivoit à vuide, plus magnifique que le premier. Il étoit d'un velours bleu à fond d'or, garni de campanes tout or, avec des rideaux de même. Six grands chevaux gris à longue queüe le tiroient, & l'on voioit aprés quatre autres carroſſes à ſix beaux chevaux noirs, dont les crins étoient chargez d'une prodigieuſe quantité de rubans. Ces quatre

derniers

derniers carrosses étoient remplis de Cavaliers Portugais, & des Gentilshommes de l'Ambassadeur, tous habillez magnifiquement avec une broderie d'or plein. La livrée des Pages, des gens de pied & des Cochers, étoit d'une fine écarlate avec des galons bleus & argent. Ils avoient tous des bas de soie & des chapeaux à grands bords d'argent avec des tours de plumes blanc & bleu. On apperçût à demi-lieüe d'Heydelberg Monsieur le Prince Charles qui attendoit Monsieur le Comte de Villarmayor. Lorsqu'ils furent assez prés l'un de l'autre, ils mirent pied à terre, & se firent les complimens qui sont ordinaires dans ces occasions. L'Ambassadeur entra ensuite le premier dans le carosse du Prince, se plaça sur le derriere, & le Prince se mit sur le devant. Les deux trains s'étant mélez on marcha de cette sorte. Un Escadron de Dragons de Monsieur l'Electeur alloit devant, suivi d'un grand nombre de Valets de pied, mêlez parmi des chevaux de main de plusieurs Seigneurs de la Cour Palatine. Aprés on voioit une Compagnie de jeunes Gentilshommes à cheval qui precedoit l'Ecurie de son Altesse Electorale. Puis grand nombre

de carrosses à six chevaux. Plusieurs Trompettes & Tymbales, & les principaux Officiers de Monsieur l'Electeur precedoient les carrosses du corps de cette Altesse. Vous jugez bien que le Comte de Villarmayor, & le Prince Charles occupoient le plus beau. Un Escadron de Gardes du Corps, & quelques Compagnies de Dragons fermoient la marche. Quand l'Ambassadeur arriva à Heydelberg, il trouva dans toutes les rües une double haie de gens sous les armes : il fut salué par une décharge de la Mousqueterie, suivie d'une triple salve de tout le Canon. Les Princes Frideric & Philippes le reçûrent à la décente du carrosse, & Monsieur l'Electeur l'attendit au haut du premier escalier. Dés qu'il l'eut apperçû, il descendit & l'aborda avant que le Comte eût monté quatre ou cinq degrez. Ils se couvrirent tous deux, & tous les autres sans exception demeurerent découverts. L'Electeur donna toûjours la droite au Comte, & le fit toûjours passer devant lui à l'entrée de toutes les portes. Quand ils furent arrivez à un grand cabinet où ils alloient, ils s'assirent dans deux fauteüils qu'il y avoit, & Monsieur l'Electeur donna la

premiere place à Monſieur de Villarmayor. Son excellence fit ſes premiers complimens, & ſon Alteſſe Electorale répondit d'une maniére qui marquoit beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance pour le Roi de Portugal. Peu de momens aprés l'Ambaſſadeur ſe leva, & Monſieur l'Electeur le conduiſit juſques à l'appartement de Madame l'Electrice. Cette Princeſſe accompagnée des deux Princeſſes ſes filles reçût le Comte de Villarmayor à la premiere antichambre, & lui offrit le pas pour entrer. L'Ambaſſadeur refuſa de paſſer le premier, & quoique Madame l'Electrice inſiſtât beaucoup pour l'y obliger, il voulut avoir cette déference pour une perſone de ſon ſexe. Il le pouvoit ſans prejudicier à ce qui étoit dû à ſon caractere puiſqu'il avoit reçû de Monſieur l'Electeur les honneurs qu'il pouvoit prétendre, & qu'il étoit bien-aiſe enſuite de déferer à Madame l'Electrice. Il n'y avoit point de dais dans la Chambre où elle le mena, & on n'y pouvoit diſtinguer ni la main droite, ni la principale place. L'Audiance finie le Comte ſe retira, les Princeſſes l'accompagnerent juſqu'à la premiere antichambre, & le Prince Charles avec

les Princes ses freres suivis d'un grand nombre de Seigneurs, ne le quitta que lors qu'il fut dans l'appartement qu'on lui avoit preparé. Le Comte de Castel & le grand Marêchal le vinrent trouver pour lui dire que Monsieur l'Electeur lui vouloit rendre visite. Le Comte de Villarmayor l'alla recevoir à la premiere porte de l'appartement qu'il occupoit, & regardant ce logement comme son propre Palais, il y donna le pas & l'entrée à Monsieur l'Electeur. Dés qu'il fut nuit, le Gouverneur de Heydelberg alla demander le mot à l'Ambassadeur, mais ce fut ensuite la Princesse Marie Sophie qui le donna comme Reine de Portugal; il est vrai que le même Gouverneur ne laissoit pas de le porter tous les soirs à son Excellence. La premiere fois que Monsieur de Villarmayor soupa chez Monsieur l'Electeur, un Seigneur du Conseil Privé donna à laver, & versa de l'eau sur les mains de l'Ambassadeur, & ensuite sur celles du Prince. Ils se placerent tous deux sous un grand Dais au haut bout de la table, l'Ambassadeur à la droite, & Monsieur l'Electeur à la gauche. Les Princes ses fils se rangerent ensuite, au dessous, des deux

côtez, ſelon la difference de leurs â-ges. Cette table étoit entourée de tant de Nobleſſe, que l'on ne ſe ſouvient pas d'en avoir tant vû enſemble en Allemagne. Entre autres on y contoit plus de ſoixante Princes ou Princeſſes que la curioſité avoit attirez de divers endroits. Ils ſe tinrent tous debout & découverts, ſe contentant de faire mettre de ſimples Gentils-hommes devant eux pour marquer qu'ils étoient *incognitò*. Durant le repas un agreable concert de voix & d'inſtrumens divertit la compagnie, & quand on ſe retira, Monſieur l'Electeur conduiſit le Comte de Villarmayor juſques à la porte de l'appartement qu'il lui avoit donné. Cette même nuit le Comte de Martinis, un des plus grands Seigneurs de Bohëme arriva en qualité d'Envoïé extraordinaire de l'Empereur, pour complimenter leurs Alteſſes Electorales & la Princeſſe Marie Sophie. Il eut Audience le lendemain au matin, & preſenta une bague de grand prix à la Princeſſe Marie Sophie de la part de l'Imperatrice ſa ſœur. Il parla découvert à ces Audiences, il n'eut point de préſéance, & ſe retira dans la Ville, parce qu'il n'étoit qu'Envoïé, & non pas

Ambaſſadeur. Le premier jour de Juillet le Comte de Villarmayor fit la demande de la Princeſſe en ceremonie dans l'apartement de Madame l'Electrice. Monſieur l'Electeur étoit aſſis au deſſous du Comte, comme de l'autre côté la Princeſſe Marie Sophie étoit au deſſous de Madame l'Electrice. L'Ambaſſadeur la demanda en mariage pour le Roi ſon Maître; & Monſieur l'Electeur répondit en termes pleins de reſpect & de reconnoiſſance, qu'il l'accordoit avec joie à Sa Majeſté. A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Ambaſſadeur ſe leva, & ne voulut plus ſe trouver aſſis en preſence de la Princeſſe qu'il regardoit alors comme Reine de Portugal. Monſieur l'Electeur, Madame l'Electrice, la Princeſſe ſe leverent en même tems que le Comte de Villarmayor, & ce dernier aſſura leurs Alteſſes de la ſatisfaction extrême qu'auroit le Roi ſon Maître d'avoir la Princeſſe Marie Sophie pour épouſe. Monſieur l'Electeur répondit en témoignant la joie que lui donnoit l'honneur de cette alliance; il emmena enſuite l'Ambaſſadeur pour dîner, & lui rendit les mêmes honneurs qu'auparavant. Ce qu'il y eut de particulier en ce

repas fut que l'Envoïé extraordinaire de l'Empereur ne s'assit qu'au dessous de tous les Princes. On avoit arrêté que le même jour aprés-dîné la Princesse seroit declarée & reconnuë publiquement Reine de Portugal. De sorte qu'à l'heure prise pour cette ceremonie le Comte de Castel en alla avertir le Comte de Villarmayor. Cet Ambassadeur sortit de son appartement suivi des Cavaliers Portugais, de ses Gentils-homes & de tout son train, & se rendit chez Monsieur l'Electeur, dont il fut reçû come les autres fois. Son Altesse Electorale le mena ensuite dans une grande salle où la Princesse Marie Sophie s'étoit déja renduë. Elle étoit sous un Dais, & Madame l'Electrice sa mere n'en avoit point. Cette derniere étoit avec les Princes & les Princesses ses enfans à la droite de la Reine de Portugal, & il y avoit à la gauche la Dame d'honneur de Madame l'Electrice, les Gouvernantes des Princesses, la Dame d'atour & les filles d'honneur. Le Comte de Villarmayor fut le premier à baiser la main de la Princesse qu'on declaroit Reine; l'Electeur fit ensuite son compliment, & témoigna vouloir aussi baiser la main à la Reine

ſa fille, ce qu'elle ne voulut jamais ſouffrir. Les Princes ſes freres & les Princeſſes ſes ſœurs lui rendirent le même devoir, & aprés eux la Dame d'honneur, & les autres Dames. Il y eut cette difference que les Portugais ne baiſerent la main à leur Reine qu'en mettant un genoüil à terre comme il ſe pratique en leur païs, au lieu que la genuflexion n'eſt pas d'uſage en Allemagne, non pas même à la Cour de l'Empereur. Cette cérémonie achevée, Monſieur l'Electeur donna la main à la Reine de Portugal ſa fille, dont la queuë étoit portée par la Princeſſe Dorothée ſa ſœur, & M. le Comte de Villarmayor mena Madame l'Electrice. On marcha de cette ſorte juſques à l'appartement de la Princeſſe qui étoit le plus ſuperbement meublé de tout le Palais. Ce fut là que l'Ambaſſadeur remit entre les mains de la Princeſſe, les Pierreries dont étoit compoſé le preſent que le Roi ſon Maître lui faiſoit. On vit enſuite la Comedie ſur une Tribune qui répondoit au ſalon où étoit le theatre. On avoit pratiqué pluſieurs balcons ſur les côtez pour placer la Cour & les Princes étrangers; mais il falut diviſer par une cloiſon la Tribu-

ne

ne où étoient placés la Reine de Portugal, & le Comte de Villarmayor, parce que cet Ambassadeur avoit protesté qu'il ne se vouloit jamais trouver assis en même lieu que la Reine sa Maîtresse. Ce fut une Comedie Italienne que l'on representa, & que vous ne trouverez pas la plus reguliere du monde pour l'unité du jour. On la commençoit par la fondation de Lisbonne pour continüer par les siecles qui avoient suivi jusques au mariage qui se devoit faire le jour suivant. La piéce étoit si longue qu'il en falut laisser la moitié pour un autre jour. La premiere partie finit par un balet où les Princes danserent masquez. Ce même soir on pressa le Comte de Villarmayor de souper avec la Princesse, ce qu'il ne voulut jamais faire, quoi-qu'on lui representât qu'il le pouvoit, puisqu'il representoit la persone du Roi son Maître. Le lendemain on lui porta le present que lui faisoit son Altesse Electorale. C'étoit une table, deux guéridons, six plaques, un lustre à seize branches, deux vases à mettre des fleurs, le tout d'argent, & d'un bel ouvrage. On celebra le même jour le mariage, & l'Ambassadeur avant que de se rendre à l'Eglise fit

prendre à ses gens une nouvelle livrée qu'on trouva fort magnifique. Les juste-au-corps de ses valets de pied étoient de velours verd, chamarrez de deux galons or & argent fort larges, & doublez d'un tabis incarnat. Ils avoient des bas de soie de même couleur, des chapeaux bordez d'une large dentelle or & argent, & des tours de plumes incarnat & blanc. Les Pages étoient en manteau & en pourpoint. Les manteaux & les hauts de chausses étoient de brocard d'or à fond verd garnis de trois rangs de point d'Espagne or & argent. Les pourpoints étoient de brocard d'or à fond incarnat, & on les avoit garnis de même point que les manteaux & les hauts de chausses. Tous ces Pages avoient des bas de soie incarnat brochez d'or, des castors avec de grands bouquets de plumes, & des gands garnis aussi de point d'Espagne or & argent. Pour ce qui regarde les Cavaliers & Gentils-hommes Portugais, je n'ai qu'a vous dire en deux mots qu'ils furent encore plus magnifiques à cette cérémonie qu'ils ne l'avoient été le jour de l'entrée. Quand chacun fut placé selon son rang, l'Evêque Coadjuteur de Spire fit la céré-

monie en habits Pontificaux, & selon la coûtume de l'Eglise Romaine. A soupé l'Ambassadeur mangea dans une chambre qui joignoit celle où mangeoit la Reine, afin qu'il pût partager le plaisir de la Musique sans manquer à la resolution qu'il avoit prise de ne point manger avec cette Princesse, & de ne se trouver jamais assis où elle seroit. Le lendemain il falut faire une separation à la Tribune où la Reine & l'Ambassadeur devoient entendre une grande Messe en action de graces du mariage. L'Ambassadeur fut encensé avant son Altesse Electorale, & on lui presenta aussi la Paténe avant que de la presenter à ce Prince. Aprés dîné sur les quatre heures on vit la derniere partie de la Comedie qui se termina par un balet où les trois Princes, & les trois plus jeunes Princesses danserent sans masque en Bergers & en Bergeres. Ils allerent ensuite baiser la main de la Reine, & lui témoignerent que cette réjoüissance n'avoit autre but que le divertissement de sa Majesté. Le quatre, l'Ambassadeur eut son Audience de congé qu'il avoit demandée, & aprés qu'elle fut finie, son Altesse Electorale tira de son doigt

une bague de grand prix qu'elle lui donna, le priant de la vouloir garder pour l'amour de lui. Toutes ces cérémonies se passerent avec les mêmes honneurs que les precedentes, & à la fin Monsieur l'Electeur accompagna Monsieur de Villarmayor jusqu'au dernier escalier. Il en descendit même quelques degrez, & y demeura jusques à ce que l'Ambassadeur fut en carosse. Les Princes Frideric & Philippes le conduisirent jusqu'à la portiére, & n'en partirent que quand les chevaux commencerent à marcher. Pour le Prince Charles, il entra dans le carosse avec l'Ambassadeur, & se plaça sur le devant comme il avoit fait le jour de l'entrée. Il y eut aussi même nombre de carosses, autant de Cavalerie des Gardes du Corps & de Dragons, & en un mot même cortége jusques au lieu où l'on avoit été prendre l'Ambassadeur à demi-lieüe de la Ville. Il fut traité à Manhein avec les mêmes honneurs qu'à Heydelberg, & le Gouverneur lui vint demander le mot tous les soirs. Voila, ce me semble, mon cher Monsieur, un détail encore plus long que vous ne l'aviez demandé; mais comme il y a des particularitez qui sont

voir de quelle maniere on regle les rangs dans les cérémonies publiques, je pense que vous ne me reprocherez pas ma prolixité. Du moins jugerez-vous aisément que c'est plûtôt en intention de vous divertir que de vous fatiguer que j'ai voulu faire l'Historien, puisque je suis, &c.

---

*A Mademoiselle de ****

JE sai que Monsieur vôtre pere aime les grandes nouvelles, je viens de lui en écrire; je sai que vous êtes friande de celles de vôtre quartier, il vous faut donner contentement. Vous saurez donc que le Marquis de *** ne voit plus Mademoiselle de *** il a fait connoître qu'il n'étoit point épouseur, & la belle a declaré qu'elle ne vouloit souffrir aucun Amant qui n'eût intention de la mener à saint Sulpice. Je fus hier chez Madame vôtre tante, où je trouvai matiere de me divertir. J'y trouvai, comme vous pouvez juger, son cher & assidu Medecin Monsieur ***. Il nous dit qu'il venoit de voir une Marchande de la

ruë ſaint Denis qui étoit incommodée de vapeurs. Alors Madame vôtre tante ne put s'empêcher de l'interrompre de cette maniere bruſque. Dequoi s'aviſe-t-elle ? Eſt-ce à une Marchande à ſe mêler d'avoir des vapeurs ? Cela eſt bon pour les perſonnes de qualité, & il me ſemble que les vapeurs ne courent pas encore aſſez les rües pour être arrivées à celle de ſaint Denis ? Madame, Madame, repliqua le Medecin, les vapeurs ne vont point mal, & peut-être s'établiront-elles mieux que vous ne penſez. Il nous conta enſuite une avanture qui a fait aſſez de bruit, & que vous ſerez bien aiſe de ſavoir. L'aimable Mademoiſelle de.... que vous connoiſſez, ſe trouva l'autre jour fort incommodée de la maladie dont nous parlons, & comme elle a une étrange averſion pour les remedes, elle porta cette haine juſques ſur le Medecin qui entreprit de la guerir. Ce ne fut qu'à la priere de ſes parens, & qu'avec une extrême repugnance qu'elle prit une medecine qu'on lui avoit ordonnée. On eut encore plus de peine à la faire conſentir à la ſaignée du bras, mais quand on lui dit que celle du pied étoit neceſſaire, elle re-

ſolut de ne rien épargner pour s'en garantir. Cependant le trouble où elle étoit lui donna un peu de fiévre. Le Medecin en fut averti le lendemain, & l'alla voir. Il lui prit le bras pour juger de ſon émotion, & la Demoiſelle étant au fort de ſes vapeurs, & dans un redoublement de crainte pour la ſaignée, ne garda plus de meſures. Elle ſe prit à crier, & à demander du ſecours, elle accuſa même le Medecin d'avoir voulu abuſer des privileges de ſa profeſſion. Un homme de qualité attiré par ce bruit-là entra dans la chambre, & voïant de la ſurpriſe ſur le viſage de l'un & de l'autre, crût la malade plûtôt que le Medecin, ſi bien qu'il en uſa peu civilement pour le dernier. Bien des gens accoururent dans ce tems-là, l'innocence fut aſſez mal-traitée, & on ne la reconnut que lors que la malade fut guerie de ſa peur.

Vous ſaurez, qu'avant hier, la plus ſincere des mortelles, Mademoiſelle de *** me donna une bonne nouvelle, car elle me dit que vous étiez à la Campagne. Vous jugez bien que je crûs d'abord que vous ne pouviez être qu'à Paris, que je courus chez vous. Mais

par un hazard, que je ne ſaurois comprendre, je vis que vôtre voiſine avoit pû dire une verité. Admirez les revolutions qui arrivent dans ce bas monde. Cependant le changement dont je vous parle, nous ſera peut-être plus incommode que vous ne penſez. Vous ſavez que nous prenions toûjours nos meſures ſur le contraire de ce que diſoit vôtre voiſine, comment en uſerons-nous à l'avenir, ſi nous voulons agir ſûrement? Il faudra que nous voïons enſemble les precautions qu'il ſera neceſſaire de prendre. Je ſuis, &c.

A la même.

VOus pouvez juger, MADEMOISELLE, que je n'ai rien à vous refuſer, & que puiſque vous aimez les Hiſtoriettes, & que Paris fournit tous les jours quelque avanture propre à vous divertir, je vous promets un petit recit pour chaque ordinaire. Je vous dirai même que ce que j'ai à vous raconter aujourd'hui vous plairoit extrêmement, ſi vous étiez d'une humeur moins genéreuſe, car vous allez voir mortifier une

personne altiere qui n'en usoit pas fort bien avec vous avant vôtre départ. Sans être grande sorciere vous devinez assez que j'entens parler de Mademoiselle de *** Par les agrémens de sa personne & de son esprit elle fit naître une veritable passion dans le cœur de Monsieur *** & vous pouvez croire qu'elle fut fort aise d'avoir fait cette conquête. Son Amant étoit riche, honnête homme, & revêtu d'une Charge de Conseiller. Aussi fut-il reçû chez la belle, d'une maniere assez obligeante pour lui donner lieu d'esperer qu'on l'écouteroit favorablement, dés qu'il proposeroit à se rendre heureux par le mariage. Il ne voulut pourtant pas s'engager trop promtement pour toute sa vie avant que de connoître le cœur de la Belle ; de sorte qu'il prit du tems pour l'examiner, & pour voir les dispositions qu'il y avoit pour lui. Il s'apperçût bien-tôt que la Demoiselle étoit moins capable de tendresse que d'ambition, & qu'elle n'avoit d'autre but que de se bien établir. L'Amant interpreta favorablement cette humeur-là, & donna peut-être à la fierté de sa Maîtresse le nom de prudence ou de grandeur d'ame. Il

parla donc de mariage, & fut écouté avec joie. Mais dans le tems que l'on pretendoit dresser les articles, Monsieur le Marquis de *** homme à grand fracas & fort étourdi, vit la Belle aux Tuilleries, la trouva à son gré, le lui dit, & persuada par des transports les plus étranges du monde. Il alla le lendemain chez elle, le mot de mariage ne lui coûta rien, & nôtre ambitieuse s'imagina qu'elle seroit une grande Marquise dans peu de jours, Le nouvel Amant continua ses visites avec tant d'assiduité, que le Conseiller en eut un veritable chagrin. Il crût que le meilleur moïen de rompre cette liaison étoit de presser la conclusion de son affaire; mais on n'eut pas pour son empressement tout l'égard qu'il avoit attendu. Il s'en plaignit, & la mere qui ne regloit ses sentimens que sur les volontez de sa fille, ne le païa que de mauvaises excuses. Il vit alors qu'elles vouloient attendre à quoi pourroit aboutir la passion du Marquis avant que de se déterminer, & le Conseiller prit une forte resolution de n'en être pas la duppe. Le Marquis s'imaginant qu'il possedoit le cœur de la Belle, fut bien-tôt sans desir &

ſans inquietudes. Il ſe laſſa inſenſiblement d'aller chez elle, & le Conſeiller ſongea à ſe venger de l'orgueüil de la Demoiſelle. Vous jugez bien qu'elle n'eut pas plûtôt perdu ſon Marquis qu'elle ſongea à rapeller ſon premier Amant, & qu'elle mit en uſage tout ce qui le pouvoit rengager. Le Conſeiller fit ſemblant de reprendre ſes chaînes, retourna chez la Demoiſelle, & laiſſa juger que l'on pourroit renoüer facilement le traité. Cependant il pria le Comte de *** qui étoit ſon intime Ami, de vouloir bien joüer un rôlle dont ils conviendroient enſemble. Le Comte n'étoit venu à Paris que pour faire faire un beau carroſſe de femme, & que pour acheter de beaux meubles, parce qu'il étoit ſur le point d'épouſer une riche heritiere dans ſa Province. Il trouva moïen d'être introduit chez la Belle, & peu de jours aprés non ſeulement il parla de l'épouſer, mais ce qui ne laiſſa aucun doute qu'il ne parlât poſitivement, eſt qu'il pria la Demoiſelle de commander un carroſſe comme elle le jugeroit à propos, & de choiſir des meubles à ſa fantaiſie. La Belle ſe crût alors Comteſſe conſiderable, & reprit

ſon air d'indifference pour le Conſeiller. Mais le dénoüement a été terrible pour elle. Son premier Amant ſe voïant traité de la ſorte lui a reproché ſon inconſtance, & ſon humeur intereſſée, & s'eſt attaché peu de jours aprés à une aimable perſonne qui ne demeure qu'à quatre pas de la Demoiſelle. Alors le Comte a rendu des viſites moins frequentes, & a pretexté ce changement ſur quelques affaires qui lui étoient ſurvenuës. Il a enſuite témoigné du déplaiſir de ce que ſes parens travailloient à renoüer un mariage où il avoit été engagé avec une riche heritiere qu'il nomma, & peu de jours aprés il écrivit une Lettre pleine d'excuſes de ce qu'il étoit obligé de partir pour aller épouſer cette heritiere. Conſiderez, je vous prie, l'effet qu'a pû produire une pareille chute de pretentions. Le chagrin qu'en a la Demoiſelle, doit être d'autant plus ſenſible qu'elle ſe voit obligée de le renfermer dans ſon cœur : car vous jugez quel tort lui feroit cette avanture ſi elle venoit à éclater. N'eſt-il pas vrai, MADEMOISELLE, que la conduite de cette perſonne pleine de fierté nous pourroit bien faire moraliſer, & nous

montrer qu'une ambition que l'on ne modere pas, ne peut avoir que des suites fâcheuses. Aussi est-il certain que l'on perd plus qu'on ne gagne quand on veut trop acquerir. Vous n'avez pas besoin de ces reflexions, vous MADEMOISELLE, dont la conduite est si reglée & si sage. Je suis, &c.

---

*A Monsieur de ****

VOus estes injuste, mon cher Monsieur, de croire que je désaprouve la curiosité que vous avez pour les nouvelles générales. Je pense au contraire que tout le monde devroit avoir le même empressement, puisqu'il n'y a personne qui ne se trouve interessé dans une guerre qui est universelle. Si vous & moi, ne sommes plus en état de servir, vous avez des fils dans les Armées, & j'y ai des neveux. Je suis persuadé que les uns & les autres feront leur devoir, mais, mon cher Monsieur, nous pouvons calmer une partie de nos inquiétudes. On n'est pas aussi exposé sur le bord du Rhin que vôtre voisin tâche de vous le persuader. Entre nous,

je trouve ce voisin-là bien timide pour un homme qui fait le grand politique. Pourquoi ne considere-t-il pas que la France n'eut jamais des troupes si bonnes, si nombreuses, ni mieux disciplinées ? Que l'on ne vit jamais dans nos Ports tant ni de si bons Vaisseaux, & que jamais Roi ne fut mieux servi, ni ne merita mieux de l'être. Quand vôtre voisin dit que les Imperiaux sont prés de nous, pourquoi ne lui répondez-vous pas que nous sommes prés d'eux, ou comme ce Brave Lacedemonien : *Tant mieux, nous aurons moins de peine à les aller chercher.* S'il ajoûte que les Ducs de Baviere & de Saxe, &c. sont pour les Imperiaux, vous n'avez qu'à repliquer que les Ducs de Guienne, de Normandie, d'Orleans, & d'Anjou ont joint les François. S'il continüe par le Marquis de Brandebourg & le Lantgrave de Hesse, vous poursuivrez par les Comtes de Champagne, de Provence, d'Auvergne, & par le Lantgrave d'Alsace. S'il pretend vous étonner en citant la Bohême comme aiant été un Roïaume à part, vous l'étourdirez d'une maniere plus terrible, en repartant que les Rois des Bourguignons, des Bretons & des Visi-

gots sont soumis à l'Empereur des François. Voiez combien de forces peuvent mettre sur pied tant de Nations qui n'en font plus qu'une, & par dessus tout cela examinez la tête & le courage de leur Souverain. Je vis hier une Lettre en Vers d'un de nos plus beaux esprits dont il faut que je vous cite un endroit qui fait à nôtre sujet, & qui servira à égaïer la matiere dont vous voulez que je vous entretienne.

Aurions nous des Hostes bien doux,
Si l'Allemand entroit chez nous?
J'aime mieux les Turcs en Campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanez par des Allemands.
Ces gens ont des hanaps trop grands,
Nôtre Nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos terres
Le chemin ne leur soit ouvert,
Ils croiroient nous prendre sans verd:
Prendre sans verd nôtre Monarque!
Il sait trop bien mener sa Barque,
Je vois ces gens-là retournez
Chez eux avec un pied de nez.

M. de la Fontaine à M. le Duc de Vendome.

On apprend par une Fregate nouvellement arrivée de Constantinople, que les Turcs font de grands preparatifs

pour la Campagne prochaine : Qu'au commencement du Printems le grand Vizir doit se mettre à la tête de l'Armée en Hongrie, dans le dessein d'assieger Bude, étant bien informé que les Imperiaux depuis la levée du Siege de Belgrade, sont entierement deconcertez : Outre cela, l'Armée Othomane qui sera composée d'environ cent mille hommes, doit livrer combat à celle des Imperiaux, en quelque endroit qu'elle la rencontre. Le Tekeli est toûjours regardé de bon œil à la Porte : Il n'espere pas moins que d'être maintenu dans la Principauté de Transylvanie. Le Prince d'Orange continuë d'amuser les Anglois & les Hollandois de prosperitez chimeriques, flattant toûjours les uns & les autres d'une descente en ce Roïaume ; chose plus difficile qu'il ne pense. Nôtre Armée d'Italie est avant dans le Piemont, & cependant le Duc de Savoye n'ouvre point les yeux pour voir la ruïne inévitable de ses Etats : Toûjours obstiné à sa perte, il aime mieux, &c.

Je ne vous dirai rien de la Cour, si ce n'est que l'on est ici fort tranquille. Pour les nouvelles de guerre il y en a fort peu à present ; on ignore le tems

que les troupes ſortiront de leurs quartiers d'Hyver. Dés que j'apprendrai quelque choſe d'important, je ne manquerai pas de vous le faire ſavoir. Je ſuis, &c.





LETTRES TENDRES ET PASSIONNE'ES

Avis ſur la maniere de les écrire.

UAND il ſeroit vrai, que le cœur ſeul doit, ſans le ſecours de l'eſprit, inſpirer les Lettres tendres & paſſionnées, je ne laiſſerois pas de dire qu'il y a beaucoup d'obſervations à faire ſur la maniere de les écrire : Mais avant que d'entrer en ce détail, j'avoüe que les plus belles Lettres en ce genre-là n'ont pas donné à ceux qui les ont écrites, toute la reputation qu'ils meritoient, Cela vient de ce que ces Let-

tres doivent être moins au goût du Public, que selon l'humeur de la personne à qui elles sont adressées. En effet il y a des plaintes & des reproches; des marques de douleur & de repentir, & même des querelles qui arrivent sur mille petites particularitez dont le public n'a que faire, & dont la personne aimée se sent attendrie : mais il est à propos que ces plaintes, ces reproches & ces querelles ne sortent jamais d'un caractere de respect qui doit regner dans toutes ces Lettres : De sorte que l'on n'écriroit pas avec beaucoup de succés si on ne suivoit que l'impetuosité de sa passion. L'esprit n'y gâte rien, pourveu qu'il n'affecte pas d'y briller, que même il n'y veuille point paroître, & qu'il se contente de mêler aux sentimens du cœur, une delicatesse qui les rende moins brusques & plus touchans.

J'aimerois aussi que les expressions tinssent d'une certaine inquietude qui est inseparable de l'amour, & que rien ne parût tranquille, quand on doit montrer qu'on a l'ame dans une continuelle agitation. Je demanderois encore qu'il y eût de la difference entre les Lettres d'amour d'un Cavalier, & celles d'une Dame. Je souffrirois plus de

liberté dans les premieres : je permettrois que la passion y parût plus ouvertement, & que même elle s'y montrât ardente, pourveu que cette ardeur fût accompagnée de respect. Mais je ne voudrois pas qu'un sexe qui doit avoir la modestie en partage, temoignât de l'emportement : J'aimerois au contraire, qu'une femme envelopât les marques de son amour, qu'elle se contentât de les laisser entrevoir, & qu'un caractere de retenuë & de pudeur fût mêlé à sa tendresse. Ce n'est pas que nous n'aïons vû paroître avec succés des Lettres où l'amour violent passoit les bornes de la bienseance ; mais comme tout le monde n'est pas d'un même goût, je dis le mien sans blâmer celui des autres. J'ose aussi me declarer contre l'opinion commune, qui veut que toutes sortes de Lettres soient courtes. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à des personnes qui s'aiment, de soulager leur cœur, & de s'écrire tout ce qu'elles pensent, sur tout quand elles n'ont pas pour s'entretenir toute la liberté qu'elles souhaiteroient ? Comment pourroit-on en peu de mots éclaircir des soupçons, fonder ou detruire des jalousies, justifier une conduite, &

rendre conte de ce qu'on a fait, de ce qu'on a dit, & même de ce qu'on a penſé ? Le moïen que des Amans qui ſe plaiſent tant à exagerer, qui prennent les momens pour des ſiécles, qui appellent inſupportables les maux qu'ils ſouffrent, qui diſent continuellement qu'ils vont mourir, qui n'ont jamais tout dit, & qui ne peuvent ſe taire, veuillent ou puiſſent renfermer dans un Billet ce qu'à leur gré, une longue Lettre ne peut aſſez exprimer ?

Madame de … à Monſieur de …

VOtre Ami, je dis vôtre, car il l'eſt fort, m'a dit que vous n'aviez que faire les Samedis au ſoir. Si vous voulez me donner le tems que vous avez à perdre, je m'en contenterai. Une autre plus belle aura vôtre tems precieux. Je vous attens à ſouper.

Réponſe.

J'Ai peur que mon ami ne ſoit encore plus le vôtre ; mais il n'eſt pas queſtion

de cela. Quand vous dites que vous ne me demandez que le tems que j'ai à perdre, je voi bien que vous voulez dire, que je perdrai mon tems auprés de vous. Mais ne vous y trompez pas, je connois déja assez vôtre merite, pour croire qu'il n'y a point de tems mieux emploïé, que celui que l'on passe en vôtre conversation : Je laisserai à de plus heureux le soin de prendre place dans vôtre cœur. Pour moi, je me conterai d'en avoir une dans vôtre chambre. Vous parlez bien en sureté, quand vous dites qu'une autre plus belle aura mon tems precieux. C'est que vous savez bien, que je n'ai point de tems precieux & qu'il n'y a point de plus belle personne que vous.

---

*A Monsieur de ****

MON mal-heur me persecute toûjours, mes parens sont déchaînez contre moi, & me gardent à veüe. Je n'ai ni la liberté de vous voir, ni le tems de vous écrire de la maniere que je voudrois. Le traitement étrange que je souffre, va faire assez de bruit pour

vous apprendre quelle cruauté l'on exerce ſur moi ; mais perſonne ne vous pourroit exprimer la tendreſſe que j'ai pour vous. Soiez donc aſſuré que mon cœur eſt à vous, quelque effort que l'on faſſe pour vous l'ôter. Il n'y a ni abſence, ni menaces, ni captivité qui puiſſent me faire changer de ſentiment. Si vous avez du merite, & le meilleur air du monde, j'ai de la tendreſſe & de la fidelité. Mais ſouvenez-vous je vous conjure, que je ne ſuis infortunée que parce que je vous aime. Faites quelquefois cette reflexion, & ſoïez perſuadé que mon amour & la persécution que je ſuis obligée d'eſſuier, me feront bientôt expirer, ſi je ne trouve quelque occaſion de me dérober pour aller chez nôtre Amie & vous y voir, à moins que vous ne me faſſiez ſavoir que vous êtes veritablement ſenſible à mes maux. Helas ! qui m'auroit dit que les premieres douceurs que je goutai en vous aimant, duſſent être ſuivies de peines ſi affreuſes ? Je paſſe toutes les nuits en larmes depuis que je ne vous vois plus, & le jour je ſuis contrainte d'effacer de mon viſage les marques d'une profonde melancolie. On m'obſerve même dans la converſation, & je voi bien

que l'on veut que j'y paroiſſe gaie quand on me donne d'un poignard dans le cœur. On a fait une partie de famille pour aller à l'Opera , & m'y entraîner. Plût à Dieu que vous pûſſiez voir dans quelle contrainte j'y ſerai. Vous liriez dans mes yeux la violence de mon amour, & la compaſſion que je merite. Je ne vous en puis dire davantage, mon tres-cher, il entre du monde, & je ne doute pas que ce ne ſoient des emiſſaires de mes tyrans.

---

*A Monſieur de ****

QUe ma raiſon eſt foible ! c'eſt inutilement que je l'appelle à mon ſecours : Ma tendreſſe triomphe d'elle ſans peine. Je croiois que les plaiſirs & le tumulte que l'on trouve à Paris , diſſiperoient l'idée que j'y avois apportée de nôtre Province ; mais helas que mes eſpérances ſont trompeuſes ! Je ſoupire au milieu des divertiſſemens que l'on s'empreſſe à me faire avoir , & je me ſens même importunée par les gens qui me viennent chercher pour me donner des marques de leur complaiſance.

plaisance. Je m'en debarrasse le plus promtement que je puis, j'entre dans mon cabinet, j'en pousse la porte, & je m'abandonne entierement à ma passion. Elle est si forte, que je ne vous en saurois exprimer la violence. Venez donc, venez le plûtôt qu'il vous sera possible, & assurez vous que si vous differez encore ce voiage, je partirai incessament, & vous ferai un sacrifice de toutes les affaires qui m'ont fait venir dans ce païs. Encore une fois partez, je vous en conjure, & je ne saurois trop vous le dire.

---

*A Mademoiselle de ****

Pouvez-vous m'accuser d'injustice & de crédulité quand je vous reproche vôtre indiscretion? Ne puis je pas vous en convaincre, & n'ai-je pas oui dire au Marquis de *** un secret qui ne devoit jamais sortir de vôtre bouche? Aprés ce que vous avez fait ensuite, croiez-vous m'amuser par des protestations de vôtre pretenduë innocence? Vous me parlerez en vain pour affoiblir mon ressentiment. Je demeurerai fer-

me, & si j'avois le mal-heur de sentir renaître ma tendresse, je ferois tous mes efforts pour cacher la honte que j'en aurois. Vous n'entendrez jamais parler d'un Amant que vous avez traité d'une maniere si indigne de sa passion & de sa fidelité. Ne croiez pas me faire revenir en vous repentant, vos larmes mêmes ne sauroient effacer vôtre crime. Il suffit que vous aïez été coupable pour perdre mon estime, & je ne saurois vous redonner mon cœur si je cesse de vous estimer. La delicatesse de mes sentimens augmente la vivacité de ma douleur. Je ne puis plus me consoler de ma défaite, ni de la foiblesse dont elle a été suivie, parce que je ne puis l'excuser sur le merite de la personne qui m'avoit charmé. Je ne me represente ce que j'ai fait pour vous plaire, malgré la raison & mon devoir, que pour m'en faire un supplice. Je me sens agité de desespoir, & si j'ai jamais trouvé la mort desirable, c'est dans le malheureux état où vous m'avez reduit. Que je connoissois peu vôtre cœur! quand je vous disois que vous seriez sensible à mes maux si vous étiez persuadée de ce que je souffrois? N'avez-vous pas vû tout ce que j'ai fait pour

vous sans en être touchée. Je pers toute esperance de vous pouvoir jamais attendrir, & c'est sur cette opinion qui n'est que trop bien fondée que j'ai resolu de ne plus chercher à vous voir. J'avoüe, à ma honte, que si je pouvois me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne voulusse executer pour y parvenir; mais ne vous flattez point, ce seroit pour vous faire sentir ensuite par des duretez semblables aux vôtres, quelles sont les douleurs que vous me faites souffrir. Quel plaisir n'aurois je pas, ingrate, de vous voir vivement touchée d'un Amant que vous avez mortellement offensé? Mes peines vous paroîtroient alors ce qu'elles sont; c'est-à-dire, insupportables. Aussi suis-je persuadé que j'en mourrai, ou que si je traîne encore quelque reste d'une vie mal-heureuse, je perdrai le peu de raison que j'avois taché de conserver malgré mon mal-heur. Encore une fois, perfide, songez que vous êtes cause que je me suis broüillé avec mes parens, & que je me suis fait un Enfer de ma maison. Tout cela pour une infidelle qui ne merite que ma haine. Cependant pour comble de maux, j'avoüe que je ne vous puis haïr. Mais

n'attendez rien de cette foibleſſe. Je connois trop vôtre crime pour ne pas l'abhorrer & vous mépriſer. J'aimerois mieux mourir cent fois que de me ſentir capable de faire aucune démarche qui me rapprochât de vous. Dans les differentes reſolutions que je prenois hier au ſoir, il y en eut une qui prévalut, ce fut de vous écrire avec moderation, & même d'une maniere aſſez froide. J'eus la force d'éxécuter ce deſſein, mais le billet que je viens de recevoir de vous, me fait paſſer de l'indifference juſqu'à la fureur. Pouvez-vous vous railler de moi connoiſſant vôtre changement, ma paſſion & le peu d'apparence qu'il y a que je puiſſe être heureux ? Je me conſolerois pourtant des obſtacles que ma famille pourroit apporter à mes pretentions ; mais je ne pourrai jamais ſouffrir l'injuſtice que vous me faites, ni cette dureté de cœur dont vous m'avez donné des marques ſi ſenſibles. Je veux finir ces reproches, voici la derniere fois que je me plaindrai de vous, & la derniere fois auſſi que vous me tromperez. J'ai les yeux ouverts, & je voi que ce n'étoit que par une ambition de Coquette que vous aviez pris ſoin de m'attirer. Ce

procedé m'a donné tant d'aversion pour les femmes en général, que je ne desespere point de pouvoir sentir une haine particuliere pour vous. Voilà mes veritables sentimens que je vous écris, sans que mon esprit s'en mêle. Vous savez que je suis dans une indisposition qui me fait garder la chambre; mais apprenez que je n'oublîrai rien à rendre mes maux assez considerables pour finir la vie malheureuse que je traîne. Aussi me semble-t-il que je n'ai plus qu'à mourir, pusque j'ai eu la foiblesse de vous aimer, & le mal-heur de ne me pouvoir faire aimer de vous.

---

*A Mademoiselle de * * **

JE ne sai que trop que vous êtes malade, & que vous ne pouvez m'écrire de ces Lettres longues & tendres qui faisoient tout mon bon-heur quand nous n'étions pas en état de nous parler. Mais en bonne foi vôtre indisposition est-elle assez forte pour vous empêcher de m'écrire deux lignes tous les matins; Si vos maux n'ont pas éteint toutes les passions de vôtre ame, ne

devez-vous pas craindre de me donner de l'inquietude, & de perdre mon cœur ? J'y ſens de ſecrets dépits qui viennent de vôtre negligence. Ils pourroient le porter à la revolte, & je vous avertis que j'ai beſoin de vôtre preſence, ou de vos Lettres pour le remettre dans ſon devoir. Si vous êtes long-tems malade, & que vous negligiez de m'écrire, je ne vous réponds de rien. Il y a long-temps que je me ſuis apperçû avec chagrin que vous n'avez aucune diſpoſition à la jalouſie. J'ai crû que vous me regardiez comme une perſonne peu digne de vos ſoins & de vos empreſſemens. Enfin, vous n'avez pas daigné craindre que je vous fiſſe quelque infidelité. Je vous declare que vôtre cœur qui manque d'ardeur & de delicateſſe n'eſt pas digne du mien. Si vous aviez conſideré ma tendreſſe comme quelque choſe de précieux, vous auriez apprehendé de la perdre, & je ne vous aurois pas vû continuellement dans une tranquilité qui m'eſt injurieuſe. La jalouſie la plus terrible me paroîtroit un mal plus ſupportable & moins dangereux. Je ne voudrois pourtant pas qu'elle vînt d'une opinion qui me fût déſavantageuſe ; mais je ſouhai-

terois qu'elle fût produite par la violence de vôtre passion. Je voi bien que vous êtes persuadée que je suis à vous, & que j'y veux être toute ma vie. Mais devez-vous negliger à soutenir ma constance par de petits soins ? Pourquoi ne pouvez-vous pas croire que la fermeté que je montre, part d'un sentiment de gloire plûtôt que d'un excés de tendresse ? Faites ensorte que vôtre presence puisse fortifier une passion qui pourroit s'affoiblir. Vous verrez en moi des empressemens & des ardeurs qui pourront vous mieux persuader à quel point je vous suis fidele que tout ce que je vous pourrois écrire. N'oubliez rien pour guerir promtement, n'aiez d'autre soin que celui d'avancer nôtre bon-heur en avançant le retour de vôtre santé. Conservez ma vie en conservant la vôtre. Elles sont trop unies pour pouvoir être separées. Adieu, ma tres chere, je connoîtrai vôtre amour aux soins que vous prendrez de guerir.



A Monſieur de * * *

JE me rends, je veux croire que vous m'aimez, je vous avoûrai même que vos yeux & vos diſcours m'en ont donné des aſſurances trop claires & trop tendres pour me laiſſer lieu d'en douter. Mais, mon tres-cher, quand je rends juſtice à vôtre cœur, pourquoi ne traiterez-vous pas le mien de la même ſorte? Quoi! vous me ferez encore la guerre, que j'aime ou que j'ai aimé Monſieur de ***? le goût que j'ai pour vous, ne doit-il pas diſſiper une ſi bijarre jalouſie, & n'êtes-vous pas honteux de l'avoir conçûë? Elle m'offenſe mortellement; mais n'attendez pas que je m'en plaigne: Je vous trouve aſſez puni quand vous vous regardez comme maître d'un cœur qui auroit pû être ſi mépriſable. Je n'aurois garde de tomber dans la faute que vous m'avez reprochée, & d'abaiſſer mes inclinations juſques au point où vous croïez les avoir veües Je me trouve trop heureuſe en l'état où je ſuis pour ne pas craindre toute ſorte de change-

ment. Vous êtes aimable, vous m'aimez, en faut-il davantage pour me faire paroître heureuse, & pour me la rendre en effet. Je suis persuadée qu'il n'y a pas de bonheur plus sensible que celui qui naît de l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre. Rien ne pourra détruire cette union de mon côté. Je croi même être redevable aux persecutions que l'on m'a fait souffrir. Vous avez eu pitié de moi, & vôtre tendresse en a été plus vive & plus ardente. J'ai pris garde que vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire; mais l'amour a voulu recompenser ma bonne foi & vous punir de vôtre fierté. Il vous a rendu plus sensible à mesure que je suis devenuë plus malheureuse, & la connoissance que j'ai de cet effet de mes peines, me les rend si cheres que je ne puis souhaiter de les voir finir. J'aprehende que vous ne cessiez de m'aimer, si je cesse de souffrir.

---

*A Mademoiselle de ****

CRuelle! appellez-vous un conseil le coup de poignard que vous venez de

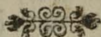
me donner ? Quoi, vous voulez rom-
pre pour prevenir les mal-heurs dont
nous ſommes menacez ? Ce ſeroit imi-
ter ces Anciens qui ſe donnoient la
mort de peur de mourir. C'eſt me vou-
loir jetter dans la plus terrible de toutes
les infortunes, pour ne me pas expoſer
à la douleur que me peut donner l'ab-
ſence ou la jalouſie. Sachez que je mour-
rai plûtôt que de ceſſer de vous aimer ;
j'ai déja ſouffert, & je ſouffrirai enco-
re, & bien loin de ſentir diminuer ma
tendreſſe, je vous aimerai avec un re-
doublement d'ardeur. Un cœur veri-
tablement touché ne cede jamais à la
crainte, & ne ceſſe jamais d'aimer une
perſonne qui ne ceſſe pas d'être aima-
ble. Contez donc ſur ma fermeté, elle
ſera inébranlable. Ne renoncez point
aux douceurs de l'eſperance, nous avons
vaincu juſques à cette heure tous les
obſtacles que nous ont ſuſcité nos en-
nemis. Il y a un an qu'ils travaillent à
rompre le nœud qui nous lie, & il n'y a
qu'un jour que nous nous ſommes vûs,
& que nous avons juré de nous être fi-
deles juſques à la mort. Si vous m'ai-
miez auſſi parfaitement que je vous
aime, vous éprouveriez comme moi,
qu'il ne faut qu'aimer tendrement pour

être heureux. Rassurez-vous donc & laissez faire le reste à l'amour.

---

*A Monsieur de ****

JE vous avoüe que j'étois furieusement irritée contre vous, & j'avois raison de l'être, mais le moien de garder ma colere contre ce que j'aime? je vois bien que je ne suis pas née pour être fiere avec vous, & je sens déja que je n'ai plus de ressentiment, parce que je vous dois voir cette aprés-dînée. Que je me trouve foible de vous pardonner si aisément! Je voulois préparer mille reproches; mais quand je songe à vôtre air, à vos manieres & à vos regards, toute ma hardiesse m'abandonne. Que vous êtes redoutable! Dés que je vous vois, je trouve que vous avez raison en tout, & s'il me reste quelque reflexion à faire quand vous avez parlé, c'est pour juger que vous êtes l'homme du monde qui meritez le mieux d'être aimé.



Au même.

QUoy ! vous m'accuſez, ingrat, & vous m'obligez à me juſtifier quand vous m'avez fait mille injuſtices ? Vous connoiſſez ma délicateſſe, & vous ſavez quelle douleur j'aurai dés que vous me reprocherez quelque infidelité. Je n'ai jamais été capable de vous en faire, & il ne m'eſt pas moins impoſſible de me taire quand vous me touchez par un endroit ſi ſenſible. Je vous avoûrai donc malgré moi que je ne pourrai jamais ceſſer de vous aimer, & que la violence de ma paſſion eſt ſi grande, qu'elle ne peut être comparée qu'à vôtre injuſtice, & qu'à la honte que je dois avoir de vous faire cet aveu. Cependant j'apprehende de ſuccomber me voïant accuſée par un homme qui eſt ſûr de ma tendreſſe malgré tout ce qu'il peut dire pour m'affliger. Vous ſavez, ingrat, que je n'ai jamais dit une parole, que je n'ai jamais fait une action qui ait pû vous déplaire. Si vous en doutez, je ſerai mal-heureuſe, mais je pourrai paſſer de l'amour à la haine.

Ma raison demande ce changement, mais mon cœur a la lâcheté d'être encore à vous. Il veut que je vous voie encore ce soir chez nôtre Amie, je tâcherai de m'y rendre, mais ce sera pour avoir le plaisir de vous y confondre. Vous jugez bien qu'il est important que vous soïez assez déguisé pour n'être pas connu. Pour moi, je ne veux point dire de quelle maniere je serai en masque, je veux voir si vous me démêlerez dans la foule. J'apprehende que vous ne vous y mépreniez, étant persuadée que vôtre cœur est un mauvais guide pour vous conduire vers moi, &c.

Au même.

POuvez-vous me faire paroître une jalousie si offensante que celle que vous me reprochez ? La violence & la delicatesse de ma passion ne doivent-elles pas vous répondre de ma fidelité ? Je suis si outrée de vos soupçons, que je ne veux pas me donner la peine de vous en faire voir l'injustice. Je me fais un plaisir que vous doutiez encore

de ma conſtance pour vous punir de ne vous être pas aſſez appliqué à la bien connoître.

Au même.

JE ne puis vous exprimer la déſolation où je ſuis, j'ai appris que vôtre fiévre avoit redoublé, & depuis une nouvelle ſi terrible, il m'eſt impoſſible de faire autre choſe que de verſer des larmes. Tremblerai-je encore longtems pour une vie qui m'eſt mille fois plus chere que la mienne? Au nom de Dieu envoïez-moi continuellement des nouvelles par l'entremiſe de vôtre chere ſœur. Je vous pardonne les ſoupçons dont vous m'aviez affligée. Je les regarde comme l'effet du chagrin que vous a donné le commencement de vôtre maladie. Ne ſongez qu'à vous bien porter, & vous connoîtrez mieux enſuite quels ſont les ſentimens de mon cœur.



Au même.

VOtre chere sœur vient de me faire tenir une Lettre de vôtre part qui me fait oublier vos injustices. Vous avez un terrible ascendant sur mon cœur. Ma raison voudroit s'opposer à ses mouvemens, mais j'avoüe que ma raison est foible, & qu'elle ne fait que des efforts inutiles pour tenir contre vos soumissions, feintes ou veritables? J'ai beau connoître qu'il y va de ma gloire de soutenir ma fierté, je ne puis la conserver contre vous. Voulez-vous que je passe plus avant, & que je vous découvre le secret de mon cœur. Vous m'avez fait le plus grand plaisir du monde de m'appaiser. Je ne saurois plus que faire de ma colere, je sens que je n'aurai jamais de disposition à vous gronder, du moins ai-je remarqué que je ne savois comment m'y prendre quand j'avois le plus de sujet de le faire. Mais ne parlons plus de ce qui nous pourroit chagriner, je vous pardonne, & je veux mettre toutes choses dans une égalité de tendresse entre nous.

Pardonnez-moi donc aussi le déplaisir que je vous ai causé; je ne saurois vous en donner d'aussi sensibles que ceux que me donne vôtre maladie. Si je croïois y avoir contribué, j'en serois au desespoir. Je voi bien que vous n'avez pas trop de tendresse pour moi, & je voi encore mieux que vous n'en auriez point du tout, si vous me regardiez comme une personne qui vous accableroit de maux.

Vn homme de qualité, resolu de renoncer à un commerce amoureux qu'il avoit avec une Demoiselle, lui envoïa ce Billet.

J'Estime tant mon cœur, que j'avouë que je ne saurois vous paier de sa perte; pour vous en consoler voilà un contrat de vente que je vous fais d'une de mes terres; vous savez qu'elle vaut cinq mille livres de rente.



La

La Dame lui renvoïa son billet & son contrat coupez en deux, avec cette réponse.

J'Estime vôtre cœur encore plus que vous ne l'estimez ; car non seulement j'avoüe qu'on ne sauroit me païer de sa perte, mais je vous ferai voir tout le reste de ma vie, qu'on ne m'en sauroit consoler.

*A Mademoiselle de ****

CE qui se passa hier entre nous, m'a pensé faire mourir de honte & de dépit. C'est en vain que je fais tous mes efforts pour me flatter. Je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entierement mon repos. Si l'amour que vous dites que vous avez pour moi avoit de l'ardeur & de la vivacité, pourroit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah, MADEMOISELLE, ne me flattez plus,

cette ardeur dont vous m'avez parlé si souvent, n'est que dans vôtre tête & dans vôtre conversation. Vôtre cœur ne l'a jamais sentie. J'ai pris garde même que vous faites briller trop d'esprit quand il n'est pas permis d'en faire paroître. En un mot, MADEMOISELLE, vous n'aimez pas comme on aime quand la passion est violente. Cependant je vous avoüe encore que rien ne peut affoiblir la mienne.

---

*A Monsieur de ****

IL y a une espece de barbarie dans vôtre procedé, vous m'insultez quand je ne vous donne pas d'aussi frequentes marques de mon amour que vous m'en donnez de la vôtre. Ne devriez-vous pas considerer que je suis une malheureuse que l'on tient comme captive, & qui ne peut presque jamais suivre ses volontez. J'avoüe que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles. Faloit-il pour cela m'en laisser deux sans me donner des vôtres? Ne savez-vous pas que c'est la seule

consolation que je puisse recevoir dans le déplorable état où je suis reduite ? Je ne sai si je me flatte quand j'espere d'en sortir, mais si ce bon-heur m'arrive, & que je vienne à vaincre tous les obstacles dont je suis environnée, vous retrouverai-je tendre & fidele ?

Au même.

HElas que je suis infortunée ! je me flattois de pouvoir recouvrer ma liberté, mais la vigilance de mes parens est sans relâche. Je suis dans une crainte continuelle, & cependant rien ne m'empêche de songer à vous revoir, & de travailler à m'en ouvrir le chemin. Je n'ai l'esprit rempli que de ce que j'aime, & c'est une amour violente qui peut seule faire excuser la foiblesse dont j'ai été capable. Il y a même longtems que je me sens justifiée de l'attachement que j'ai pour vous, par l'impossibilité de m'en détacher. Je ne me reproche plus ma passion puisqu'elle est involontaire, & cependant je suis incertaine dans mille autres pensées que j'ai. Il n'y en a qu'une seule qui est tou-

jours ſûre & dominante, c'eſt de vous aimer toute ma vie.

Au même.

QUe ferons-nous dans nôtre malheur ! Mes parens ſont plus irritez contre moi que jamais. Il faudra que je me prive de vous voir, ou que je ne vous regarde que comme un ennemi. Conſerverons-nous une paſſion qui ne peut ſervir qu'à troubler nôtre repos ? Je vous declare que je combats la mienne de toutes mes forces, & que je tâche de vous oublier ; mais je vous avoüe que je ne puis réüſſir dans ce deſſein. Jugez ſi mon cœur n'eſt pas dans une ſituation douloureuſe, & s'il y a une perſonne au monde plus à plaindre que moi. Je n'aurai jamais la liberté de vous voir que lorſque l'on s'imaginera que je ne vous aime plus, mais on perdra bien-tôt cette opinion, & l'on me perſecutera de nouveau ; car enfin je ne ceſſerai jamais de vous aimer, & mon eſprit ni mon adreſſe ne tromperont pas mes parens. La verité a un caractere qui n'échappe pas à des yeux

sins, & j'ai affaire à des gens qui sont déja accoûtumez à démêler mes sentimens, quelque soin que je prenne de les cacher. Ainsi, je ne prévois que des mal-heurs pour nous, & cette cruelle pensée me desespere. Je suis dans un état à faire pitié, & si j'ai eu de la constance dans mes autres peines, je vous avoüe que je suis accablée de la douleur que je souffre presentement.

---

*A Mademoiselle de ****

IL regne sur tout ce qui regarde nôtre amour une espece de malignité qui me déconcerte. Il me semble que tout se ligue contre nous, mais si vos sentimens approchent des miens, rien ne pourra désunir deux cœurs qui sont si dignes l'un de l'autre. Nous en avons déja trop fait pour pouvoir ceder sans honte à nos ennemis. Vous savez que leur puissance ne se doit pas étendre jusques aux volontez. Pour moi, je serai toûjours tel que vous me trouvâtes Lundy aux Tuilleries. Je souhaite de tout mon cœur que vous soïez toûjours aussi dans les mêmes sentimens. Mais

ne pouvons-nous pas eſperer de nous revoir bien-tôt ? Croiez-vous que nos jaloux ne ſe laſſeront pas enfin de nous obſerver ? Leur fureur en vous perſecutant m'a fait ſouffrir des maux qui m'ont penſé deſeſperer. Si je n'ai point ſuccombé dans une ſi cruelle conjoncture ; c'eſt parce que vôtre amour étoit aſſez fort pour vous faire braver les tourmens. Une ſecrette douceur me ſoulageoit aſſez pour me conſerver la vie. Pouvois-je mourir quand vous me donniez des marques d'amour ſi généreuſes & ſi convainquantes ?

---

*A Mademoiſelle de ****

JE ſai que c'eſt inutilement que je vous écris, & je ne ſaurois m'empêcher de vous écrire. Helas ! je n'attends pas même de réponſe à mes Lettres. La derniere que je vous fis tenir, vous témoignoit que j'avois reſolu de vous laiſſer en repos & de m'y mettre. Mais quand on vous a veuë une fois, peut-on eſperer quelque tranquilité ? Je m'étois flaté que je pourrois chaſſer vôtre idée de mon eſprit, & dés que je tâ-

che de l'effacer, je la vois revenir avec plus d'éclat. Elle remplit tellement mon ame qu'il n'y a plus de place pour aucune chose du monde. Les Dames que je vois tous les jours, me paroissent plus éloignées de moi, que vous qui êtes retournée à Marseille. Pourquoi faut-il que la personne du monde que je trouve la plus aimable soit si loin de moi, & si éloignée de tout sentiment de tendresse? Considerez, je vous prie, en quel état se trouve mon cœur. Si j'ai mille raisons de vous haïr, j'ai autant de sujets de vous aimer. J'aprehende que ces derniers ne l'emportent sur les autres, & que je ne sois éternellement mal-heureux.

A la même.

VOus me traiterez comme il vous plaira, mais je sens que je serai à vous toute ma vie. Je n'ai ni cœur, ni force, quand il s'agit de vous resister. Dés que je croi me pouvoir tirer de vos mains, j'y retombe plus que jamais, & je vous avoüe que vous êtes maîtresse absoluë de mon destin. Mais, MADEMOISELLE,

ſe peut-il qu'une perſonne qui paroît ſi raiſonnable & ſi généreuſe, continüe à traiter ſi cruellement un cœur qui lui eſt entierement ſoumis.

A Madame de ***

JAmais on n'a rien commandé de plus inſuportable que ce que vous voulez que je faſſe. Quoi, MADAME, je ſerai prés de vous, c'eſt-à-dire, prés de tout ce qui fait ma joie, prés de la perſone du monde la plus charmante, ſans vous entretenir, & même ſans jetter les yeux ſur vous? Quoi! mon cœur ira à vous, & mes regards ſe tourneront d'un autre côté? Ce ſeroit un ſupplice que je ne ſaurois ſouffrir, encore que ce fût pour vous marquer l'obeïſſance que je vous ai voüée. Je vous conjure, MADAME, de me commander des choſes moins cruelles & plus faiſables. Reſervez vôtre inhumanité pour d'autres cœurs. Le mien eſt le plus paſſionné & le plus fidele qui fut jamais.



A la

A la même.

QUoi! MADAME, faut-il que je sois le plus malheureux des hommes, parce que je vous trouve la plus charmante de toutes les femmes? Faut-il que vous me traitiez plus mal que tous ceux qui vont chez vous, seulement parce que je vous aime avec plus d'ardeur? Vous l'avez vû, MADAME, j'ai pour ce qui vous regarde plus d'empressement & plus de complaisance que tout le reste du monde. Je suis plus prest à tout entreprendre, pour vous montrer qu'il n'y eut jamais de passion plus constante ni plus respectueuse que la mienne. Faites quelque reflexion sur ces sentimens de mon cœur, & rendez-moi la justice que vous me devez.

A Monsieur de ***

HA! perfide, vous êtes donc allé chez la Marquise de *** Vous avez méprisé mes larmes & ma tendresse. Ce-

pendant vous ſaviez que je ne reſiſterois jamais au coup terrible que me donne vôtre infidelité. J'en mourrai puiſque vous le voulez, mais ma Rivale ne triomphera pas de moi. Je médite une vangeance qui adoucira l'amertume de mon deſtin. J'ai la ſatisfaction de penſer que vous ne ſerez pas moins mal-heureux que vous m'avez rendu infortunée. ſongez-y, il eſt encore tems de revenir à moi, & de me rétablir dans le repos que vous m'avez ôté. Encore une fois revenez, & n'attendez pas que j'execute la reſolution que jai priſe contre la Coquette qui m'enleve vôtre cœur.

A Monſieur de ***

JE ne puis non plus vous exprimer la joie que je ſens depuis que je vous ai vû, que vous pouvez comprendre ce que j'ai hazardé pour vous voir. J'étois perdüe ſi l'on m'avoit ſurpriſe chez vôtre ſœur, & je voi bien qu'il n'étoit pas mal-aiſé de m'y ſurprendre. Il y a des Eſpions qui me ſuivent par tout, ils peuvent découvrir que ſi j'aime vôtre ſœur, ce n'eſt pas pour ſes beaux yeux

ſeulement. Juſte Ciel, à quoi ne ſerois-je pas exposée par ce mal-heur? On m'enfermeroit ſans doute où l'on me voudroit ſacrifier au Magot qui paroît agréable à ma famille, parce qu'il a de belles Terres. Ne craignez pourtant pas de me voir en ſon pouvoir, je ſerai à vous, ou je renoncerai à tout ce que le monde me pourroit offrir. Je trouve pourtant fort inutile la proteſtation que je vous fais. Sachez une fois pour toutes que dés que l'on a ſenti de la tendreſſe pour vous, on ne peut avoir que du dégoût pour le reſte des hommes.

Au même.

PUis-je, ſans me flater, me perſuader que vous m'aimez avec l'ardeur que vous me peignez dans vôtre Lettre? Viens-je de lire ou de faire un ſonge? Qu'il eſt doux, mon cher, de pouvoir croire ce que l'on ſouhaite! Je ſuis ſi tranſportée de joie que j'ai peur que mon eſprit ne paroiſſe égaré. Cependant ſi je croiois que ma famille ne m'obſervât point, je conſentirois à perdre la raiſon. Il me ſemble qu'elle ne

ſert qu'à donner de l'embarras. Tant qu'on la conſerve on n'aime qu'avec moderation, & peut-on être heureux, ſi l'on ne s'abandonne entierement à ſon amour ?

Au même.

VOus avez le ſoupçon le plus offençant du monde, & vous voulez que je vous écrive pour me juſtifier. En croirez-vous plûtôt un billet que mille ſermens que je vous ai faits ? Si je ſuis infidelle, mes Lettres peuvent-elles vous être agréables ? Allez, ingrat, vous ne ſavez non plus ce que vous demandez que je puis ſavoir la reſolution que je dois prendre.

Au même.

JE pars, un long voïage me va ſeparer de vous pour ſix mois, & la douleur que j'en ai, eſt inſuportable. Cependant ma paſſion ne laiſſe pas d'être plus violente que jamais. Je ſouhaite plus ardemment

de vous voir lorſque j'en pers l'eſperance. Mes maux ſont accompagnez d'une crainte qui me fait fremir. J'apprehende que vous ne ſoiez bien-tôt rebuté d'une paſſion dont peut-être vous laſſiez-vous déja, quand nous avions la commodité de nous voir. Il faut aimer auſſi ardemment que j'aime pour reſiſter à tant de peines, & à tant de traverſes. Je penſe même que vous n'avez jamais eu pour moi une veritable tendreſſe, & que ce n'eſt que par compaſſion que vous m'avez voulu perſuader que vous m'aimiez. Vous avez eu cet égard pour une paſſion que vous aviez fait naître. Vous l'avez flattée par quelques marques d'affection, & j'ai pour l'effort que vous avez fait, la reconnoiſſance que je dois. J'avoüe même que je n'aurois pas à me plaindre quand vous n'auriez pas eu cette complaiſance. Je ſai par moi-même que l'amour n'eſt pas volontaire, mais quand il vous ſeroit permis d'être indifferent, en ſerois-je plus heureuſe? Puis-je me croire ſatisfaite de ne toucher que foiblement vôtre cœur, pendant que vous embraſez le mien ?

Au même.

NOus pensâmes nous perdre ſur le Rhone hier au ſoir, mais je vous proteſte que la fraïeur que j'en eus ne vous effaça pas un moment de mon ſouvenir. Il n'y eut que la crainte d'être ſeparée de vous qui me fit trembler. De tout ce que je crûs perdre, je ne regretai que mon Amant, & je puis dire que dans cette occaſion les ſentimens naturels ne pûrent entrer dans un cœur que vous rempliſſez entierement.

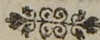
A Mademoiſelle ....

VOici le ſeul plaiſir que j'aïe goûté depuis que vous êtes partie de Paris. Ma ſœur m'a promis de vous faire lire cette Lettre. Voïez s'il vous plaît, MADEMOISELLE, quelle doit être ma joïe, de m'imaginer que ce que j'écris paſſera dans vos belles mains, & qu'il arrêtera vos yeux pour quelques momens. Il y a vingt jours que je mene

une vie deplorable qui ne me promettoit pas ce bonheur. Depuis ce tems-là je ne voi personne, je vas en mille lieux differens pour chercher quelque repos, & mes inquiétudes me suivent par tout. Quelle tranquillité puis-je avoir où vous n'êtes pas? Ce n'est pas que lorsque vous êtes ici, je m'apperçusse que vous fussiez touchée de mes maux. Mais je vous aime tendrement & je vous voïois. Je pouvois même avoir des esperances glorieuses que je ne vous ai point declarées: Et il est tems que j'écrive ce que je n'ai osé dire; car enfin il me semble que je vous dois faire connoître tous les sentimens que j'ai pour vous. Les personnes qui ont droit de disposer de vos volontez, consentent & souhaitent même que nous soïons l'un à l'autre: Cependant je renonce à un si grand bien, si vous avez quelque repugnance à me l'accorder. Je demande vôtre cœur, MADEMOISELLE. Je ne puis être heureux que vous n'aïez quelque plaisir à me le rendre, & que je ne sois persuadé que je puis vous rendre heureuse, &c.

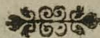
*A Mademoiſelle de ****

MA joïe ne ſeroit point parfaite ſi je ne vous témoignois que je ne fus jamais ſi content de vous qu'hier au ſoir, & que vous ne me parûtes jamais ſi aimable. Vous eûtes des manieres ſi obligeantes pour moi, que la preſence d'un homme que je dois haïr mortellement ne fut pas capable de me donner du chagrin. Ce n'eſt pas tout, j'ai pris garde aujourd'hui que rien ne me ſauroit mettre de mauvaiſe humeur. Il ſemble que j'aime tout le monde, quoique je n'aime que vous. Travaillez, je vous conjure à pouvoir venir chez ma ſœur. Je ſouhaite que la difficulté que nous avons à nous voir, augmente vôtre tendreſſe, comme elle redouble la mienne en donnant une nouvelle ardeur à mes deſirs. Adieu, je ſuis plus à vous que je ne vous ſaurois dire.



A la même.

JE veux croire que vous ne pûtes sortir hier au soir, mais pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ce matin ? Negligerez-vous toûjours les soins que vous devez avoir de mes peines ? Vos manieres me paroissent trop inégales pour me persuader que vous aïez de la fermeté dans vôtre affection. Je vois bien que vous ne savez pas quelles douceurs on goute à penser toûjours à ce qu'on aime. Je voudrois vous inspirer l'envie de suivre mon exemple en cela. Vous seriez charmée à me rendre compte des plus secrets sentimens de vôtre cœur. Vous seriez plus ingénieuse à trouver les moïens de sortir, & vous auriez plus d'exactitude à me donner des marques de vôtre amour. Je finis, il n'est pas juste que je fasse une Lettre plus longue pour une personne qui ne daigne pas m'écrire le moindre petit billet.



A la même.

EN verité, je pense que je tomberaî malade. Je n'ai pas un moment de repos. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Vous m'occupez d'une étrange sorte. Les charmes de vôtre personne, & la douceur de vôtre conversation me demeurent si avant dans l'esprit, que je n'y saurois penser qu'avec des transports violens. Je prevois que ma santé ne resistera pas aux mouvemens de mon amour. Vôtre voisine qui a tant d'adorateurs, me parut hier si au dessous de vous en toutes choses, que vôtre merite en reçût un nouvel éclat. Je m'applaudis d'aimer une si belle personne que vous, & d'en être souffert; oüi, je croi que je ne vous suis pas indifferent, mes soupçons sont dissipez, & je m'abandonne à ma tendresse sans crainte & sans reserve. Je vous en dirai bien davantage demain si nous sommes assez heureux pour nous voir. Il s'en faut bien que vous souhaitiez ce bonheur avec une ardeur égale à la mienne. Mais peut-on aimer comme je vous aime?

A Monsieur de ***

ESt-il bien vrai que vôtre cœur soit tout à moi ? Ne me trompez vous point, ou ne me flattai-je pas ? Estes-vous aussi passionné en effet que vous me le parûtes dans le billet que vous m'écrivites hier au soir. Vôtre esprit n'y eut-il point de part ? Mais pourquoi serai-je toûjours ingénieuse à troubler mon repos ? Ne vaut-il pas mieux que je croie que ma tendresse me répond de la vôtre, & qu'il n'est pas possible que vous aïez assez de dureté pour n'être pas touché d'une personne qui a tant souffert pour vous ? oui, je veux m'imaginer que vous m'aimez veritablement, & vous ne devez pas douter que ma passion ne soit encore plus forte que la vôtre. Ne voïez vous pas avec plaisir que tout ce que nos ennemis ont pû faire contre nous n'a tourné qu'à nôtre avantage ? Si nous avions été plus libres, nous nous serions aimez moins ardemment. Pour moi, je pense que les obstacles que nous avons rencontrez ont servi à rendre nôtre passion plus

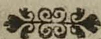
vive. Je ne ſai même ſi la liberté que j'aurois eüe ne m'auroit pas fait negliger les meſures que j'ai gardées. Peut-être aurois-je paié de la perte de ma reputation la tranquillité dont j'aurois joüi. Je dois aux ſoins de ma famille, & à la vigilance de l'importun que vous honorez du nom de Rival, les précautions qu'il m'a fallu prendre. Je goûte les douceurs que peut donner la tendreſſe, ſans craindre que l'on pénetre les ſecrets de mon cœur. La contrainte a ſes charmes. Si nous ne pouvons nous voir quand nous le voulons; ne ſentez vous pas que nous nous revoïons avec plus de joïe?

A Madame ....

CEux qui ſont envieux de ce que je ſuis dans vôtre eſprit, mieux qu'ils n'y ſont, me font autant de pitié que je leur fais d'envie. Vos bonnes graces ſont quelque choſe de ſi eſtimable, & les poſſeder quelque choſe de ſi glorieux, que ceux qui en ſont jaloux, meritent qu'on leur pardonne.

A Madame....

VOus me faites tant d'excuses de vôtre paresse, que j'ai sujet de craindre de n'en pouvoir trouver pour la mienne ; car si c'est une faute en vous, c'est un crime en moi ; & si vous avez raison de me demander pardon, je n'en ai point d'en esperer. Toutefois, MADAME, ce n'est pas seulement ma negligence qui m'a obligé de me taire si long-tems, c'est la honte que j'ai eüe de ne vous dire jamais que les mêmes choses, & de vous les dire toûjours inutilement. Je ne saurois plus même prétendre de vous les exprimer avec quelque grace ; j'ai si souvent, & en tant de diverses façons, emploié pour vous ces mots de respect & d'estime, que je ne puis éviter une importune repetition, à moins de vous protester nettement que j'ai pour vous de l'amour. Aprés ce terrible mot je n'ose plus vous rien dire.



A Madame . . . .

NE vous amuſez plus à m'écrire des Lettres ſi belles. Quand elles ne viennent que de vôtre eſprit, elles ne vont point à mon cœur. Ce n'eſt pas là mon conte, j'eſpere même que ce n'eſt pas là le vôtre. Vous vous défiez grandement de ma prudence, ſans ſonger que l'age qui m'a ôté quelques roſes & quelques lis, m'a donné plus de moderation. Peut-être aimeriez-vous mieux que je fuſſe encore un jeune fou, mais vous avez tort, vous avez de la beauté pour nous deux. Ne me faites point d'excuſes de la liberté que vous prenez avec moi. Pourveu que perſonne n'en prenne avec vous, & que vous ne preniez celle de perſonne, je trouverai tout bon.

Madame de . . . à Monſieur . . .

MOn Dieu! que n'êtes-vous ici? Que nous ſerions heureux, s'il eſt vrai

que vous m'aimiez autant que vous me le dites ? tout le monde est à Paris pour dix jours , & je suis seule avec mon petit laquais & Christine. Quand je songe aux doux momens que nous passerions ensemble , j'en ai de bien mauvais ; & je ne puis m'empêcher de vous vouloir un peu de mal , à force de vous vouloir trop de bien. Aussi c'est une chose étrange d'avoir toûjours un homme dans la pensée , & de ne l'avoir jamais que là. Si vous étiez ici , je vous aurois souvent dans mes allées , où je joüirois du plaisir de vous voir & de vous entendre , & c'est ce que je souhaite il y a aujourd'hui soixante jours ; vous voïez que je vous aime trente fois plus que vous ne m'aimez, puisque vous ne contez que les mois. On m'a assuré que vous vous consolez de toute vôtre force avec vôtre ancienne inclination , (j'ai pensé dire vieille) mais je n'ai garde ; on dit qu'elle prétend n'avoir que vingt-cinq ans , vous verrez que ce sont les mêmes qu'elle avoit au mariage de Loüis le Grand. Je ris ; mais c'est de rage, comme on chante de peur devant les voleurs. Vous avez beau m'envoïer de vos Lettres, elles ne peuvent me rejoüir comme vôtre presence, venez donc. ...

Madame de .... à Monsieur ....

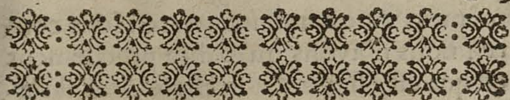
JE ne ſai pourquoi vous n'envoïez pas querir mes Lettres pour me faire réponſe le jour même : je ſai bien qu'il y a des gens pour les porter dans les maiſons ; mais quand on attend cela, on ne ſe ſoucie gueres des perſonnes de qui elles viennent, ni de ce qui peut être dedans. J'y envoïe toûjours une heure devant que le Courier arrive ; vous voïez par là la difference qu'il y a entre vous & moi. Cela devroit bien vous faire honte ;mais je me trompe, c'eſt à moi à qui cela en devroit faire. Auſſi je vous avertis, que ſi vous ne vous corrigez de ne m'aimer pas aſſez, je me corrigerai de vous aimer trop.



Lettres







LETTRES D'AFFAIRES ET D'INSTRUCTION.

Avis ſur la maniere de les écrire.



CES ſortes de Lettres ſont d'un caractere bien opposé à celles de tendreſſe : Il faut que le bon ſens, l'ordre & la clarté s'y faſſent remarquer par tout ; ainſi avant que d'écrire, il eſt neceſſaire de poſſeder parfaitement la matiere que l'on a à traiter, & de l'examiner revétuë de toutes les circonſtances qui en peuvent changer la face. Il n'eſt pas difficile enſuite de faire bien entendre ce que nous entendons bien. nous-

mêmes, & quand nous en rendons conte, nous n'avons qu'à dire precisément ce qui est essentiel à la chose dont il s'agit, n'oubliant rien de ce qui peut servir à l'intention que nous avons, & retranchant tout le reste comme superflu. Il est vrai qu'un homme qui est dans le monde, doit écrire plus poliment ces Lettres-là, que ne font d'ordinaire les gens de la Campagne.

Ce n'est pas assez que de donner quelques avis en général sur la cinquiéme espece de Lettres que nous rapportons, il faut entrer dans un détail plus précis, & considerer qu'il est encore plus important d'écrire juste sur des affaires qui nous regardent, que de faire un recit divertissant, ou quelque compliment d'un tour nouveau. Les Lettres dont nous parlons, sont d'une necessité indispensable; nous les devons à nos propres interests, & ne donnons les autres qu'à la bien-séance. Voïons donc de quelle maniere on doit varier le stile selon la difference des affaires que l'on traite. Seroit-il à propos qu'un Ambassadeur parlât d'une Negociation considerable, de la même façon qu'un petit Fermier rendroit compte d'une basse-court, dont un Bourgeois lui auroit

confié le ménage ? Dans la Poësie un chant Pastoral se contente d'une flûte, mais le Poëme heroïque veut une trompette.

Quand on écrit d'une grande affaire qui regarde l'Etat, il faut que la solidité des raisons l'emporte sur le brillant de l'esprit. La dignité de la matiere ne veut que des expressions nobles. Elle souffre rarement les disgressions, mais elle permet, & même elle semble desirer que l'on cite l'Histoire, la Politique, la Morale, & les differens interests des Nations, pour autoriser ce qu'elle avance.

Un Procureur parle autrement d'un procés qu'il vient de gagner, qu'un Général d'Armée ne conte les particularitez d'une victoire qu'il a remportée. Le premier n'épargne point les termes de *forclusion* & de *contumace*, qu'un Cavalier n'entend pas; & de son côté un homme de guerre cite des *lignes* bien differentes de celles d'une procedure.

Nous devons sur-tout dans une Lettre d'affaires, marquer précisément les circonstances des tems & des lieux, & nous mettre dans l'esprit qu'une particularité de cette nature, omise ou a-

joûtée peut entierement changer les choses.

La diligence & l'exactitude sont si necessaires pour profiter d'une conjoncture favorable, que si vous manquez de l'une ou de l'autre, vous perdez ordinairement ce que vous auriez gagné, si vous n'aviez point negligé de prendre vos précautions.

Ces fautes dont je parle regardent les procés, le commerce, la guerre, & presque toutes les affaires de la vie. Voici de quelle maniere on peut instruire les gens dont on pretend se servir.

Pour les procez.

Monsieur le Comte de *** doit arriver à *** le douze de ce mois, voïez-le, je vous prie, le lendemain à dix heures du matin. C'est le tems qu'il m'a donné, il vous menera le seize voir mon Rapporteur à sa maison de Campagne. Vous y aurez une Audiance aussi longue & aussi paisible que vous voudrez, mais encore que vous lui fassiez bien comprendre mon affaire, ne laissez pas de lui en donner un memoire instructif. S'il vous répond, *chacun doit faire son devoir en ce monde*, ne manquez pas de porter à Madame la Marquise de *** un diamant, que vous trouverez sur la table

de mon cabinet, &c.

Partez dés que vous aurez reçû la presente. Un vaisseau de saint Malo doit mettre à la voile le quatre du mois prochain. Il faut que vous y arriviez sur la fin de celui-ci. N'allez point par la route que vous avez accoûtumé de prendre. Le debordement de la riviére de *** pourroit retarder vôtre arrivée, & je suis bien aise d'ailleurs que vous passiez par *** où vous prendrez les deux balots que je vous ai donné ordre de faire embarquer, &c. Pour le commerce.

Un transfuge de *** vient de rapporter que la Garnison demanda hautement à être païée. On a promis de lui donner satisfaction le quinze, & l'on assûre que l'on n'est pas en état de le faire; de sorte que l'on ne doute point qu'elle ne se mutine contre les Officiers. Tâchez de profiter de cette occasion, soïez prés de la Place le matin de ce jour-là avec les Troupes que vous commandez, & autant d'autres que vous aurez pû ramasser sur vôtre route. Enfin, n'oubliez rien pour tirer avantage de ce desordre en cas qu'il arrive, & que l'on ne m'ait point trompé. Pour la Guerre.

A Monsieur de ***

VOus vous êtes chargé de si bonne grace, de la commission, que j'ai pris la liberté de vous donner, que j'en suis touché sensiblement. Je ne doute pas que vous ne preniez soin aussi de l'affaire que j'ai contre le Marquis de ***. J'espere même d'en avoir un heureux succés. Mon bon droit me le promet, s'il est soûtenu par un Ami comme vous, intelligent, actif & accrédité. Vous savez que l'on me jette dans un procés où je ne devrois pas être mélé; comme on sait que je ne suis pas homme à chicane, on pretend m'effraier en me demandant une somme que je ne dois pas, pour m'empêcher de demander celles qui me sont dûës. On vous donnera avec cette Lettre un memoire instructif du fait, & je suis assûré que vous verrez avec indignation que ma Partie ait recours à des artifices indignes d'un homme de qualité, pour surprendre une personne qui lui a rendu service en plusieurs occasions. Vous découvrirez les pieges que l'on me

tend, & vous les rendrez inutiles. Je ſuis perſuadé que vous êtes habile, & que vous m'aimez. Vous ſavez que je ſuis tout à vous, & que l'on me perſecute injuſtement, je n'en veux pas davantage pour être en repos. Cependant je n'aurois pas l'eſprit tranquille, ſi vous ne faiſiez valoir le remercîment que j'envoïe à Monſieur le Duc de ***. Je vous dois la grace que j'en ai reçûë, & puiſque pour me la faire accorder, vous avez parlé d'un merite que je n'ai pas, je trouverois fort étrange que vous ne vouluſſiez rien dire d'une reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie.

---

*A Monſieur de ****

JE regarde l'homme que vous me recommandez comme un bel-eſprit de vôtre façon, & je vous avoüe que le changement que j'ai remarqué dans ſon ſtile, vous fait plus d'honneur que vous ne penſez. La premiere fois que je vis ce Monſieur l'Auteur, car vous l'avez rendu tel, je le trouvai d'une converſation aſſez agréable, mais il

gâta tout en me montrant une piece de Theatre de ſa façon. C'étoit un galimathias ſans ordre, ſans vrai-ſemblance, & ſans agrément. Il n'y avoit dans les Acteurs, non plus de caractere ſoûtenu, ni de bien-ſéance obſervée, que de tour dans les vers, & de juſteſſe dans les expreſſions. Enfin, mon cher Monſieur, je deſeſperai de ſon ſalut pour les belles Lettres. Mais à ce que je voi, il n'y a rien entre vos mains qui ne puiſſe devenir chef-d'œuvre. Je ſuis auſſi content du Poëme qu'il m'a fait voir, qu'il le fut peu de ce que je lui dis ſur ſon premier Ouvrage. J'ai vû vôtre Procureur pour le procés que vous avez en la *** Je le trouve habile, & ce qui m'en plaît auſſi, eſt qu'il eſt riche & n'a point d'enfans. Ces deux qualitez le devroient rendre moins Procureur que ſes Confreres. Il eſt inſtruit de tout ce qui peut regarder vôtre affaire. Il m'a promis de faire de ſon mieux, mais je ne laiſſerai pas de le voir tous les jours pour ſavoir ce qui ſe paſſera, & pour vous en donner avis. Je ſuis, &c.



A Madame

A Madame de ***

VOus jugez bien, MADAME, que je n'ai pas manqué de voir vôtre Receveur, & que je l'ai exhorté le mieux que j'ai pû à vous satisfaire. Je lui ai representé que s'il ne faisoit tous ses efforts pour vous païer, vous pourriez vous lasser d'attendre, & vous resoudre à le faire arrêter. J'ai ajouté que s'il s'attiroit ce malheur, ses affaires tomberoient dans une si terrible decadence, que son credit seroit perdu, que les Partis qui se presentent pour sa fille, disparoîtroient en un moment, & qu'il lui viendroit des chagrins de tous côtez. Il m'a répondu qu'il avoit les meilleurs intentions du monde, mais que pour le present il se voïoit dans l'impuissance de vous païer. Il m'a parlé ensuite de la misere des Sousfermiers, & m'a dit qu'il faloit absolument attendre qu'ils eussent battu leurs bleds pour les vendre : Que l'argent que l'on en retireroit, seroit pour vous, ou pour tel creancier à qui vous ordonneriez qu'il le donnât. Cette

propoſition me donne lieu de vous en faire une autre. C'eſt de vous acquiter envers Monſieur G. de mille écus que vous lui devez, en lui tranſportant pareille ſomme à prendre ſur vôtre Receveur. Monſieur G.** qui eſt riche & de vos Amis, ſe contentera de ce tranſport, & le reſte du terme qui vous eſt dû, vous ſera païé comptant. Ainſi, MADAME, vôtre Receveur ſera ſoulagé, au lieu que ſi vous le pouſſiez à bout, vous décrieriez vôtre terre & vôtre humeur. On croiroit que l'on ſe ruine quand on ſe charge du ſoin de vos affaires, & qu'il n'y a point de quartier avec vous. Conſiderez dans quel embarras vous ſeriez, ſi vous ne trouviez plus de Receveur, & qu'il vous falût demeurer à la campagne. J'en aurois un déplaiſir ſenſible, & vous n'en douteriez pas ſi vous ſaviez à quel point je ſuis vôtre, &c.

---

*A Monſieur le Comte de ****

VOus me faites bien de l'honneur, MONSIEUR, de me conſulter ſur ce qui regarde l'éducation de Monſieur

vôtre fils. Je vous proteste que si j'étois aussi habile à vous donner des conseils, que je suis disposé à vous rendre mes services ; vous ne vous plaindriez pas de m'avoir demandé mes sentimens sur une chose de cette importance. J'ai vû deux fois vôtre cher Marquis, je l'ai trouvé plus grand que je n'aurois crû, & aussi bien fait que vous le pouvez desirer. Il est tems que vous le tiriez du College pour le mettre à l'Academie. Les exercices ajouteront quelque agrément à son air & à sa taille. Son esprit a plus de brillant que le College n'en laisse aux Ecoliers qui s'appliquent. Son Latin va fort bien, & son Allemand ne va pas mal, avec cette difference neanmoins qu'il a appris la premiere de ces deux langues dans de bons Auteurs, & qu'il ne sait de l'autre que ce qu'un valet lui a montré. Ainsi je ne voi pas qu'il soit en état d'être presenté à la Princesse à qui vous souhaitez qu'il fasse la reverence, & qu'il parle Allemand. Pour entretenir les personnes de ce rang-là, il ne suffit pas que l'on sache répondre ouï & non, & que l'on puisse demander les choses dont on peut avoir besoin ; il faut qu'il y ait du tour dans les expressions, & de

la dignité dans les choſes que l'on dit: De ſorte qu'il eſt neceſſaire que Monſieur le Marquis poliſſe ce qu'il ſait d'Allemand, qu'il ajoûte la connoiſſance des Regles à ce qu'il tient de l'uſage, & qu'il parle le plus ſouvent qu'il pourra, avec des Officiers qui ont été au delà du Rhin. J'ai ſçû que l'on vous a fait de grandes plaintes de ce qu'il liſoit des Romans, quand ſes occupations de Claſſe le lui permettoient. Vous voulez bien que je ne m'explique pas là-deſſus. L'on me pourroit croire ſuſpect, mais vous jugez aiſément de quelle opinion je dois être. Si j'avois crû que ces ſortes d'Ouvrages fuſſent dangereux pour les mœurs des jeunes gens, je ne me ſerois jamais aviſé d'en compoſer. Je vous rapporterai là-deſſus, ſi vous voulez, le ſentiment d'un de nos plus beaux eſprits, qui étant Eccleſiaſtique, & d'un âge avancé, ne laiſſa pas de parler en faveur des Romans en ces termes :

Lettres de Coſtar Tome 2. p. 560.

Je ſuis fort éloigné de l'avis de vôtre ſavant, & je m'empêcherai bien de croire avec lui que ce ſoit une action indigne d'un homme grave & ſerieux d'emploïer quelques bonnes heures à la lecture de Cyrus & de Clelie. Quand il vous a fait

une si severe reprimande, il ne se souvênoit pas que son Aristote appelle les Philosophes amateurs de fables, & qu'il ne juge pas cette qualité incompatible avec la profession qu'ils font de passer leur vie à la recherche des plus importantes veritez. Ce Docteur d'heureuse memoire n'avoit pas laissé d'oublier ce que dit un Poëte favori de Mecene, parlant à un Grand de la Cour d'Auguste. Pendant mon sejour de Preneste, j'ai relû soigneusement mon Homere, qui à mon gré m'apprend mieux que Chrysippe & que Crantor, en quoi consiste le solide honnête & le veritable utile.

Et certes si un excellent Roman se peut appeller aussi bien que l'Histoire, une Philosophie d'exemples, & s'il est certain que des deux chemins qui conduisent à la sagesse, celui des preceptes & celui des exemples, le dernier est le plus beau, le plus court, & le plus aisé, qui pourra nier que ces sortes d'ouvrages dont nous parlons, ne soient d'un merveilleux service pour le reglement de nos mœurs? Ils nous presentent de si belles idées des plus heroïques vertus, qu'il n'est point d'ame si dure, qui ne soit éprise de leur amour, & qui ait le courage de se défendre de leurs charmes & de leurs ap-

pas. Les bonnes actions y sont toûjours couronnées, & les mauvaises n'y sont jamais impunies. Si la fortune a la malignité d'y combattre le merite, elle a la honte d'en être vaincuë, & de servir de matiere à ses triomphes. Enfin, ce sont des Ecoles de bien-séance & d'honnêteté, mais des Ecoles où les Graces & la Déesse des fleurs sont peintes de tous côtez, où ne cherchant que du plaisir nous trouvons de l'instruction, & où l'esprit ne voulant que se divertir & se delasser, se purifie, se reforme, se renouvelle, s'embellit, & se rend meilleur. Cela étant, Monsieur, *ne faut-il pas avoüer que la France est bien obligée à l'illustre M. de Scudery dont la main savante & adroite lui prepare des remedes également salutaires & delicieux. Conseillez à nôtre Censeur de prendre la peine de les essaïer, & je suis assuré que s'il en connoit la vertu, il les loüera, comme nous faisons & cessera de nous blâmer : autrement je me confirmerai dans l'opinion que j'ai conçûë depuis long-tems, que la science n'affine pas toûjours le bon sens, & que ceux qui raisonnent le plus, sont quelquefois les moins raisonnables.*

Vous voïez, Monsieur, de quelle maniere s'explique sur les Romans un

Auteur que vous avez connu, & que vous estimez. J'ai toûjours oüi dire, & je pense l'avoir dit moi-même dans quelqu'un de mes Ouvrages, que les exemples que l'Histoire étale à nos yeux, s'insinuent mieux, & produisent un meilleur effet que les maximes que nous donne la Morale. Il arrive d'ordinaire que ce qui sent le precepte, choque la fierté de nôtre humeur, & qu'un recit attire nôtre attention, & nous divertit. Si je n'avois peur de vous mettre en colere contre moi, je vous dirois que l'Histoire n'instruit pas toûjours aussi bien que le Roman, & vous en pourriez demeurer d'accord, si vous consideriez que l'Histoire ne doit dire les choses que comme elles se sont passées, & que le Roman au contraire les raconte comme elles devroient arriver. Les évenemens que nous voïons dans l'Histoire peuvent porter à des entreprises criminelles, quand ils nous representent des usurpations heureuses & des vices triomphans. Mais dans les fables ingenieuses dont nous parlons, nous ne sommes jamais portez qu'à la vertu, quelque persecutée qu'elle soit au commencement par la fortune : Je vous avoüe qu'il y a des sentimens de

tendresse dont les jeunes gens peuvent être susceptibles ; mais comme l'amour est une passion naturelle & generale, ne trouveriez vous pas bon qu'elle ne fût accompagnée que de mouvemens nobles & legitimes ? Le Roman même n'ose exprimer une action vicieuse qu'en l'envelopant ; il me semble que la pudeur n'a pas à se plaindre de Mademoiselle de Scuderi, quand parlant dans Clelie, de Lucrece & de Sextus fils de Tarquin, elle dit, si je ne me trompe, que ce Prince fit à cette illustre Romaine *le fameux outrage dont toute la terre a parlé*. Vous voulez bien que j'ajoûte que les Romans peuvent donner du goût pour la lecture aux personnes même qui y sont les moins portées, & que l'on peut regarder ces sortes d'ouvrages comme des mets qui réveillent l'appetit, mais dont j'avoüe qu'il ne faut pas trop manger. Je ne sai, MONSIEUR, de quelle maniere je suis entré dans un si grand détail, il me semble que c'étoit assez que de vous assûrer que je prendrai garde à tout, que je vous en rendrai compte, & que je changerai ma conduite selon que vous me l'ordonnerez. Je suis de tout mon cœur. Vôtre, &c.

---

*A Monſieur de****

MONSIEUR,

Encore que l'on m'ait jetté dans un procés par une ſurpriſe qui me devroit donner bien du chagrin, je me ſuis remis l'eſprit en repos dés que j'ai ſû que vous connoîtriez de ma cauſe, & que l'on vous avoit mis les pieces entre les mains. Je n'attendrai pas qu'un Arbitre, tel que vous, ait prononcé la Sentence pour être perſuadé de ſon équité, & ſi vous l'avez prononcée, je puis vous remercier de la bonne juſtice que vous m'avez rendüe, quoique je ne ſache pas encore de quelle maniere vous avez jugé. Si je ſuis condamné, je croirai que ma cauſe ne valoit rien, & qu'un Magiſtrat ſi habile & ſi intégre y a découvert des circonſtances que les Avocats n'avoient pas remarquées. Mais, MONSIEUR, je ſuis en trop bonnes mains, & trop de gens trouvent que je ſuis bien fondé pour craindre un ſi mauvais ſuccés. Cependant quoi qu'il en arrive, je n'en appellerai

pas, vous déciderez toûjours ſouverainement de tout ce qui me regarde, & je ſerai toute ma vie avec beaucoup de reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, &c.

A Monſieur de * * *

JE n'ai pas encore reçû les Lettres d'Etat que vous avez obtenües pour mon couſin de * * * Mais aïant appris de Madame de * * * que vous me les envoïez par vôtre Valet de chambre, je ne puis differer à vous en rendre mes tres-humbles graces. Vous ſauvez une belle terre à mon parent par la diligence que vous avez faite, & je doute fort qu'il vous puiſſe témoigner toute la reconnoiſſance qu'il en aura. Nous accommoderons ſon affaire, & lierons les mains à des Juges qui ne lui étoient pas favorables. La nouvelle de ce que vous avez fait, a réjouï les Habitans de ce Village, encore qu'ils fuſſent dans la deſolation. La grêle a ravagé

leur campagne, mais quoique leurs vignes soient vendangées depuis le commencement de Juillet ; ils se consolent de cette perte, puisque vous leur conservez leur Maître. Conservez moi aussi, s'il vous plaît, vos bonnes graces, puisque je suis tres-absolument à vous.

---

*A Monsieur le President de ****

MONSIEUR,

Ne croïez pas, s'il vous plaît, que ce soit par un sentiment de vanité ou de crainte que j'ai manqué à vous demander vôtre protection. L'homme qui m'a offensé sans sujet est un Mysantrope, sans naissance & sans merite, qui outrage tout le monde, ou pour satisfaire la malignité de son humeur, ou pour plaire par des médisances, & faire débiter ses Livres. Mais, MONSIEUR, j'ai vû tant d'honnêtes gens qui le méprisent & qui prennent patience, que j'ai crû que je ne pouvois mieux faire que de les imiter. Cependant je suis bien-aise qu'il ne m'ait

point épargné. Le mal qu'il a dit de moi, eſt peu de choſe, & ne laiſſe pas de m'attirer un grand bien. C'eſt, MONSIEUR, les offres obligeantes que vous m'avez faites. Je vous en rend graces, mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de ne les pas accepter ſi ma mauvaiſe fortune ne me ſuſcite quelque ennemi plus à craindre. J'avoüe que ſi on avoit puni cet homme-là dés qu'il commença à médire, il ne ſe ſeroit pas déchaîné de nouveau contre des gens de merite qu'il avoit épargnez. Mais tous ceux qu'il a attaquez depuis, tireroient de la gloire de ſes injures, & ſi vous vous étiez declaré pour eux comme pour moi, ils ſeroient avec beaucoup de reconnoiſſance & de reſpect, comme je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

A Monſieur l'Abbé de * * *

VOus jugez bien, MONSIEUR, que je ne poſſede pas à fond la matiere

dont vous voulez être éclairci ; mais vous me permettrez, s'il vous plaît, d'emploïer le secours d'un bel-esprit de nôtre tems pour vous dire ce que l'on peut répondre à la forte objection que l'on fait aux Canonistes, sur le sujet de l'Interdit. On leur dit, *qu'il ne semble pas raisonnable que pour un seul coupable, l'Eglise punisse plusieurs innocens, & qu'elle prive tout un Peuple de l'usage des choses saintes.* Je vous dirai donc, MONSIEUR, qu'il y a des Docteurs qui répondent, que l'Interdit au regard des Peuples, n'est pas proprement *une peine*, & que c'est seulement *une affliction* ; mais qu'au respect du Seigneur, ou Prince, il merite le nom de peine, le Seigneur étant rigoureusement & honteusement puni en la personne de ses sujets. Ils ajoûtent qu'il se trouve quelquefois de justes raisons d'affliger des Innocens, & que toute affliction ne suppose pas necessairement que ceux qui la souffrent, aïent fait une faute. Ils se fondent sur la regle de droit *in Sexto. Il ne faut point punir celui qui n'a point failli, sans quelque cause legitime qui vienne d'ailleurs : SINE culpa, nisi subsit causa, nullus est puniendus.* D'où ils concluent que pour

Lettres de Costar vol. 1. p. 548.

une bonne cauſe, comme eſt celle de la correction d'un Seigneur qui abuſe de ſa puiſſance, de fort innocentes perſonnes peuvent être punies, non pas d'une punition qui ſoit proprement un ſupplice, mais d'une punition qui ne ſoit, à le bien prendre, qu'*une diſgrace*, & *un déplaiſir*. Pour appuïer cette diſtinction, un Auteur ſoutient que l'Interdit n'eſt pas une peine ſpirituelle, parce qu'il ne prive pas des communs ſuffrages de l'Egliſe, & n'empêche point les perſonnes interdites d'y participer, d'où il s'enſuit qu'il ne bleſſe pas l'ame directement. Neanmoins Avila & pluſieurs autres trouvent plus vrai-ſemblable que l'Interdit ſoit une peine ſpirituelle, puiſque c'eſt une veritable cenſure, & que toute cenſure eſt une privation de quelques biens ſpirituels, tels que ſont les Sacremens, l'entrée de l'Egliſe, & la ſepulture Eccleſiaſtique, qui pour être des choſes materielles & ſenſibles, ne laiſſent pas d'être contées entre les biens ſurnaturels. De ſorte qu'ils ont recours à une autre ſubtilité, aſſurant qu'encore qu'il ſoit défendu de punir une perſonne innocente par la privation des biens ſpirituels intérieurs, il ne l'eſt pas, de la

Covarruvias.

punir quelquefois dans une occaſion preſſante & pour une bonne fin, par la privation des biens ſpirituels extérieurs, qui ne ſont que des aides pour obtenir & conſerver la grace.

Quoi qu'il en ſoit, ce remede eſt tres-violent, & ce n'eſt qu'aux dernieres extrémitez que l'Egliſe en permet l'uſage. Auſſi a-t-elle été pluſieurs ſiecles avant que de ſe reſoudre à le pratiquer. Le Cardinal Bellarmin en ſa réponſe *aux ſept Theologiens de Veniſe*, ſur le ſujet de l'Interdit du Pape Paul cinquiéme, montre que l'uſage en eſt fort ancien, & dit, *que s'il a été permis à ſaint Baſile de prouver que le Jeûne avoit commencé avec le monde, parce que Dieu défendit à nos premiers peres de manger du fruit de vie, rien ne l'empêche d'aſſurer que l'Interdit eſt de même datte, puiſque l'entrée du Paradis Terreſtre fut interdite à nos premiers peres, & que le Paradis Terreſtre eſt la figure de l'Egliſe, comme le fruit de vie eſt celle du ſaint Sacrement.* Mais pour uſer du mot des Italiens, *queſto è buon per la predica.* Cette pensée eſt plûtôt d'un Prédicateur ingénieux qui veut plaire à ſon Auditoire par des imagi-

nations agréables, que d'un ſavant Theologien qui veut convaincre les eſprits par la ſolidité de ſes preuves. En effet, il y a grande apparence que les Interdits n'ont commencé que l'an 1034. au Concile de Limoges. Le Cardinal Baronius en fait mention dans ſon XI. Volume, & dit qu'un Abbé de S. Martial de Limoges nommé *Odelric*, touché de la miſere du Pape qui ne pouvoit, ni ſoutenir, ni terminer les guerres qu'on lui avoit ſuſcitées, declara aux Peres du Concile qu'il avoit dans l'eſprit un moïen ſûr d'arrêter le cours d'une ſi cruelle persécution. Il ajoûta qu'il faloit ordonner que les Peuples qui rejetteroient les propoſitions de paix, ne ſeroient pas inhumez en terre ſainte aprés leur mort; que le Service Divin ne ſe feroit pas dans leur Egliſe publiquement; que l'adminiſtration des Sacremens ceſſeroit, à la reſerve du Baptême pour les enfans, & du Viatique pour les mourans: Que les Autels ſeroient dépoüillez de leurs ornemens, que les Prêtres ne feroient plus de mariages, & que l'uſage de la viande ſeroit défendu auſſi rigoureuſement qu'en tems de Carême.

Cette Hiſtoire fait connoître que l'Interdit

l'Interdit étoit une chose nouvelle en ce tems-là, puisque les Evêques de ce Concile ne s'étoient point avisez de s'en servir, & qu'il falut qu'Odelric le proposât comme un remede qu'il venoit d'imaginer fort à propos. Cette remarque me persuade qu'il y a quelque erreur dans ce qu'on rapporte d'un Evêque de Limoges, qui voïant la mauvaise vie du Peuple, ordonna l'an 994. une chose qui ne s'étoit jamais pratiquée. Ce fut de faire cesser le service dans toutes les Eglises sans exception, de ne permettre plus que l'on célebrât la sainte Messe, que l'on chantât les loüanges de Dieu; enfin ce fut d'abandonner ces méchans, comme s'ils eussent été des Payens & des Infidelles.

S'il étoit vrai que cet Evêque eût trouvé cet expedient pour ramener ces Peuples à leur devoir, est-il croiable que trente-huit ans aprés, la mémoire en eût été si éteinte dans la même Ville, que les Peres du Concile l'eussent ignoré, & qu'Odelric se fût attribué la gloire de cette invention? En tout cas le mot de *novam observantiam* est remarquable, & confirme que les Interdits n'étoient point usitez dans la primitive Eglise. Aprés l'extinction de la

Alduinus Episcopus Lemovicensis, pro nequitia Populi, novam observan-

tiam constituit, scilicet Ecclesias & Monasteria cessare à Divino cultu, à sancto sacrificio, & populum quasi paganum à divinis laudibus cessare.

seconde race de nos Rois; c'est à-dire des Carlovingiens, les Interdits furent frequens en France, en Italie & en Almagne, parce qu'il y eut plusieurs Princes & Grands Seigneurs qui se rendirent Souverains des Provinces, dont ils n'étoient que Comtes, Marquis ou Gouverneurs. Les Evêques pour reprimer les injustices & les violences de ces nouveaux usurpateurs, se servirent utilement de l'Interdit, voïant que les excommunications étoient tombées dans le mépris. Yves de Chartres, qui vivoit du tems de nôtre Philippes premier, & de Gregoire VII. parle de plusieurs Interdits dans ses Epîtres, & les appelle des *remedes extraordinaires*, pour marquer que la coutume en étoit nouvelle.

Au commencement la rigueur en étoit extrême, & voici de quelle maniere on en usoit pendant ce mal-heureux tems que l'on appelloit *une tréve avec Dieu, & une suspension du culte qui lui appartient*. On descendoit les Cloches, on demontoit les Orgues, on mettoit par terre le Crucifix, les Images & les Reliques des Saints, & on les entouroit d'épines & d'orties, à ce que l'on peut voir dans l'Histoire

des Evêques de Liege. On y rapporte qu'aprés le déplorable état où la Ville de Liege avoit été reduite par l'Armée de Henry Duc de Brabant, Pierre-Pont Evêque de la Ville, excommunia le Duc l'an 1212. Il fut ordonné dans l'Assemblée des Prélats de son Diocese, que le Crucifix & les Reliques des Saints seroient mis par terre, & envelopez d'épines dans toutes les Eglises.

Nous lisons que Gregoire X. ayant été Chanoine & Archidiacre de Liege avoit vû de semblables excés, & les avoit reprimez par une Constitution qu'il fit dans le Concile de Lyon.

Il y a eu des Papes avant & aprés qui ont été encore plus indulgens. Caliste II. aïant défendu le Service Divin dans les terres des Croisez, qui n'accomplissoient pas leurs vœux, ne laissa pas de permettre que l'on conferât le Baptême en tous ces lieux-là, & que l'on confessât tous ceux qui seroient en peril de mort.

Outre cette permission, Innocent III. consentit l'an 1200. que l'on fist quelques Predications pendant l'Interdit, & que même on administrât le Sacrement de Confirmation.

Gregoire IX. permit de dire une

Messe basse une fois la semaine, afin qu'il y eût toûjours des Hosties consacrées pour servir de Viatique aux mourans ; mais il ne le permit qu'à condition que l'on ne sonneroit point les Cloches, & que les portes de l'Eglise seroient fermées.

Le Pape Boniface VIII. si connu des François voulut bien que la Messe se dît tous les jours, que l'on se confessât, & même que l'on celebrât l'Office Divin, pourveu que ce fût sans chanter, sans sonner les Cloches, & sans tenir les portes ouvertes. Il ordonna même qu'aux Festes de Noël, de Pâque, de Pentecôte, & de l'Assomption de Nôtre-Dame, on feroit le Service avec toutes les solemnitez ordinaires, comme on le voit dans le Chapitre, *Alma mater, de sentent. Excommunicat. in 6.*

Martin V. ajoûta à ces Fêtes celle du saint Sacrement, & le Docteur Covarruvias remarque que la même chose se doit pratiquer le jour & le lendemain de l'arrivée d'un Roi dans une Ville interdite. Le Droit Canon ne fait aucune mention de ce cas-là, mais les Canonistes ne laissent pas de le juger raisonnable, se fondant sur ce mot du

Chapitre *Solitæ, de major. & obe. qu'il faut déferer à la dignité Roïale.* Dans tous ces cas-là les personnes qui sont cause de l'Interdit, sont excluses de ce relâchement favorable, comme il est porté expressément dans la Constitution de Boniface VIII.

Nous apprenons dans le même Livre quels malheurs naissent ordinairement des Interdits.

Lors qu'ils étoient de longue durée l'irreligion des Peuples se fortifioit, les Hérésies ne manquoient pas de germer & de se multiplier, & les ames étoient exposées à une infinité de perils. Les Eglises demeuroient privées des honneurs, des respects, & de l'obeïssance qui leur appartenoient legitimement, sans qu'on leur pût reprocher de s'être attiré ce mépris par aucune faute.

On remarque là-dessus qu'ensuite d'un Interdit de plusieurs années, il arriva que des hommes n'aïant point ouï la Messe durant trente ou quarante ans, se moquoient des Prêtres qui la célebroient, & traitoient de ridicule ce que le Christianisme a de plus saint & de plus sacré. Un Auteur trouve que ce dangereux remede n'est pas plus propre à jetter la terreur dans l'ame, qu'à

Soto in 4. dist. 22. q. 3. art. 1.

la remplir de profanation & d'impiété, qu'à lui ôter le goût des choses divines, qu'à rendre les Peuples sauvages en leurs mœurs, & semblables à des terres qu'on laisse en friche, & qui sont bien-tôt couvertes d'épines & de chardons.

Voila, MONSIEUR, un discours que j'appellerois fort long sur une matiere peu divertissante, si un bel esprit ne me l'avoit fourni, & que vous n'eussiez pas souhaité d'être éclairci sur un sujet dont on parle souvent sans le bien connoître. Souvenez-vous donc, s'il vous plaît, que vous l'avez demandé, & que je n'ai rien à vous refuser, puisque je suis, &c.

A Monsieur de ***

VOulez-vous que je vous parle franchement, vous ne pouviez vous adresser plus mal qu'à moi pour la commission que vous me vouliez donner. Entre tous les mortels, je ne pense pas qu'il y en ait un moins propre que vôtre tres humble serviteur à prendre soin d'un procés. Je gâterois tout si je

me mêlois du vôtre, ne m'en croïez pas, & demandez-en des nouvelles à vôtre voisin Monsieur le Marquis de M * * * il vous dira que j'eus dernierement une affaire, qu'il me mena chez quelques-uns de ses Amis qui étoient de mes Juges, & qu'il me recommanda avec tant d'ardeur, que j'obtins tout ce que je demandois. Savez-vous ce qui en arriva? Je perdis mon procés. Ce ne fut pourtant que par une petite faute qui ne vaut pas la peine d'en parler. Je demandai seulement ce qui donnoit gain de cause à ma partie. On me l'accorda, & j'en eus pour mon argent. Je vous conseille de garder le vôtre, & de mettre vôtre affaire en de meilleures mains que les miennes. Cet avis que je vous donne vaut mieux que les sollicitations que je pourrois faire. Cependant, si vous jugez que mes peines & ma presence ne vous soient pas inutiles, vous en pouvez disposer. J'offre d'aller tous les jours parler pour vos interests, pourveu que ce soit en général, & qu'il n'entre aucun terme de Palais dans ce que je dirai. Je ferai l'empressé chez vôtre Procureur, afin que ma presence le tienne toûjours en état de défendre vos interests. Enfin, mon

cher Monſieur, je n'oublirai rien de tout ce qui vous pourra faire connoître à quel point je ſuis.

A Monſieur de * * *

Je ne ferai pas le modeſte à contretems, & je vous avoûrai que je n'ignore pas tout-à-fait les fineſſes de nôtre langue, mais je ne les connois pas aſſez pour decider de la conteſtation que vous avez avec nôtre Ami. Ainſi je ne vous dirai pas mes ſentimens pour regler les vôtres, mais ſeulement parce que vous m'ordonnez de vous les dire.

L'endroit où l'Auteur parle de la Fortune, me paroît aſſez beau, mais je penſe qu'il eſt imité de Plutarque, ou même tiré mot à mot d'une Lettre de Coſtar. Voici, ce me ſemble, de quelle maniere je l'ai remarqué dans le dernier de ces deux Auteurs.

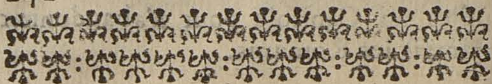
La fortune aprés avoir abandonné les Aſſyriens & les Perſes, & avoir volé legerement pardeſſus les Macedoniens, les Egyptiens & les Carthaginois, ſans s'y arrêter beaucoup, vint quitter ſes aîles



aîles au Capitole pour n'abandonner jamais les Romains.

Aprés les cinq eſpeces de Lettres dont nous venons de traiter, nous finiſſons cette ſeconde Partie par des Réponſes que nous donnons ſur des ſujets differens ; à quoy, ſelon nôtre coûtume, nous ajoutons quelques Reflexions ſur la maniere de les écrire.





REFLEXIONS

SUR

LES RE'PONSES

ET

SUR LA MANIERE

DE LES FAIRE.



A belle maniere de répondre est de le faire promtement, exactement, & sur tout quand il s'agit de quelque affaire d'importance, & à laquelle on ne sauroit apporter trop de soins. En de pareilles occasions la diligence temoigne je ne sai quoi d'ardent qui ne peut que plaire ; & si la lenteur à païer ces dettes-là montre une negligence peu obligeante, c'est désobliger en effet que de ne s'en pas acquitter entierement.

L'Exactitude veut que nous répondions avec ordre à tous les articles des Lettres ; que nous donnions les éclairciſſemens que l'on ſouhaite de nous, & que nous accordions même ce que l'on nous demande, ou que nous faſſions connoître le déplaiſir que nous avons de n'être pas en état de l'accorder.

Il faut auſſi que nous emploïons dans nos Reponſes le même caractere de ſtile dont on s'eſt ſervi en nous écrivant.





RÉPONSES SUR TOUTES SORTES DE SUJETS.

Réponse pour le caractere tendre.

EST-il possible, MADAME, que vous m'obligiez à vous raconter le nouveau sujet d'affliction qui m'est arrivé depuis que vous n'êtes plus à Paris ? Faut-il que ce soit moi qui vous donne toûjours les mauvaises nouvelles que vous recevez ? Cependant, il vous faut obeïr, & en vous disant que le pauvre Marquis de *** est blessé & prisonnier, je vous fasse connoître que je ne suis pas moins mal-heureux en mes amitiez qu'en la cruelle passion que vous savez. Vous voïez, MADAME, que

la fortune me frappe par tout où elle me peut blesser ; il est vrai que pour cette heure elle n'a pas été fort ingénieuse à prendre son tems. Il ne falloit pas qu'elle me donnât ce coup aprés vôtre départ si elle vouloit qu'il me fût sensible, & il n'y avoit gueres d'apparence qu'il le devînt à un homme qui étoit déja comme assommé d'une plus grande douleur. Considerez par-là que l'amitié est bien peu de chose, si on la compare à une passion violente. Cet accident qui dans une autre occasion m'auroit percé le cœur, ne m'a pû rendre plus triste que je l'étois, & de tant de larmes que j'ai répandües, je ne sai si mon ami en a eu pour lui une toute entiere, &c.

Réponse à un homme d'un grand esprit.

QUand je considere la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous me paroissez plus grand qu'à l'ordinaire, & je n'ai pas regret de vous voir au dessus de moi, puisque je trouve que vous vous êtes

mis au deſſus de vous-même. Les loüanges que vous me donnez ſont ſi belles, & d'un tour ſi ingénieux, que je ſerois plus glorieux de les avoir données que de les avoir reçûës. Je ſuis charmé du Portrait que vous faites de nôtre Princeſſe. Il eſt ſi beau & ſi riche, que je ne ſai ſi je n'ai pas plus de plaiſir à le voir, que je n'en aurois à regarder cette aimable perſonne elle-même. Vous ajoûtez des graces à celles qu'elle a, & je puis dire que vous avez imaginé ce que la peinture ne ſauroit faire voir, &c.

Réponſe à une Lettre écrite d'une maniére noble.

CRoïez-moi, MONSIEUR, briſez les chaînes que vous portez, & prenez-en de plus belles. Attachez-vous à une Maîtreſſe qui ait plus d'éclat & plus de reconnoiſſance, que Madame la Marquiſe de***. Celle que j'ai à vous propoſer, ne manque jamais à recompenſer ſes Amans, & ſi l'on meurt pour elle, on reçoit une recompenſe qui

vaut mieux que la vie que l'on perd. Demeurez en d'accord, car c'est de la gloire dont je parle, & de l'immortalité qu'elle donne. Les gens de vôtre âge & de vôtre qualité ne sauroient mieux faire que de la chercher à travers les fatigues & les perils : Ils doivent tout entreprendre pour la posseder.

Réponse à une personne enjoüée.

VOus avez le plus grand tort du monde de m'accuser d'inconstance. Je vous nommerois quinze ou seize belles Dames que j'ai aimées assez fidelement pour ne pas craindre qu'elles se puissent plaindre que j'aie jamais changé. Je ne saurois croire que Mademoiselle de *** ait semé de moi un bruit si fâcheux. Vous tâchez de l'exposer à mon ressentiment pour vous en garantir. Pourquoi se plaindroit-elle de ce que je ne lui ai pas écrit, c'est-à-dire, de ce que je la laisse en repos ? Ne sai-je pas qu'elle aime à goûter la douceur qu'il y a à ne rien faire ? Souhaiteroit-elle de recevoir des Lettres pour se repentir de les avoir reçûës, dés qu'il y fau-

droit répondre ? Croïez moi, Madame, il me suffit qu'elle ait dans un endroit de mon cœur retiré & sans bruit, la place qu'elle me demanda quand je partis, & que cette place ne lui coûte non plus à garder, qu'à moi à protester que je la lui garde. Mais je vois bien que vous me voulez broüiller avec tout le monde. Ne me dites vous pas que le Marquis de *** a resolu de me marier ? Que lui ai-je fait qu'il me veüille donner une femme ? Je lui rends mille tres-humbles graces de son present, & lui declare que je ne veux d'autre Maître que moi dans ma maison.

A Monsieur de ***

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous fasse connoître Madame la Marquise de *** avant que vous l'alliez voir à sa maison de Campagne. C'est une personne d'une beauté charmante, & d'un merite extraordinaire. Elle reçoit peu de visites dont bien des gens enragent dans l'ame ; mais elle est si révérée qu'on n'ose murmurer tout haut du tems qu'elle se donne à elle

seule. Voulez-vous que j'emprunte l'expression d'un fameux Auteur ? C'est *une lumiere qui fuit les yeux & qui cherche l'obscurité.* Ceux qui vous ont loüé les agrémens de sa conversation, n'ont pû parler que par conjecture. Ils ont été bien-aises de se faire honneur, en vous laissant juger qu'ils voïoient quelquefois une personne si accomplie. Vous allez goûter avec tant de joie le privilege que je vous ai fait accorder, que je suis resolu de ne vous voir de quinze jours pour n'être pas accablé des remercimens que vous me feriez dans les premiers transports de vôtre reconnoissance.

Pour ce qui regarde Mademoiselle de Sc. tout ce qu'on vous en a dit est encore au dessous de ce que l'on vous en pouvoit dire. Je suis tellement à elle, & j'en ai donné si souvent des témoignages publics & particuliers que je consens que vous rejettiez mes sentimens comme un peu suspects. Mais que direz-vous des loüanges que lui donnent deux hommes qui en meritent tant eux-mêmes ? Voici de quelle maniere ils en parlent en proposant de faire un voïage en Italie.

Ne vous semble-t-il pas que Made-

moiselle de Sc. y devroit venir aussi, afin de ne rien regretter de tout ce que nous laisserions derriere nous, & de ne plus tourner la tête vers les lieux que nous quitterions. Cette admirable fille ne se déplairoit pas au païs de Lucrece & de Virginie. Elle seroit digne de Rome, & Rome digne d'elle, si Rome étoit encore ce qu'elle fut autrefois. Apprenez-moi, je vous prie, où cette rare Personne s'est formée l'ame, l'esprit & le cœur? N'y a-t-il point d'incompatibilité à être si vertueuse, si spirituelle, si sincere & si modeste tout-ensemble? Les Sciences lui ont-elles été revelées? Comment sait-elle, sans étudier, ce que les hommes les plus doctes savent à peine aprés avoir étudié toute leur vie? Que vous êtes heureux d'avoir une telle Amie! Que je serois heureux, si j'étois assez honnête homme pour pretendre à une si grande gloire, & au bon-heur de voir tous les jours une personne si admirable! si je n'ai l'avantage de la voir & de l'entendre, faites en sorte que j'aie quelque part en son amitié. Je ne pretends pas en avoir autant que vous en son estime, quoique je lui aie voüé toute la mienne. C'est un honneur trop relevé pour un malheureux qui ne se croit plus du monde, & qui n'a pas la

vanité de vouloir partager également avec vous un bien que vous devez poſſeder entierement. Il me ſuffira, &c. Vous voïez bien, mon cher Monſieur, que c'eſt Balzac qui parle, & vous jugez aiſément de la difference qu'il y a du témoignage de ce grand homme à ce que pourroit dire vôtre tres-humble ſerviteur. Je ne vous rapporte pas même tout ce que ce fameux Auteur ajoûte à ce que je viens de citer. Mais il faut que vous voïez de quelle maniere il finit une Lettre ſi longue. *Je ne puis m'épuiſer en vous parlant d'elle, & la plume qui me tombe des mains ſur tous les autres ſujets, a bien ſecondé les mouvemens de mon cœur qui l'ont fait agir ſi long-tems.*

La Lettre de recommandation que vous m'envoïez de la part de Monſieur le Marquis de *** eſt digne de ſa généroſité & de ſon eſprit. Ce que j'y puis trouver de mal, eſt que je ne ſuis pas digne des loüanges qu'il m'y donne. Aſſûrez-le de ma reconnoiſſance, tout de vôtre mieux. Si vous m'acquittez comme il faut envers vôtre cher Marquis, je vous tiendrai quitte de l'obligation que vous m'avez de vous avoir ménagé l'entrée de chez ma belle Marquiſe. Voilà comme les choſes ſe peu-

vent accommoder dans ce bas monde, pourveu qu'on s'y prenne bien pour les ajuster. Je suis, &c.

A Monseigneur . . . .

MONSEIGNEUR,

Vôtre générosité n'a déja que trop fait pour moi, elle se peut arrêter sans que vous le puissiez trouver mauvais. Si vous me faisiez de nouvelles graces comme il semble que vous me le promettiez, j'en aurois de nouveaux remords en me reprochant que ce n'est pas mon merite qui m'attire tant de marques de vôtre bonté. En verité, MONSEIGNEUR, il faut avoüer que vous savez bien gagner les cœurs, & persuader les esprits. Monsieur le Comte de *** est revenu charmé des honnêtetez que vous lui avez faites, & des soins que vous avez donné à sa grande affaire. Pour ce qui regarde l'Illustre Mr. de *** dont vous me demandez des nouvelles; je vous surprendrai peut-être en vous racontant ce que l'on m'en a dit. Il a quitté l'emploi où il

avoit acquis tant de reputation, & s'eſt jetté dans une retraite dont ſes Amis ont paru fort étonnez. Je ne doute pas que ce ne ſoit par une veritable inſpiration du Ciel qu'il a quitté le monde, & je ne ſaurois m'imaginer qu'un autre intereſt que celui de ſon ſalut ait part en ce changement. Ce n'eſt ni dépit d'amour, ni abattement de courage, ni crainte d'un mauvais ſuccés; c'eſt une veritable pieté, c'eſt la grace qui l'enleve aux hommes pour le donner à Dieu. Je ſaurai les particularitez de ſa maniere de vivre, & je ne manquerai pas de vous en rendre compte le plûtôt que je pourrai. Je ſuis avec tout le reſpect, & toute la reconnoiſſance que je dois,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, &c.

---

*A Madame de ****

CE que vous me dites de Monſieur l'Abbé de *** ne me ſurprend pas. Il y a long-tems qu'il ſe fait un plaiſir de

me rendre de bons offices. Il prit même il y a cinq ou six ans les interests d'un homme qu'il ne connoissoit point, parce qu'il apprit qu'il étoit de mes Amis & de mes voisins. Je ne manquerai pas de lui recommander vôtre affaire, & je suis assûré qu'il ne manquera pas de son côté d'agir comme il faut. S'il vient à vous bien connoître, & que j'aie besoin de lui, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'avoir recours à vous pour en obtenir ce que j'aurai à lui demander. Mais, MADAME, quand vous le connoîtrez bien aussi, toute vôtre estime sera pour lui, & je voi bien que je n'y aurai plus de part. Je ne laisserai pourtant pas d'être tres-absolument comme je suis,

Vôtre tres-humble, &c.

---

*A Monsieur de ****

EST-il possible, MONSIEUR, que le vieux Docteur soit en colere contre moi ! Il est vrai que je l'ai offensé d'avoir voulu lui prêter un mot François pour le substituer à un terme barbare

dont il s'étoit ſervi. Il fait de grandes plaintes, il dit que je l'ai repris en vôtre preſence, & que c'eſt un outrage ſenſible que je lui ai fait. Vous ſavez, Monsieur, avec quelle honnêteté je lui parlai. Je lui demandai s'il aimoit mieux ſe ſervir de l'expreſſion qu'il venoit d'emploier, que d'une autre que je lui propoſai enſuite. Veut il que je lui demande pardon à genoux en forme d'amende honorable? Que je prenne le deüil pour le reſte de mes jours, que je me laiſſe croître la barbe juſqu'à la ceinture, & que je m'impoſe une perpetuelle abſtinence? En verité, Monsieur, il y a une grande difference entre un galant homme, & un homme que le Grec & le Latin ont gâté!

Pour cet autre dont vous m'avez envoïé un Ouvrage, je vous en dirai mon ſentiment avec la ſincérité que vous me connoiſſez. Son ſtile eſt d'un Auteur qui ſait aſſez nôtre langue, mais qui marche ſi lentement, & avec tant de précaution pour ne pas tomber, qu'il paroît tout languiſſant & à demi mort. Parlons ſans figure, & diſons qu'il faut faire un aſſez grand effort pour paſſer d'une page à l'autre, & que ce ſeroit une entrepriſe qui effraïeroit que de

vouloir lire tout le Livre. On n'y trouve rien qui puisse ragouter. Je ne demande pas que l'on jette le sel & le poivre à pleines mains; mais que l'on veuille renoncer à toutes sortes de sauces & vivre en malade, je ne saurois approuver un regime si superstitieux. Ce seroit une santé malheureuse, qui couteroit bien à conserver, s'il faloit renoncer à toutes les choses agréables pour ne la pas perdre.

A Monsieur de ***

NE me faites pas tant de peur de vôtre Monsieur le Capitaine; je pense que je pourrai faire ma paix avec lui. Je n'ai qu'à lui dire qu'il se sert mieux d'une épée que d'une plume. Le Sonnet qu'il me montra, est plus méchant que celui du Misantrope de Moliere. Aussi répondis-je à un de mes Amis comme parle Alceste. Je dis que je croïois Monsieur le Capitaine honnête homme, & méchant Poëte. Mais ne suffira-t-il pas pour le satisfaire que je lui nomme plusieurs Heros qui n'ont jamais fait de vers, & que je publie les belles actions qu'il

qu'il dit qu'il a faites? Vous jugez bien que c'eſt de lui que je les ai appriſes ; je ne ſai s'il vous les aura racontées de même façon? Vous m'en direz quelque choſe à mon retour. Je ne pourrai pourtant partir que le mois prochain, & même je n'aurois quitté la campagne qu'à la fin de l'Automne, ſi vous ne me rappelliez à Paris ; mais dés que vous ordonnez il n'y a ni belle ſaiſon, ni mauvais tems qui me puiſſe empêcher de vous obéïr. Je ſuis à vous, mon tres-cher Monſieur, de tout mon cœur.

A Madame de * * *

MADAME,

La Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, me jette dans un embarras d'où je ne puis me tirer. Vous me dites beaucoup de bien de l'Ouvrage que je vous ai envoïé, & je ne puis comprendre, ni que vous ſoïez capable de vous tromper, ni que mes écrits ſoient aſſez agréables pour vous plaire. Il n'eſt pas poſſible, MADAME, qu'une

personne qui a une delicatesse admirable, puisse me témoigner tant d'estime de si peu de chose. Il faut que vous n'aïez consulté que vôtre complaisance quand vous m'avez voulu parler de mes écrits, & que vous aïez eu moins d'égard à la qualité d'Auteur qu'à celle de vôtre tres-humble, &c.

A Monsieur de * * *

JE suis bien fâché, MONSIEUR, que l'on vous ait mal expliqué le sens de ma Lettre, & que vous vous soïez donné la peine d'aller chez Monsieur l'Archevêque de * * *. Ce n'est pas que je n'aie appris avec une secrette joie que vous aviez bien voulu faire cette courvée, car vous ne l'auriez pas faite si vous ne m'aimiez. Je ne sai quelle reconnoissance j'en dois avoir, & si je pourrai bien m'acquitter en vous donnant l'éclaircissement que vous me demandez sur l'avanture que l'on vous a racontée. On m'a dit que l'aimable Languedochienne que nous appellions *fine mouche*, a été déconcertée par un Amant de même païs que Mr Loyal, d'où vous

ſavez qu'il ne vient jamais de duppes. Jugez ſi la belle qui n'aime pas les paſſions ſteriles devoit negliger à prendre des précautions avec un Normand. Leur commerce dura quelque-tems avec aſſez de douceur de part & d'autre. Le Cavalier trouvoit en ſa Maîtreſſe beaucoup de charmes, & une grande complaiſance. De ſon côté la Dame voïoit avec plaiſir que ſon Amant étoit aſſidu, & concevoit d'agréables eſperances, le trouvant toûjours magnifique en habits, en bijoux & en équipage. Mais l'Amant avoit pris ſes meſures, & ſe moquoit de celles que pouvoient prendre les autres. S'il propoſoit des parties de divertiſſement, elles ſe bornoient à des promenades ſeches, ou à quelques collations mediocres. La Belle n'en étoit pas fort contente, mais elle faiſoit ſemblant de l'être, s'imaginant qu'à l'avenir le Cavalier pourroit lui donner des témoignages plus ſolides de ſon affection. Il connut l'intention de la Dame, mais il ne laiſſa pas d'aller ſon train, & de ſoûtenir les aſſauts qu'on lui livra. De ſorte que la Belle tourna ſes prétentions vers une bague fort brillante & de grand prix que portoit le Cavalier. Elle la tira de ſon doigt, la

mit au sien, & l'aiant montrée à ce Gentilhomme : Avoüez, lui dit-elle en souriant, que cela sied encore mieux à une femme qu'à vous. Elle accompagna ce sourire de certaines complaisances dont elle croioit que les suites pourroient païer le bijou ; mais le Normand fit semblant de ne pas comprendre à quoi abboutissoient ces douceurs, voïant qu'il n'en pouvoit profiter sans perdre dans cet échange. Un gros diamant du milieu valoit deux cens Loüis, & il y en avoit six autour que l'on estimoit cent écus. Nôtre Languedochienne eut quelque confusion d'avoir fait des avances inutiles, & demanda à garder la bague durant quelques jours. L'Amant y consentit, mais il ne passa point à des offres qu'auroit pû faire un homme plus passionné & plus liberal. La Belle ne fit restitution qu'avec repugnance, & le Cavalier voulant pourvoir à la sûreté de sa bague en fit tirer le Diamant de deux cens loüis, & en mettre un faux de même grosseur, & taillé de même façon. La Dame ne manqua pas d'attaquer encore le bijou, & s'étant mise sur sa belle humeur elle proposa en badinant de faire un échange d'une bague d'environ vingt loüis qu'elle mit au

doigt du Cavalier, pour celle qu'elle en tira. Le Normand répondit que son Diamant ne lui paroissoit pas d'un assez grand prix pour lui être offert. Mais que puisqu'elle vouloit bien l'accepter, elle pouvoit faire ce qu'il lui plairoit. Enfin, MONSIEUR, l'échange fut fait: on ne m'a pas dit si le Cavalier eut quelque retour, mais un de mes Amis lui trouva le visage fort content au sortir de chez sa Belle. Peu de tems aprés il fut obligé de partir, & la Dame aïant besoin de quelques meubles voulut vendre sa bague pour les acheter. Elle la porta chez des Lapidaires qui l'avoient estimée au commencement jusques à huit cens écus; mais elle fut surprise d'une étrange sorte, quand ils lui dirent que le gros Diamant avoit été changé. Elle la montra à des Connoisseurs qui n'étoient point Marchands, & comme ils lui dirent la même chose, elle vit avec un dépit sensible qu'elle avoit été la duppe d'un homme pour qui elle avoit eu tant de complaisance, & tant d'égards.

Il falut pourtant qu'elle se consolât & qu'elle tînt secrette une avanture qui lui auroit attiré de fâcheuses railleries. Voilà, MONSIEUR, les particulari-

tez que l'on m'a dites, & dont j'ai crû que je vous devois faire part. Je suis, &c.

A Mademoiselle de * * *

JE suis charmé de la colere que vous avez contre moi, je vous en remercie tres-humblement, & je puis dire que je vous suis moins obligé de la complaisance que vous eûtes hier que des reproches que vous me faites aujourd'hui. Aïons quelquefois des soupçons, & de petites pointes de jalousie. Nôtre amour s'en portera cent fois mieux. Quand les visites que vous rendoit le jeune Marquis me broüillerent la cervelle, & que je m'en plaignis, vous me parûtes plus aimable que jamais. Cependant au lieu de vous justifier serieusement, vous vous contentâtes de sourire, de me donner un coup d'éventail, & de chanter ce couplet d'Alceste.

Un Rival n'est pas inutile,
Il réveille les soins & l'ardeur d'un Amant
Une conquête facile

Donne peu d'empreſſement,
Et lamour tranquile
S'endort aisément.

Vous me païâtes d'une Chanſon pour me guérir l'eſprit, mais j'ai de meilleurs remedes pour vous, ſi mon bon-heur veut que vous ſoïez un jour atteinte de la même maladie. Je n'aurai qu'à vous ouvrir les yeux. Vous verrez qu'il n'y a perſonne auſſi aimable que vous, & qu'il n'y a pas d'apparence que l'on vous puiſſe quitter pour une autre.

A Monſieur l'Abbé de * * *

ENfin, MONSIEUR, j'ai reçû vos écrits, & puiſque vous voulez que je vous en rende conte, je vous dirai que je les ai lûs avec beaucoup de plaiſir ; vôtre ſtile eſt fleuri, & vigoureux ſelon que les matieres peuvent demander de l'agrément ou de la force. Vous m'avez perſuadé ſur le papier, comme vous auriez pû faire dans la Chaire. Oüi, MONSIEUR, vos Harangues m'ont émû, quelque nom de morte que l'on donne à l'écriture. J'y trouve du feu

par tout, & je ne ſai ſi l'on a eu raiſon de vous accuſer d'en mettre trop. Pour moi j'aime une ſi heureuſe abondance, & je ſuis perſuadé que ſi une periode animée manquoit de toucher les cœurs, il faudroit qu'une autre les trouvât ſenſibles & les échauffât. Je ſouhaite avec paſſion de voir de quelle maniere vous ſoutenez ces beaux diſcours de la voix & du geſte, & de vous donner les applaudiſſemens que vous meritez. Je ſuis, &c.

---

*A Monſieur de ****

SI vous ne m'euſſiez écrit le premier ſur la perte que nous venons de faire, je vous aſſure que je ne vous en aurois point parlé de quelque tems. Je n'aurois pas trouvé de termes pour me plaindre, & pour exprimer ma douleur. Mais puiſque vous avez pris ſoin de vouloir contribuer à ma conſolation, je vous dirai ſeulement pour vous rendre le même office, que je pretens aller mêler mes larmes aux vôtres. Cependant ne vous attendez pas que nous puiſſions nous entretenir de la perſonne que

nous

nous regrettons, il ne me reſte plus d'eſprit, je n'ai que de l'affliction, je ſuis muet, & je ne croïois pas même vous faire une réponſe ſi longue. Quand j'ai pris la plume, ce n'étoit que pour vous dire que j'ai tout perdu, qu'il ne me reſte plus rien de cher au monde que vous, mon cher Monſieur, & que l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis.

---

*A Monſieur de ****

JE voi bien, MONSIEUR, qu'il y a moins de politique que de magnificence dans les preſens que vous faites. Ce que l'on donne peu à peu s'inſinuë inſenſiblement juſques au cœur, au lieu qu'un bien-fait conſiderable n'eſt pas toûjours reçû agréablement, l'on trouve qu'il oblige un peu trop; mais la maxime de faire durer les faveurs en ne les diſtribuant pas toutes à la fois, eſt au deſſous de vôtre humeur liberale. Il faut que vous verſiez à pleines mains; & vous croiriez n'avoir pas donné, ſi vous n'aviez enrichi tout d'un coup. Je devrois comprendre pluſieurs remercie-

mens dans celui-ci, comme vous m'avez fait pluſieurs graces à la fois, mais je me contenterai de vous dire que ſi vous avez les inclinations extrêmement généreuſes, je n'ai pas moins de reconnoiſſance. Je ſuis, &c.

A Monſieur l'Abbé de ***

VOus voulez donc que je parle ſincérement ſur le démêlé que vous avez, de ſorte que je vous puis dire que je voudrois vous voir en paix avec vôtre fameux Adverſaire. Mais ne vous y trompez pas, c'eſt plus pour vos intereſts que pour les ſiens. Ce n'eſt pas que vous ne montriez beaucoup d'eſprit, & une profonde érudition en attaquant ſes Ouvrages; mais entre nous ces mêmes Ouvrages ont l'approbation générale, & ſont entre les mains de tout le monde. Quand il ſe trouveroit quelques Savans qui entreroient dans vôtre parti, je ne vous en eſtimerois pas plus fort. Que pourroient-ils dire? que Monſieur *** n'a pas écrit ſelon les preceptes des Anciens. Une infinité de gens répondroient

qu'il a ſatisfait ſon ſiecle & ſa nation. D'autres ajouteroient qu'il vaut mieux ſavoir plaire ſans art que de ne plaire point avec une parfaite connoiſſance de l'Art de plaire. Il y a des pieces de Theatre où toutes les maximes de la Poëtique ſont gardées exactement, qui ne laiſſent pas d'être froides & languiſſantes. J'en ai vû d'autres qui divertiſſent par un heureux naturel. Je ne ſai ſi c'eſt que la ſcience eſt goûtée par moins de gens, ou ſi elle eſt accompagnée de quelque choſe de contraint que l'on n'aime pas. Ne peut-on pas dire auſſi qu'encore que nous ne faſſions pas reflexion ſur ce qui nous touche dans un Ouvrage, nous ne laiſſons pas d'être plus ſenſibles aux dons du Ciel que nous y voïons briller, qu'au travail des hommes que l'on y remarque? Enfin, MONSIEUR, croïez-moi, n'accuſez point d'aveuglement ceux qui ont donné des applaudiſſemens à vôtre Adverſaire. Ils ſont en ſi grand nombre, que l'on vous pourroit citer en leur faveur une maxime qui a été reçûë de tout tems, *qu'une erreur qui devient generale, ceſſe d'être erreur*. Je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe, nôtre amitié & vôtre Lettre me l'ont donnée.

A Monsieur de * * *

QUe je suis touché de vôtre derniere Lettre, & que je la trouve charmante! Il n'y a ni d'ami si généreux, ni d'homme qui écrive si agréablement. Que n'aurois-je pas à répondre si vous ne m'ôtiez la parole? Vous me faites des offres d'une maniere si obligeante, & vous me demandez des nouvelles d'un tour si spirituel, que je n'ai qu'à vous rendre graces de ce que vous voulez faire pour moi, & vous dire pour nouvelles que je n'ai rien appris qui soit digne de vôtre curiosité. Quand vos Lettres m'auront appris à bien écrire, nôtre commerce sera plus regulier, mais en attendant que vous m'aïez mis en état de le soutenir, je me contenterai de vous protester simplement & sincerement que je suis tout à vous.

A Madame de * * *

VOus ne sauriez croire, MADAME, le déplaisir que j'ai d'apprendre que vô-

tre migraine s'opiniâtre à voûs tourmenter. Je voi une infinité de gens qui joüissent d'une parfaite santé au milieu de leurs débauches, pendant qu'une vie tres-reglée ne vous peut mettre à couvert d'une si fâcheuse indisposition. Cependant, MADAME, vous m'avoûërez qu'il faut souffrir sans murmurer ce que Dieu veut que nous souffrions, & que ce n'est pas à nous à demander raison à sa Providence de ce qu'elle fait. Nous devons être persuadez qu'elle ne fait rien que de juste, & nous soumettre à ses ordres avec une entiere resignation : mais je ne prens pas garde que je vous dis des choses que voûs vous dites cent fois mieux à vous-même, que personne ne vous les diroit. Il vaut mieux que je me contente de vous protester que je suis, &c.

---

*A Monsieur de ****

JE n'ai jamais rien vû de plus ampoulé que l'écrit de nôtre nouvel Auteur. Je n'y trouve rien d'aisé, & j'y voi par tout un air contraint & forcé. Croit-il que cela s'appelle sublime ? veut-il se

faire admirer ? croit-il que pour être de belle taille il faut qu'il marche ſur des échaſſes, ou qu'il ſe rende geant ? nommera-t-il aliment du feu, ce que nous appellons du bois, & laiſſera-t-il à ſa proſe des expreſſions dont la poëſie la plus audacieuſe n'oſeroit ſe ſervir ? Au nom de Dieu, MONSIEUR, ouvrez-lui les yeux, faites en ſorte qu'il s'humaniſe, s'il veut avoir quelque commerce avec les pauvres mortels. J'attens cette cure de vous, & je ſuis aſſuré que perſonne ne la peut mieux faire. Cependant croïez que je ſuis, &c.

---

*A Monſieur de ****

VOtre Lettre eſt pleine de belles & bonnes raiſons, mais mon cher Monſieur, je ne les puis goûter aprés la perte que je viens de faire. Soïez Philoſophe, tant qu'il vous plaira, ſoïez grand homme, ſoïez inſenſible, ſi vous voulez, mais ſouffrez que je ſois tendre, que je ſois foible, que je ſois femme. Ces qualitez que vous regarderez peut-être comme des défauts conviennent au cœur que j'ai. Laiſſez-les moi, je

vous prie. Elles me rendent plus ferme dans mes amitiez, bien loin de m'empêcher d'être à vous tout le reste de ma vie.

A Madame la Marquise de ***.

Je vous avoüe, Madame, que j'attendois quelque consolation de vous ; mais la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire a produit un meilleur effet que je n'esperois. Elle m'a disposé à vous aller voir, c'est-à-dire, qu'elle m'a donné envie d'aller goûter la plus grande joie dont je sois capable. Aprés ce changement que je sens dans mon cœur, vous étonnerez-vous, Madame, quand je dirai que je ne sors jamais de chez vous qu'avec moins d'âge & plus d'esprit ? Ce que j'admire encore de vôtre charmante conversation, est qu'elle divertit pendant qu'elle rend plus honnête-homme. Ne dites pas s'il vous plaît, que ce n'est qu'à la raison que je dois les avantages dont je vous crois être redevable. C'est à vous seule, Madame, que je les dois, & je n'ai jamais éprouvé que la raison

me fût d'un secours fort considerable. Elle ne sert d'ordinaire qu'à troubler la tranquilité de la vie. Un petit enfant est heureux de n'en avoir pas encore l'usage ; vous savez, MADAME, qu'Astianax rit à Ulysse qui le prend pour le jetter du haut d'une Tour ; & vous avez lû aussi, qu'un cochon fait bonne chere pendant que la tempête jette l'épouvente parmi les Soldats & les Matelots. Une Dame dont vous admirez le genie se déchaîne agréablement contre la raison, lorsque s'adressant à ses petits moutons elle leur parle en ces termes :

Me des Houllieres.

Cette fiere raison dont on fait tant de bruit
Contre les passions n'est pas un sûr remede,
Un peu de vin la trouble, un enfant la seduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toûjours impuissante & severe,
Elle condamne tout, & ne surmonte rien,
Sous la garde de vôtre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colere,

Des loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimere,
Nous ne devons craindre nos ſens.

Aprés cela, MADAME, doit-on parler de la raiſon auſſi magnifiquement qu'en parle la plûpart du monde? Pour moi j'ai reſolu de n'en ſuivre les maximes que lorſque vous les aurez aſſaiſonnées à vôtre goût. Vous leur donnerez de la douceur ou de la force, ſelon que vous le jugerez à propos. Voïez, s'il vous plaît, MADAME, les avantages que l'on trouve à ſe ſoumettre à vos ſentimens. On me regardera comme honnête homme, comme un homme ſage, dont la ſageſſe fait voir ſur le viſage moins de ſévérité que de ſatisfaction, & tout cela parce que je continuerai d'être, de bonne maniere, Vôtre, &c.

---

*A Monſieur de ****

QUoi, MONSIEUR, un homme d'auſſi bon ſens que vous, peut-il dire qu'il ne faut qu'être heureux pour être eſtimé grand homme? J'avoüe que la

fortune donne bien souvent du prix & de l'éclat à des actions qui, sans son secours, demeureroient ensevelies dans l'obscurité. Je veux même que le bonheur puisse quelquefois tenir lieu de merite, & suppléer au défaut des bonnes qualitez. Mais, MONSIEUR, avoüez que cela est bien rare, & que l'on auroit tort de le tirer en exemple. Je sai que le hazard fait reüssir des choses que l'art ne conduiroit pas à la même perfection, & qu'il est arrivé deux fois qu'un pinceau jetté par dépit a peint admirablement l'écume d'un cheval & celle d'un chien. Mais que l'on jette un pinceau tant qu'on voudra, formera-t-on un cheval tout entier, ou un chien à qui rien ne manquera ? Disons donc, MONSIEUR, que pour faire quelque chose d'achevé, il est bon que l'Art & la Fortune s'en mêlent, & qu'ils se prêtent la main l'un à l'autre ; autrement on ne voit rien que d'imparfait & de défectueux. Un homme de guerre peut par une impetuosité de courage, & par le secours du hazard, se signaler & remporter un grand avantage ; mais s'il ne sait bien le métier, au lieu de passer pour grand Capitaine, il tombera dans des fautes

conſiderables, & perdra bien-tôt la reputation qu'il n'aura acquiſe que par un coup de bon-heur. Il ſeroit encore plus difficile à un ignorant de ſe rendre illuſtre dans les autres profeſſions. Un homme d'Etat meriteroit-il d'être long-tems dans le Cabinet du Prince, s'il ne ſavoit ni politique en général, ni intereſts des Nations en particulier? Le Souverain auroit grand tort de ſe repoſer ſur lui, de ne pas voir que dans le miniſtére auſſi bien qu'à la guerre il n'eſt pas permis de tomber ſouvent, & que les premieres chûtes ſont d'ordinaire mortelles. Je penſe même que ſi la fortune ſeule élevoit un homme ſans mérite aux plus hautes dignitez, bien loin de le faire paroître vertueux, elle mettroit ſes vices dans une plus grande évidence, comme un Sculpteur feroit paroître une Statüe encore plus petite qu'elle ne ſeroit en effet, s'il la poſoit ſur la pointe d'une Pyramide. Demeurons d'accord auſſi que la fortune a ſouvent autant de malignité que de bizarrerie, quand elle éleve bien haut les gens qui ne méritent pas ſes faveurs. Par cette conduite elle leur attire la raillerie & le mépris en expoſant leurs défauts à un plus grand jour, comme

j'ai dit, ou elle leur prepare une chûte plus dangereuſe. Croïez-moi, mon cher Monſieur, vivons en repos ſans craindre ſes malices, & ſans ſouhaiter ſes biens-faits. Pour moi je ne voudrois pas même lui devoir vôtre amitié. Je la veux acquerir par mes ſervices, & m'en rendre digne par les ſentimens d'eſtime & de reſpect que j'aurai pour vous toute ma vie.

---

*A Monſieur le Marquis de ****

VOus avez raiſon, MONSIEUR, de ſoutenir qu'il n'y a rien de plus important pour la ſocieté des hommes que de tenir les paroles que l'on donne. Cette bonne foi nous lie les uns aux autres, & fait ſubſiſter un commerce qui eſt ſi neceſſaire à la vie. Mais, MONSIEUR, parlons de la probité comme de toutes les vertus, & mettons-la, s'il vous plaît, dans un milieu loüable entre deux extrémitez vicieuſes. Oüi, MONSIEUR, il faut être religieux à garder ſa foi, mais il ne faut pas aller juſques à la ſuperſtition. Approuveriez-vous les Loix des anciens

Romains qui ordonnoient que les Debiteurs s'acquiteroient envers leurs creanciers en quelque misere que la fortune les eût reduits par quelque embrasement, par un débordement de riviere, ou par le ravage d'une Armée ennemie ? Un malheureux qui avoit perdu tout son bien n'étoit-il pas assez à plaindre, sans qu'il devînt esclave de l'homme à qui il étoit dans l'impuissance de païer l'argent qu'il devoit ? C'est une étrange rigueur que d'ôter la liberté à une personne à qui il ne reste que ce seul bien La Morale Chrétienne est trop humaine pour autoriser cette tyrannie. Elle veut bien que l'on s'acquite, mais elle n'oblige pas d'entrer dans une sujetion servile. Les Payens même ne demeuroient-ils pas d'accord qu'un droit qu'ils nommoient souverain droit, devenoit une souveraine injustice, à moins que l'équité n'adoucît ce qu'il y avoit de trop sevére ? Je passerai plus avant, MONSIEUR, & je vous dirai que selon une Doctrine que nous pouvons appeller *Angelique*, les sermens même n'obligent à rien, & n'ont aucune force, quand ils sont faits sans connoissance & sans justice. Voudriez-vous qu'une promesse toute

De S. Thomas.

simple nous attachât davantage ? On s'engage quelquefois legerement & sans reflexion, & l'on seroit assez scrupuleux pour vouloir tenir une parole échapée inconsiderément, contre l'intention, & qui deviendroit ruineuse à celui qui l'auroit donnée sans en prévoir les suites ? Si vous promettiez de l'argent à un homme que vous croiriez attaché à vos interests, & que vous vinssiez à découvrir que cet homme vous a trahi, croiriez-vous être obligé de lui garder vôtre parole, & de recompenser sa perfidie ? Il n'y a ni équité, ni conscience qui ne me défende d'applaudir au crime dés que je le connois, & je ne sache aucune maxime de bien-séance qui veüille que je sois la duppe d'un homme qui m'aura fourbé. Enfin, on n'est obligé de tenir ce qu'on promet que lors qu'on le peut & qu'on le doit. Je vous ai dit que je sollicitерois pour vous, & je tombe malade, je suis dégagé d'une parole que je ne puis exécuter, ou si j'apprends que c'est contre mon pere que vous plaidez, je ne dois plus être dans vos interests & les preferer aux miens. Vous demeurez bien d'accord que si l'on me force de promettre quelque chose, je ne suis

pas obligé de tenir une parole que je n'ai pas donnée volontairement. Si je vous diſois que je vous en donne une de bon cœur, c'eſt d'être toute ma vie à vous, me pardonneriez vous d'avoir fini ma Lettre par une eſpece de pointe ?

---

*A Monſieur de ****

QUoi vous êtes ſurpris d'entendre crier contre Monſieur de *** ? Ne ſuffit-il pas qu'il ait du merite pour s'attirer l'envie de ſes voiſins, & voudriez-vous que l'on ne ſe déchaînât pas contre un homme dont on dit que le Gouverneur de vôtre Province ſuit les conſeils ? Le Peuple cherche d'ordinaire à ſe décharger ſur quelqu'un des chagrins qu'il s'eſt attirez par ſon imprudence. Il veut les rejetter ſur la mauvaiſe conduite d'un autre. Un homme qui tombe malade par ſes débauches, s'en prend à l'intemperie de l'air. Un Chaſſeur ſe plaint de ſon fuzil, de ſes chiens, du Soleil, de la pouſſiere pour ne pas avoüer qu'il eſt mal-adroit. En un mot, tout le monde ſe forme des cauſes de

ſes malheurs, de peur qu'on ne les attribüe à ſon peu de precaution. Ce n'eſt pas que je croie que cela arrive toûjours, mais nous ne le voïons arriver que trop ſouvent. Voilà, MONSIEUR, ce que je puis répondre à ce que vous m'avez demandé. Je ſuis, &c.

A Monſieur de * * *

JE penſe, MONSIEUR, que vous ne ſauriez mieux faire que d'entreprendre le voïage dont vous me parlez. Il y a lieu de croire que vous en aurez un heureux ſuccés; mais ne croïez pas que mes intereſts me faſſent parler ainſi. La perſonne qui peut avoir rendu ſuſpect ce que je vous conſeille, changeroit de ſentiment, ſi vous lui demandiez encore ſon avis. Elle croïoit que je lui avois rendu un mauvais office, mais elle eſt convaincüe du contraire, & connoît l'ennemi ſecret qui tâche de m'en ſuſciter d'autres. Les méchantes intentions qu'il a contre moi me bleſſeroient juſques au vif, ſi vous n'aviez été exposé vous même à la calomnie. Ainſi, MONSIEUR, je ne ſens plus que vos

maux,

maux, parce que les plus grandes douleurs étouffent d'ordinaire les plus petites, ou pour parler plus chrétiennement, c'eſt que Dieu me releve le courage d'une main, pour ce qui me regarde, quand il me l'abbat de l'autre; par les déplaiſirs qui peuvent me venir de vôtre part. Cependant j'eſpere que tout ira bien. Vous triompherez de vos Calomniateurs, & je me vangerai des miens par la honte que ma conduite leur pourra donner. Il ne faut pas être grand Devin pour prédire cet évenement. Vôtre vertu éclatera malgré vôtre modeſtie, & ne manquera pas d'impoſer ſilence à vos envieux. De mon côté je n'aurai qu'à ne plus recevoir les viſites de *** de peur qu'on ne s'imagine que je ſuis de ſon humeur,

Vôtre, &c.

A Monſieur le Marquis de M.

ON a beau faire, MONSIEUR, ce n'eſt point par force que l'on perſuade les gens. Je fis comprendre à l'homme que je pretendois vous donner, qu'il ne

pouvoit mieux faire que d'entrer dans vôtre maison : Que vous estiez le meilleur Maître du monde, & qu'il trouveroit mieux chez vous que par tout ailleurs, le repos dont il aime tant à joüir. Je lui representai qu'il étoit tems qu'il songeât à ses affaires, qu'il n'auroit qu'à vous rendre les petits services que je lui proposois, & que vous lui feriez un établissement qui le mettroit à son aise pour le reste de ses jours. Il goûta toutes mes raisons, sans vouloir suivre mes avis. Il soupira quand je luy parlai de vous aller trouver, & je pris garde que si son esprit étoit convaincu, son cœur ne paroissoit point ébrâlé. Croïez-vous que la repugnance qu'il a de quitter Paris, ne vienne pas de quelque attachement dont nous ne l'avions pas crû capable ? Les Devots sont grands épouseurs, & pourveu qu'ils puissent trouver de quoi éteindre legitimement le feu de leur amour, ils s'imaginent qu'ils font bien de se marier. Quelque miserables qu'ils soient, ils ne songent pas qu'ils feroient beaucoup mieux de s'occuper de telle sorte qu'ils ne pussent être susceptibles d'une passion dont l'oisiveté est la cause la plus ordinaire. Je tâcherai de reparer cette espece de per-

te, & de vous mener un Officier dont on m'aſſûre que vous ſerez ſatisfait. Vous jugez bien que je ne perdrai pas un moment de tems en cela, puiſque je ſuis, &c.

---

*A Monſieur de****

Eſt-il poſſible que le bonheur qui eſt arrivé à vôtre Couſin, vous porte à changer de maniere d'agir? Continuez à vivre comme vous avez fait juſques à cette heure, quoi qu'il en puiſſe arriver. Il vaut encore mieux être ſage comme vous, que d'être heureux comme lui. Qui a la prudence pour guide, marche ſûrement, qui ſe laiſſe conduire à la fortune, ne ſe peut rien promettre de certain. Le hazard eſt un je ne ſai quoi qui reſulte d'un aſſemblage de conjonctures qu'il ne dépend pas de nous de lier. Ainſi, Monsieur, on ne peut répondre que cette union ou rencontre de conjonctures puiſſe durer long-tems. Les bons ſuccés qui arrivent ſans raiſon & contre toute apparence, ont cela de mauvais dans les ſuites, que nous aïant troublé le jugement, ils nous

font negliger toutes ſortes de précautions. Ils jettent dans des fautes qui nous entraînent ordinairement dans nôtre ruine ou dans nôtre honte. Ne vous laiſſez point ébloüir à un faux éclat, & ſervez-vous de la veritable lumiere que vous fournit vôtre eſprit. Vôtre ſageſſe & vôtre moderation brillent moins que la hardieſſe de vôtre Couſin, mais elles ont plus de ſolidité & vous ſerviront plus long-tems. Il eſt vrai qu'il ne faut point que vôtre prudence ſoit timide, & que vôtre moderation ſoit pareſſeuſe. Vous ne feriez pas utilement vôtre cour, ſi vous ne donniez à connoître à vôtre Duc dans les occaſions que vous en aurez, qu'il n'eſt pas juſte que vous tiriez de vôtre maiſon de quoi pouvoir ſubſiſter dans la ſienne. Si les Grands étoient auſſi équitables qu'ils le devroient être, nos ſervices demanderoient les recompenſes, ſans que nous fuſſions obligez d'ouvrir la bouche. Mais la plûpart vivent ſans beaucoup de reflexion, & s'imaginent qu'ils ne ſont au monde que pour ſe ſatisfaire, bien loin de ſonger à ſatisfaire les autres. D'ailleurs ils ſont d'ordinaire environnez d'éfrontez & d'importuns qui ne leur laiſſent pas

la liberté de faire des graces ſelon leurs inclinations ou leur devoir ; de ſorte qu'il eſt neceſſaire de ſe remettre dans leur ſouvenir de tems à autre, & de ramener leur liberalité dans le droit chemin quand elle s'égare en faveur de gens qui ne meritent pas d'en être gratifiez. Je vous dis mes ſentimens avec franchiſe, parce que vous me priez d'én uſer avec cette liberté. Vous me pardonnerez donc, & vous verrez bien qu'au lieu que je veüille faire le Docteur, je ne ſonge qu'à vous obeïr, & à vous témoigner que je ſuis de tout mon cœur vôtre, &c.

Au même.

VOus voulez donc que je continüe à vous donner des avis, je le ferai, & je vous redirai qu'il eſt permis de demander à un grand Seigneur à qui on rend ſervice, quand ce grand Seigneur ne ſonge pas à recompenſer. Je voudrois pourtant que l'on ne demandât que d'une maniere diſcrete, que d'un tour adroit, & qu'aprés avoir attendu aſſez long-tems pour autoriſer la priere

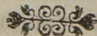
que l'on feroit. Si l'Ecriture ſainte dit que la violence nous fait emporter le Royaume du Ciel, ajoutons que l'adreſſe n'eſt pas moins neceſſaire à nous faire acquerir les biens de la Terre. Un Cardinal Grand Miniſtre avoit reſolu de ne donner jamais les dignitez de l'Egliſe à ceux qui les demanderoient, & cependant il ne ſongea pas à recompenſer un de ſes Aumôniers, homme de merite, qui étoit à lui depuis pluſieurs années. Cet Eccleſiaſtique aïant appris qu'il venoit de vacquer un Benefice qu'il trouvoit bon & à ſa bienſéance, parla de cette ſorte à ſon Maître: *Monſeigneur, le Prieuré de* * * * *eſt vaquant, ſi je le demande à vôtre Eminence, elle ne manquera pas de me le refuſer ſelon la maxime qu'elle garde, & ſi je ne le demande pas, elle m'oublira ſelon ſa coûtume. Si vous vouliez bien, Monſeigneur, me dire ce qu'il faut faire pour l'obtenir.* Le Cardinal goûta cette maniere de demander, & donna le Benefice. Vous voïez que ce n'eſt pas aſſez que de meriter les recompenſes, il faut chercher les moïens de nous les attirer quand elles viennent trop lentement. Je ne voudrois pas neanmoins que l'on fît trop valoir les ſervices que l'on au-

toit rendus. Cela sentiroit le reproche & l'importunité, j'aimerois mieux ne gagner que la seule bien-veillance du Maître par ma modestie que de m'exposer à m'attirer son aversion en l'incommodant par des plaintes. Je vous avoüe que si j'avois obtenu un bienfait en persécutant mon Bien-faiteur, je ne m'applaudirois pas de ce bon succés. Je regarderois avec chagrin un avancement que je ne devrois pas à mon merite. Je serois bien du sentiment du premier Caton. Il aimoit mieux que l'on s'étonnât qu'on ne lui eût pas élevé de Statüe, que si l'on eût été surpris qu'on lui en eût élevé. C'est une nation bien fatiguante que celle des gens plaintifs. Si nous souhaitons d'en être loin, croïez-vous que les Grands aïent un grand plaisir à s'en voir environnez? Soïez moderé, je vous prie, dans vos pretentions. Bornez vos desirs & vos esperances selon l'étendüe de vos besoins. Si vous êtes reglé, vous vous trouverez riche de peu. Voilà, mon cher Monsieur, ce que j'ai crû pouvoir ajoûter aux conseils que je vous avois donnez. Vôtre âge peu avancé m'a permis de vous parler de la maniere que je viens de faire, mais si

j'avois consideré vôtre sagesse je vous aurois demandé ce que vous avez voulu de moi. Je suis, &c.

A Madame ....

JE suis bien aise d'avoir fait une incivilité, sans cela je serois encore à savoir ce que je vaux. Ce ne fut ni paresse, ni oubli ; ce fut timidité qui m'empêcha de vous voir en partant : Je crûs que c'étoit trop faire le grand garçon, & qu'il n'y a que ceux dont on conte l'absence pour quelque chose, qui doivent avertir quand ils s'en vont. Cependant j'aurai à l'avenir meilleure opinion de moi, & puisque vous m'avez fait l'honneur de trouver mauvais de ce que je ne vous ai pas dit adieu, vous serez la premiere a qui je dirai quand je serai de retour, bon jour, MADAME, je suis, &c.



A Madame

A Madame de * * *

JE n'aurois jamais crû trouver quelque choſe qui me conſolât de vôtre abſence. Cependant les Lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, reparent en quelque façon ce que m'a coûté vôtre départ de Paris. Je les trouve ſi belles que je voi bien qu'il y a un mois que je ne vous connoiſſois qu'imparfaitement. Il a falu que je vous perdiſſe pour juger de tout ce que vous valez. J'ai été ébloüi du beau feu qui brille dans vos expreſſions ; & comme je me mêle d'écrire depuis long-tems, je vous avoüe que ce n'eſt pas ſans dépit que j'ai vû qu'il vous faloit ceder en matiere de Billets. Il me ſemble que vous pouviez vous contenter d'être jeune & belle, de faire tout l'agrément des converſations où vous êtes, & d'augmenter tous les jours le nombre de vos conquêtes, ſans nous faire voir que nous ne pouvons attraper l'air de nouveauté & de delicateſſe que vous avez dans ce que vous écrivez. Aprés cela défendez-moi de montrer vos

Lettres. Puis-je vous obéïr sans vous faire tort ? Si je voulois conserver le peu de reputation que je puis avoir, je ferois avec plaisir ce que vous m'ordonnez, mais je ne m'aime pas assez pour cacher vôtre gloire lorsque je la puis faire éclater, & pour vous priver d'une espece de loüanges que tout le monde vous va donner pour la premiere fois. Et puis, MADAME, quelle raison m'obligeroit à faire un mystere de nôtre commerce ? Vous savez que malheureusement pour moi, il n'y a rien dans vos billets que la discretion m'oblige de tenir secret, & qu'à proprement parler, je ne suis que vôtre, &c.

---

*A Monsieur de ****

VOus avez raison, MONSIEUR, de condamner la conduite de vôtre voisin. Il renonce au repos dont il peut joüir, il abandonne des biens réels & solides pour courir aprés des espérances incertaines ; mais puisque vous voulez que je vous parle franchement, je ne sai si vous avez pris une meilleure rou-

te en la choisissant toute opposée. Examinez-vous, je vous en conjure. N'aimez-vous pas un peu trop le present? Songez-vous assez à l'avenir? Par les grandes dépenses que vous faites, ne semble-t-il pas que vous viviez comme si vous n'aviez pas long-tems à vivre; & par le peu de reflexion que vous faites sur la mort, ne paroît-il pas que vous êtes persuadé que vous ne devez jamais mourir. Un Philosophe de vôtre connoissance veut que l'on fuïe les courtes joïes qui produisent de longues douleurs, & que l'on cherche les petites incommoditez qui sont suivies des grandes joïes. Considerez le sens qui est compris dans ce peu de mots, le dommage que nous peuvent apporter les plaisirs, & le fruit que nous pouvons esperer de nôtre travail. Mais il faut qu'il y ait de la moderation dans nos esperances comme dans nos desirs si nous voulons conserver la tranquilité de nôtre vie. Un Sage que l'on mena autrefois à une Foire où il y avoit une infinité de raretez en peinture, en sculpture, & en orfévrerie, s'étonna qu'il y eût tant de choses au monde dont il n'avoit que faire, & qu'il ne souhaitoit point. Il s'estima plus de pou-

voir mépriser tant de richesses, qu'il n'estima ceux qui les possedoient, ou qui avoient le moïen de les acheter. C'est être comme dans l'independance, que de n'avoir besoin de personne en se reglant sur ce que l'on a. En voilà assez, MONSIEUR, si vous avez dessein d'en profiter ; j'en ai trop dit, si vous ne voulez que suivre vôtre fantaisie. Je suis, &c.

---

*A Monsieur de ****

J'Avoüe qu'il y a de beaux endroits dans le Poëme que vous m'avez envoïé, mais j'y trouve de l'obscurité & de l'enflure en certains Vers où l'Auteur a voulu mettre de la Majesté. Vous pourrez lui montrer les petites Notes que vous trouverez dans un papier détaché; pourveu toutefois que vous jugiez qu'il ait autant de plaisir à les voir, qu'il a témoigné d'empressement à les demander. Mais je doute fort qu'étant si jeune il souffre d'être repris, & qu'il veüille travailler à se faire entendre. La plûpart des gens n'admirent en cet âge-là, que ce qu'ils ont bien de la peine à

comprendre. Ils s'imaginent que c'est ramper que d'être net & intelligible ; mais, mon cher Monsieur, c'est à vous que j'ai voulu donner ces petits soins, vôtre parent en usera comme il lui plaira. Je m'en consolerai aisément, pourveu que vous me croïez toûjours tout à vous.

A Monsieur de ***

ENfin, vous avez rompu vôtre silence, & vous m'avez tiré de l'inquiétude où j'étois. En bonne foi, que devois-je croire, sachant que vous vous portiez bien, & que vous écriviez à d'autres. Je rencontrai l'autre jour Monsieur*** & vous jugez bien que nous parlâmes d'abord de vous. Il me dit que vous lui aviez écrit, & me mortifia d'une étrange sorte. Je sai qu'il est vôtre Ami de plus ancienne date que moi ; mais antiquité à part, sachez que je ne cede ni à lui, ni à personne du monde en tendresse pour vous, ni en zele pour tout ce qui regarde vôtre service. Vous venez de m'aprendre que vous avez fait saisir entre les mains de *** la

somme de *** qui m'est deüe. Je vous remercie bien moins de la diligence que vous avez faite que de la Lettre que vous m'avez écrite. Aimez-moi, faites-le-moi savoir de tems en tems, & je serai content de vous. J'aime mieux vos jolis billets que vos bons offices. Souvenez vous en bien, & n'oubliez pas à quel point je suis à vous.

---

*A Madame de ****

QUe vous m'avez donné de joie, MADAME, de m'aprendre que vous alliez revenir à Paris ! permettez moi de vous faire un compliment qu'il y a dans *Pourceaugnac*, & de vous dire que *je vous remercie pour la Ville.* Je sai du moins que le jour que vous arriverez sera une Fête pour vôtre quartier. Il n'y aura que la plus proche de vos voisines qui en enragera dans l'ame. La Compagnie & les plaisirs sortiront de chez elle pour rentrer chez vous. Il faudra qu'elle les suive, & qu'elle fasse semblant de se réjoüir de vôtre retour. Nous examinerons si elle est bonne Comedienne, mais faites en sorte que nous

aïons ce plaisir-là avant la fin de la semaine. Ne me refusez pas cette satisfaction, puisque personne n'est plus absolument à vous que je suis.

A Monsieur de ***

JE vous trouve admirable de m'écrire comme vous faites. Quoi dans une affaire qui est de la derniere importance pour Madame la Marquise de M. vous emploïez un autre que moi? vous voulez m'enlever la joïe & l'honneur de servir une personne de ce merite? Il se presente une occasion que j'avois souhaitée mille fois, peut-être n'en trouverai-je pas de semblable en toute ma vie, & il ne tient pas à vous que je ne la perde! Je vous déclare que je vous en voudrois déja un mal terrible, s'il étoit en mon pouvoir de vous haïr. Si l'homme que vous me preferez, me faisoit la supercherie de vouloir servir seul Madame la Marquise, de me cacher en quel état est son procés, de ne me point dire le nom du Procureur, ni celui de l'Avocat, je vous assûre tres-serieusement que je romprois avec lui.

Je ne croi pas qu'il me trahiſſe juſques à ce point-là. Il a trop d'égard à mon amitié pour l'offenſer comme vous venez de faire. Sans mentir, vous en devriez rougir de honte, car quand vous ne ſauriez pas que je ſuis dévoüé à la maiſon de M. pourquoi ne daignez-vous pas m'emploïer pour des intereſts qui vous ſont chers? Ignorez-vous avec quelle paſſion je ſuis.

A Madame de ***

Vous ſavez, Madame, que j'ai un procés, puiſqu'il a plû à Monſieur de *** de me l'intenter mal à propos, mais vous ne ſavez pas toutes les incommoditez où me jette cette affaire. Je croiois que j'en ſerois quitte pour donner de l'argent aux Avocats & aux Procureurs, pour ſolliciter les Juges & les faire ſolliciter; mais il y a encore quelque choſe de bien fâcheux, c'eſt que les Plaideurs ne ſont point capables d'écrire agréablement. J'en enrage, car je voudrois bien faire une jolie réponſe à la charmante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoïer. Il eſt

vrai que quand je n'aurois point de procés je ne pourrois pas faire quelque choſe qui fût digne de vous. Ainſi, MADAME, je n'attendrai pas qu'un Arrêt favorable ait diſſipé les nuages de mon eſprit, il vaut mieux que je ne differe pas tant à vous rendre graces, & à vous témoigner avec quelle reconnoiſſance je ſuis, &c.

---

*A Monſieur de ****

lettre jolie à un Medecin

VOtre Lettre vaut mieux que ce que je vous ai envoïé. Je l'ai montrée à pluſieurs de nos beaux eſprits qui l'ont admirée d'abord, mais à ne vous rien celer, j'ai pris garde qu'ils en ont eu quelque chagrin enſuite. Je penſe qu'ils ne trouvent pas bon que vous leur enleviez la gloire de bien écrire. Ils vous laiſſent faire des ordonnances & guérir des malades, & vous ne pouvez vous plaindre qu'ils aillent donner des remedes meilleurs que les vôtres ? Il n'eſt donc pas fort honnête à vous de les troubler dans leur profeſſion. Laiſſez-les dans la reputation de faire de jolies Lettres, & ils avoûront que vous fai-

tes des merveilles dans vôtre Art. Autrement je ne réponds pas qu'ils ne se déchaînent contre vous, & vous savez si l'on a épargné vôtre métier. Profitez de l'avis que vous donne vôtre tres-humble, &c.

Je ne sai si vous avez vû un Dialogue de la Nature & d'un Medecin que l'on a imprimé depuis peu. Voici une plaisante définition que j'y ai remarquée. *Un Medecin est un homme qui se fait païer pour aller conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusques à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remedes l'aïent tué.*

---

*A Monsieur de ****

QUand vous me demandez si vôtre Ami sortit content de chez Madame de ***, vous m'embarrassez beaucoup plus que vous ne pensez ; mais voici ce qui se passa. Il lut des Stances qui reçûrent tout l'applaudissement qu'il pouvoit desirer, mais le Sonnet fut trouvé froid & d'une chûte peu surprenante. De sorte qu'en une heure de tems Monsieur l'Auteur passa d'une joïe ex-

ceſſive à une mélancolie profonde. Je voudrois pour l'amour de vous qu'il s'entêtat moins de ſes Ouvrages, & qu'il parût plus moderé, quelque ſuccés qu'ils puſſent avoir. Il eſt d'un âge à ſe propoſer quelque choſe de plus ſolide que la reputation de Bel-Eſprit. Je vous parle avec la liberté que me donne l'amitié que vous avez pour moi. Vous le pardonnerez, s'il vous plaît, à vôtre tres-humble, &c.

---

*A Madame de ****

EST-il poſſible, MADAME, que vous ne puiſſiez endurer les loüanges qu'on vous donne, & que vous n'aïez pû vous y accoutumer depuis le tems que vous en recevez de toutes parts? Vous êtes à plaindre d'être de cette humeur-là, & ſi vous ne changez, vous n'avez qu'à vous preparer à bien ſouffrir. Pour moi, MADAME, je vous admire trop pour ne pas vous déplaire en cela autant que perſonne. Je vous demande pardon par avance de tous les chagrins que je vous pourrai donner quand je n'aurai pas la force de

renfermer dans mon cœur les sentimens de vénération que j'aurai pour vous toute ma vie.

---

*A Monsieur de ****

ENcore que vous m'assûriez que la maladie de nôtre Ami n'est pas dangereuse, vous ne sauriez me guérir de la peur que j'ai. C'est un Ami malade, & les apparences peuvent tromper. Nous avons toûjours plus de disposition à craindre le mal qui nous menace, qu'à esperer le bien que l'on nous promet. Ainsi, MONSIEUR, pardonnez-moi, s'il vous plaît, si je ne me rends pas à vos raisons. Je ne suis pas de ces gens qui deviennent insensibles à force de vouloir paroître sages. J'aime à être tendre, à m'affliger des disgraces de mes Amis, & à me réjoüir de leurs prosperitez. Je ne changerois pas cette humeur pour une autre, & vous en devriez être bien-aise si je vous étois bon à quelque chose, car vous ne devez pas douter que je ne sois avec beaucoup de passion. Vôtre, &c.

A Madame la Comteſſe de ***

ON vous a dit vrai, MADAME, vous ne pouviez vous adreſſer mieux qu'à moi, pour être parfaitement inſtruite de ce qui regarde vôtre nouvelle conquête. Vous m'apprenez qu'on vous a fait les plus belles proteſtations du monde, je n'en doute pas, vous avez affaire à un grand Maître dans cet agreable métier. Au ſortir de l'Academie il ſoupira pour une Dame qui formoit la plûpart des jeunes gens. Elle avoit beaucoup d'uſage du monde, & la foule étoit ordinairement ſi grande chez elle, que lorſque l'on n'y voïoit que cinq ou ſix perſonnes, on croïoit être tête à tête avec elle. Jugez, s'il vous plaît, des ſoins que vôtre Marquis fut obligé de prendre pour ſe faire diſtinguer de tant de Rivaux. S'étant laſſé de cet embarras, j'ai ſû qu'il tourna ſes deſſeins & ſes aſſiduitez vers une jeune perſonne fort bien faite, qui recevoit peu de viſites. Elle avoit aſſez d'eſprit pour entendre parfaitement

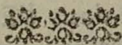
tout ce qu'on lui disoit de fin, mais elle n'avoit pas été assez souvent dans les belles conversations pour avoir acquis la facilité de s'expliquer de bonne grace. Enfin, on peut dire qu'elle suivoit les pensées des autres, mais qu'elle n'en exprimoit pas qui meritassent d'être suivies. Comme elle avoit moins de brillant dans l'entretien, que de sagesse dans la conduite, vôtre Marquis ne fut pas d'abord vivement touché de ses bonnes qualitez, mais quand il commença à connoître que la solidité du bon sens se trouvoit avec les charmes de la jeunesse, il se mit à l'aimer avec une passion extraordinaire. Cependant il se broüilla d'une plaisante maniere avec elle. Il lui representa qu'à son âge elle devoit travailler à se rendre plus agréable dans la conversation, & qu'elle pouvoit attendre encore long-tems avant que d'être obligée de paroître judicieuse. Cette supériorité de genie qu'affecta le Cavalier, ne satisfit point la Dame. Elle vint insensiblement à se plaire davantage avec des gens d'un esprit moins imperieux; & vôtre Marquis indigné de la preference qu'elle leur donna, changea pour la seconde fois, & s'attacha à une

espece d'*Agnés* qui ne savoit pas seulement qu'il y eût un amour au monde. C'étoit une ingenuité des premiers siecles , mais on ne voïoit rien de stupide dans cette simplicité. Vôtre Marquis accoutuma bien-tôt sa nouvelle Maîtresse à le regarder d'une maniere moins timide que tous les autres hommes qui n'étoient pas ses parens ; & il reduisit même peu de tems aprés son aimable Agnés à ne se pouvoir passer de le voir. J'ai oüi dire que cette belle fille poussa la delicatesse jusqu'à un point qui la rendit incommode à son Amant. Il ne pouvoit plus faire un pas, ni regarder une femme sans que sa Belle le remarquât , & qu'elle en témoignât de l'inquiétude. Le Marquis la voulut r'assûrer , & lui fit entendre qu'il étoit inutile d'être toûjours sur ses gardes quand on savoit que l'on s'aimoit de bonne foi. Il la conjura ensuite de ne le plus chicaner sur des paroles & des actions qui étoient moins inspirées du cœur que par l'usage du monde. Son Agnés ne put souffrir cette espece de remontrance. Elle crût qu'on la vouloit quitter , & tomba dans une mélancolie qui desespera vôtre Marquis. Il devint plus amoureux que jamais ; mais cette

aimable fille lui répondit d'un ton ferme, que puisque l'excés de tendresse qu'elle avoit pour lui l'incommodoit si étrangement, elle étoit resolüe à n'incommoder jamais ni lui, ni personne. Si vous croïez, MADAME, que vôtre Marquis n'ait changé cette passion que pour s'attacher à vous, vous vous trompez. J'ai sçû qu'il tomba entre les mains d'une Dame tres-éloignée du caractere de la jeune personne qu'il venoit de quitter. C'étoit une vraie femme. Elle en avoit toutes les bonnes & les mauvaises qualitez. On remarquoit en elle beaucoup d'esprit, & une imagination vive, mais peu de jugement avec une humeur inégale, aigre & imperieuse. Ces défauts n'empêchoient pas qu'elle ne fît naître de grandes passions. Le secret qu'elle avoit pour cela, étoit de tourner en ridicules les autres femmes, de sorte que ceux qui la voïoient, n'osoient s'attacher à aucune de celles dont le portrait les avoit fait rire tant de fois. L'esprit de cette Dame éblouït d'abord vôtre Marquis, il la vit assidûment, & s'en fit aimer durant un mois; mais comme elle affecta de montrer à tout le monde l'empire qu'elle avoit sur son cœur, il re-

solut

ſolut de ne la plus voir. Il craignit pourtant de s'attirer à dos une femme ſi médiſante, & il falut qu'il attendît qu'elle entreprît d'aſſujettir un jeune homme de merite que l'on avoit introduit chez elle. Le Marquis fut ravi qu'un Rival aimé le dégageât, & il ſe retira tout doucement. Mais, MADAME, s'il n'a pû tenir contre une perſonne qui a toutes les bonnes qualitez de ſes premieres Maîtreſſes ſans en avoir les défauts, on peut dire qu'il vous aimera plus conſtamment qu'il n'a jamais aimé. Cependant il eſt bon que vous ſachiez ſes avantures, & que ce n'eſt pas un cœur neuf qu'il vous offre. Si les flâmes dont il a brûlé l'avoient noirci, il ne ſeroit pas d'une couleur fort agréable. Je ne vous dis point les précautions que vous avez à prendre, étant perſuadé que les charmes de vôtre eſprit & de vos yeux feront un meilleur effet que tous les conſeils que je vous pourrois donner. Je ſuis, &c.



A Monſieur de ***

VOus accommodez les choſes comme il vous plaît dans vôtre Lettre, mais à vous parler franchement, monſieur vôtre frere m'a fait de grandes plaintes de vôtre peu de ſincérité. S'il eſt vrai, que j'aïe autant de pouvoir ſur vous que l'on s'imagine, je vous ſupplie, de tout mon cœur, de ne vous point décrier dans le monde, par une voïe ſi indigne de vous, & ſi incommode pour le commerce de la vie. Conſiderez, combien les hommes ſeroient malheureux s'ils ne vivoient en ſocieté, & combien de chagrins ils auroient à eſſuïer à tout moment, ſi les perſonnes qui vivroient enſemble, ne parloient jamais ſelon leurs veritables ſentimens. Quelle confiance pourrions-nous avoir les uns pour les autres, ſi nous n'entendions pas ſeulement ce que nous dirions entre nous? Vous avez vû dans l'Ecriture-Sainte, que nous ne ſerions point en état de nous battre, ſi nous ne comprenions point que la trompette ſonnât la charge.

Le mensonge change la face des choses, il étouffe la verité bien loin de la faire paroître. Ainsi, MONSIEUR, quelles précautions laisse-t-il prendre, & quels désordres ne cause-t-il pas ? Si l'on nous fait des protestations d'amitié dans le tems que l'on nous hait violemment, ne tomberons-nous pas dans les pieges que l'on nous voudra tendre ? Encore y auroit-il dequoi se consoler, si le menteur disoit toûjours le contraire de ce qu'il auroit dans l'esprit. On se garantiroit de surprise, on pourroit déméler l'intention à travers la fausseté du discours. Mais si la verité est toûjours une, & qu'elle n'ait qu'un visage, le mensonge déguise les choses en mille manieres differentes. Un François qui entendra parfaitement sa langue, ne sera pas mieux instruit des intentions de son frere qui sera menteur, qu'il connoîtra les sentimens d'un Chinois ou d'un Ameriquain. Enfin il sera étranger avec son frere, parce qu'il ne comprendra point ce que voudront dire ses paroles. Je passe même plus avant. L'on peut avoir plus de commerce avec les Nations dont on n'entend pas le langage, qu'avec nos Amis qui déguisent leurs pensées. Nous

nous expliquons en Canada par les truchemens, & nôtre commerce continuë. Nous pouvons nous faire entendre aux müets par des signes, & quoique leur silence soit incommode pour la societé, nous pouvons dire qu'il ne la ruine pas entierement comme fait le mensonge. Aprés cela, mon cher Monsieur, défaites-vous de l'opinion que vous avez que tromper adroitement, c'est être sage en quelque façon, ou que du moins c'est avoir la science du monde. Ne croïez pas que c'est être prudent que d'avoir de l'invention à faire réüssir une intrigue pour une fin qui n'est pas loüable. Il est permis dans les beaux Arts d'abuser nos sens, & les Maîtres qui trompent le mieux, sont estimez les plus habiles. Mais les Peintres & les fourbes trompent avec des intentions bien differentes. Les premiers n'abusent que pour plaire, & les autres ne se rendent agréables que pour tromper. Leurs discours sont doux, & coulent comme de l'huile, pour parler selon l'Ecriture, mais les suites en sont plus penétrantes que des flêches. C'est un poison qui assoupit les sens, mais dont la malignité va jusques aux entrailles. Enfin, ils font du mal avec de bonnes

paroles, & nous tuent avec des armes dorées. Voila, mon cher Monsieur, comme les dereglemens de nos mœurs corrompent l'usage des meilleures choses, & de quelle maniere la parole qui nous peut donner de grands avantages nous peut devenir pernicieuse. Dieu menace les fourbes d'une punition qui paroît assez étrange. Il dit qu'ils ne verront point en plein jour ; c'est-à-dire, que Dieu les éblouïra de telle sorte, que toute leur politique sera déconcertée. Ils iront à tâton à midy comme à minuit, & s'égareront dans les routes les plus connües & les plus aisées. Ces gens si subtils qui se piquent de pénétrer dans les esprits, & de foüiller dans les plus secrets replis des cœurs, deviennent à leur tour les duppes de ceux qu'ils ont trompez. Ils se reposent sur la bonne foi des personnes qu'ils ont abusées, & qu'ils croïent credules ; cependant ces personnes ont ouvert les yeux en tombant, & remarquent les piéges qu'on leur tend encore. Bien loin de s'exposer à une seconde chûte, elles ne songent qu'à se vanger, & connoissant les artifices de leurs ennemis, elles s'en servent & dissimulent quand on s'y attend

Iob.

le moins. S'il m'étoit permis de faire un peu le Predicateur, je vous dirois *qu'il se leve un jour sur les Justes pour les éclairer la nuit.* Aprés cela comment se peuvent-ils égarer s'ils sont conduits par cette lumiere, & qu'ils n'aïent eux-mêmes aucune intention de quitter le droit chemin? Ce jour qui se leve sur les Justes leur donne plus d'un secours. Il ne les échauffe pas moins qu'il les éclaire. Il leur montre la voïe qu'ils doivent tenir, & les y attire. Croïez-moi, MONSIEUR, choisissez aussi cette voïe, quittez les détours, & prenez des maximes contraires à celles que vous avez suivies jusqu'à present. Vous savez que je m'interesse en tout ce qui vous touche, & que vous ne pouvez prendre les avis d'un homme qui soit plus absolument à vous que je suis.

Psalme III. *Exortum est in tenebris lumen rectis.*

---

*A Monsieur de V****

VOus ne sauriez croire, mon tres-cher neveu, avec quelle joïe j'ai appris que le Roy vous a donné le gouvernement de ***. Je pourrois pourtant me

plaindre que vous aïez trop differé à me donner une ſi bonne nouvelle, & vous dire que pluſieurs de mes Amis m'avoient felicité avant que j'euſſe reçû vôtre Lettre. Je ne doute pas qu'en venant de Verſailles vous ne demeuriez quelques jours à Paris, & que d'abord vous ne me donniez avis de vôtre arrivée. Je penſe qu'il ne me reſte plus que ce tems-là pour vous voir. Vous allez vous établir en Flandres, & je n'oſerois vous répondre de vous y rendre la viſite que vous me demandez. Je me conſolerai par le plaiſir que j'aurai d'entendre dire du bien de vous. Je ſuis aſsûré que vous ferez vôtre devoir, comme vous avez toûjours fait depuis vôtre entrée dans les Mouſquetaires. Auſſi ne ſauriez vous croire avec quel plaiſir je ſonge à la conduite que vous avez gardée. Vous voïez les avantages que vous en avez tirez pour vous & pour mes neveux vos freres. Continüez ſelon que vous le jugerez à propos, je n'ai point de conſeil à vous donner, j'aimerois mieux en prendre de vous. Il eſt vrai que j'ai quelque peine à voir que ma niéce vous veüille ſuivre pour ne vous plus quitter, & qu'elle ait reſolu de tranſplanter ſa petite famille en

Flandres. Ce dessein merite quelque reflexion, & j'aime mieux vous en écrire que d'attendre à vous en parler ici, vos sentimens seront mieux suivis par vôtre chere moitié, quand elle croira qu'ils ne viennent que de vous. Je ne vous en dis pas davantage, & j'attens avec impatience la joie de vous embrasser.

J'ai appris avec bien du déplaisir que Monsieur de *** a maltraité un Gentilhomme d'une maniere fort extraordinaire. Cet emportement n'est venu que de la fortune éclatante dont il joüit. Je vous envoïe la Lettre que vous pretendez lui faire voir, & je demeure d'accord que l'occasion n'en sauroit être plus favorable. Il est naturel que je vous conseille d'être moderé pendant que toutes choses vous réüssissent, & il n'est pas surprenant que vous montriez une de mes Lettres à un grand Seigneur qui vous a prié de lui en faire voir. Cependant cette Lettre ne me coûtera guere ; je connois des Auteurs qui m'en vont fournir les pensées. Je traiterai cette matiere un peu magnifiquement, afin que le grand Seigneur en soit plus touché.

A Monsieur

A Monsieur de ***

Vous ne doutez pas, mon cher Neveu, que ce ne soit avec bien du plaisir que je voi les bons succés de vos entreprises, mais vous voulez bien que je souhaite de vous voir garder dans la prosperité la conduite qui a contribué à vôtre fortune. Comme vous êtes troisiéme Cadet de vôtre maison, vous avez crû être obligé à prendre plus de soin de vous avancer, de sorte que vous vous êtes attaché au service avec plus d'exactitude, plus d'assiduité, & plus d'ardeur de vous signaler, que si vous étiez né avec plus de bien. Mais, mon cher neveu, considerez que le bonheur nous flatte d'ordinaire avec tant d'excés qu'il est bien difficile que nous ne venions à nous relâcher de nôtre devoir. Je vous dirai la chose d'un ton plus élevé, si vous voulez que j'emprunte les paroles d'un Ancien de ma connoissance. Il fait parler un Empereur qui associe un homme de merite à l'Empire. *Jusques ici*, lui dit-il, *la Fortune vous a persecuté & vous avez sou-*

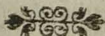
tenu ses efforts avec une constance inébranlable ; mais souvenez-vous que les prosperitez ont des aiguillons qui font mieux connoître le fort & le foible de nos courages, que ne peuvent faire les adversitez. En voici la raison, Le bon-heur n'est propre qu'à nous corrompre & à nous amolir, & les miseres sont des fardeaux qui menacent de nous accabler par leur pesanteur. De sorte qu'il faut que nos esprits se roidissent contre elles, & qu'ils ramassent toute leur vigueur. Cependant, je ne doute point que vous ne conserviez dans ce changement de vôtre fortune, la bonne foi & l'amitié que vous avez toûjours fait paroître, & qui sont les plus beaux dons & les plus grands avantages de l'esprit humain : mais considerez, je vous prie, que tous ceux qui approcheront de vôtre personne, feront tous leurs efforts pour affoiblir en vous ces qualitez excellentes. Ils mettront tout en usage, les basses complaisances, & les paroles flateuses, qui sont des poisons pour les veritables amitiez.

Ajoûtons une comparaison qui peut-être ne vous déplaira pas. Les gens de faveur sont comme des sources vives & claires, qui ont bien de la peine à conserver la pureté de leurs eaux. Les am-

bitieux & les avares en sont trop altérez pour n'y pas accourir en foule. De sorte qu'ils ne manquent presque jamais de les troubler, de les salir, & de les corrompre. Disons aussi que ces grandes sources sont semblables à des rivieres qui s'enflent de tant de ruisseaux, qu'elles sont sujettes à se déborder, & à causer beaucoup de ravage, à moins qu'elles ne soient retenües par de fortes digues. C'est-à-dire, qu'il faut moderer nos mœurs par la crainte des loix, & par le desir d'une bonne reputation, c'est ce qui nous tient en bride. Il faut que toutes les choses du monde trouvent des oppositions. Les élémens ont leurs contraires, les Etats ont les leurs pour s'arrêter dans des bornes où la vertu toute seule auroit de la peine à les tenir. Tant que Tibere vécut sous l'autorité d'Auguste, & dans la concurrence de Germanicus & de Drusus, il cacha finement ses inclinations les plus vicieuses, & garda l'apparence de ses premieres vertus. Son gouvernement fut ensuite un mélange de bien & de mal sous sa mere, & pendant qu'il aima Séjan, ou qu'il le craignit, s'il commit de grandes cruautez, du moins ses débauches furent secret-

tes. Mais quand il ne fut retenu, ni par la crainte, ni par la honte, & qu'il lui fut permis d'user de la liberté de son naturel, il s'abandonna sans reserve à toutes sortes de crimes & d'impuretez. Cependant ce Prince avoit de la valeur, & quelque chose de grand dans l'ame, & il est certain qu'un homme de vertu qui vivoit sous son regne, n'attribua la depravation de ses mœurs qu'à la force de l'autorité suprême. Il dit que cette indépendance avoit alteré la constitution de son esprit & arraché du fond de son cœur les bonnes habitudes qu'il pouvoit avoir. Nous voïons en effet que ses successeurs ne resisterent pas mieux à la même violence. Ils furent presque tous entraînez par le torrent de leurs prosperitez. Vespasien fut le premier qui devint meilleur en devenant maître des autres. Il est vrai que son fils Titus fut l'admiration & les delices du Peuple Romain, mais s'il conserva sa vertu toute pure, il vécut si peu qu'on ne peut répondre qu'il l'eût gardée plus long-tems s'il ne fût mort la troisiéme année de son Empire. Le changement que l'on avoit remarqué en Neron, le pouvoit faire apprehender. Enfin, mon cher Neveu,

pourquoi ne pouvons-nous pas comparer la fortune à ces meres tendres qui ne font de leurs enfans que des enfans gâtez à force de les caresser? Il y a peu de gens qui puissent parler comme Montagne : *le bon-heur ne me trouble point la veüe , au contraire je voi plus clair en tems serain.* Ce n'est pas , à vous dire vrai , que la prosperité soit toûjours un obstacle à la moderation , autrement nous serions obligez de nous éloigner de toute sorte de bon-heur , comme nous tâchons d'éviter un écueil. S'il y a de la foiblesse à ne pouvoir faire un bon usage des richesses & des honneurs , si les petits s'enyvrent de ces biens-là , & que la tête leur en tourne, les sages sont sobres dans l'abondance. Ils ne s'abandonnent pas entierement à leur appetit , & ne mangent pas plus en un festin qu'à leur ordinaire. Je pense que vous en userez de même, & qu'il n'étoit pas necessaire de tant moraliser pour vous le persuader , je vous donne le bon jour , & je suis tout à vous.



A Monſieur de * * *

Remersiments

JE voudrois bien ſavoir où je pourrois prendre des paroles pour vous remercier de la maniere que je ſouhaiterois du bon office que vous avez rendu à mon Ami. Mais en verité ma reconnoiſſance n'eſt pas ſatisfaite des termes qui me viennent dans l'eſprit. Que je vous trouve heureux, MONSIEUR, d'être bien-faiſant, & de vous voir en état de ſatisfaire une ſi belle inclination. Mais prenez garde qu'une humeur ſi généreuſe ne vous attire une infinité d'importuns. Pour moi je vous répons que j'uſerai diſcretement de la bonté que vous m'avez témoignée, & que je ménagerai vos faveurs avec toute la retenüe que je dois garder. Si j'ai pris la liberté de vous recommander les intereſts de mon Ami, je ſuis aſſuré que je ne vous parlerai jamais des miens, je ne les ai jamais aſſez conſiderez pour me reſoudre à demander quelque choſe. Vous en pouvez juger, MONSIEUR, puiſque je ne vous ai jamais parlé de ce qui re-

gardoit ma fortune, encore que vous m'aïez honoré pluſieurs fois des marques de vôtre affection, & que je ſois à vous avec tout le reſpect poſſible.

A Madame de ***

QUoique je me trouve dans un embarras terrible, que j'aïe rendu des viſites tout le jour, & que je ſois ſur mon départ; je ne puis differer à vous rendre graces de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je croi neanmoins que je ne prends pas trop bien mon tems dans l'agitation où je ſuis. Tout le repos d'eſprit que je pourrois avoir, ne ſuffiroit pas pour me faire imaginer des choſes que vous pûſſiez eſtimer. Je me contenterai de vous dire, ſans un tour fort recherché, qu'on ne peut avoir pour vous, ni plus de reconnoiſſance, ni plus de reſpect que j'en ai. Je vous ſupplirai auſſi de vouloir bien, pendant mon abſence, me conſerver dans un petit coin de vôtre ſouvenir. J'y ſerai parmi une infinité de belles choſes que vous y avez. Que deviendrois-je ſi vous me refuſiez cette grace,

& que vous m'eussiez oublié à mon retour, quand je vous irois protester qu'on ne peut être avec plus de zele que je suis, &c.

---

*A Monsieur de ****

Le Pere Couplet Jesuite fameux Missionnaire.

JE ne vous dirai sur ce que vous me demandez, que des choses que racontent des gens dignes de foi. La Chine est aussi grande que toute l'Europe, & un de ses Empereurs aïant fait le dénombrement du commun du Peuple, trouva prés de soixante millions d'hommes, sans y comprendre les Eunuques, les gens de Lettres, & ceux qui font profession des armes. Ce grand Païs est rempli de belles Villes; & celle de Nankin Capitale d'une Province de même nom, étoit si grande autrefois, qu'un homme à cheval avoit de la peine à faire en deux jours le tour des murailles. L'on en amena un jeune Indien, qui eut l'honneur de faire la reverence au Roi à Versailles. Il étoit vétu d'une riche veste de brocard d'or, à fond bleu, avec des figures de dragons, & une tête affreuse sur le haut de chaque manche.

Il portoit pardessus une espece de tunique de soie verte. Sa Majesté lui fit donner de quoi manger, pour voir si les Chinois sont aussi propres à table que l'on dit. L'Indien ne fut point déconcerté, & se servit avec une adresse admirable de deux petites baguettes d'yvoire qu'il tenoit à la main droite entre deux doigts. Il avoit apporté beaucoup de raretez de son païs, & plusieurs Portraits sur du taffetas de la Chine. On y voïoit celui du Philosophe *Confucius*, qui fut autrefois entre les Chinois ce qu'Aristote a été ensuite parmi les Grecs. Les Mandarins & les Docteurs, étoient peints avoient des Chapelets, car c'est peut-être la coûtume des Chinois, comme celle des Turcs, de dire sur chaque grain, *Dieu aïez pitié de nous.*

Pour la langue & l'écriture des Chinois, il y auroit mille particularitez à vous dire. Leur encre est celle que nous appellons encre de la Chine. Un long pinceau leur sert de plume. Ils écrivent de haut en bas, & leurs lignes sont perpendiculaires. Il ne faut qu'une lettre pour un mot. Leur Alphabet est composé de plus de quatre-vingts mille caracteres differents, de sorte qu'il faut

trente-ans pour apprendre à lire, & pour retenir l'idée & les significations de ces chiffres. On ne se trompe jamais en lisant à cause de la difference de ces caracteres, mais on est obligé de parler comme en chantant, afin de marquer les differentes significations par la difference des accens ou des tons de voix.

Vous savez que les Chinois sont Idolâtres, que leurs principaux Dieux sont le Soleil, la Lune & les Etoiles ; mais vous trouverez assez étrange qu'ils adorent aussi le Diable, afin qu'il les laisse vivre en repos. Ils mettent sa figure sur la proüe de leurs Navires, & la plûpart des gens la portent même sur leurs habits, comme j'ai dit qu'il y avoit des têtes affreuses sur le haut des manches du jeune Indien. Ils ont une particuliere vénération pour une Idole à trois têtes, qui represente leurs trois grands Philosophes, *Confucius*, *Xekiam* & *Tauzu*. Ils tiennent l'opinion de Pytagore touchant la transmigration des ames. Ils ont beaucoup de Colleges, & une si grande quantité d'Hôpitaux, qu'on ne voit point de mendians parmi eux. Leurs Prêtres sont habillez de noir. Ils ont des Religieux, des Religieuses, des Hermites, & même certaines Mon-

tagnes qu'ils pretendent être sacrées, où ils vont en pelerinage. Les nouvelles & les pleines Lunes sont leurs jours de Fête, & la principale est la nouvelle Lune de Fevrier, parce que c'est le premier jour de leur année. Celui de la naissance de l'Empereur est aussi tres-solemnel, & chacun en particulier celebre le jour qu'il est né. Ils n'ont aucune connoissance des biens & des maux de l'autre vie, & cependant ils ne laissent pas d'enterrer leurs parens avec beaucoup de céremonie. Quand il arrive des Eclipses, ils croïent que leurs Dieux sont en colere contr'eux. Je ne vous en dirai pas davantage. Si vous avez la curiosité d'entrer dans un plus grand détail, je vous en envoïerai une Relation que me prêta l'autre jour un de mes amis. Je vous donne le bon jour, mon cher Monsieur, & je suis tout à vous.

Au même.

Est-il possible, mon cher Monsieur, que vous me consultiez sur ce qui regarde les éclipses. Vous pouviez par un

meilleur secours que le mien satisfaire la curiosité de vôtre chere moitié. Je ne m'étonne pas qu'elle veüille savoir ce que l'on doit croire de ces Phenoménes qui attirent les regards de tout le monde ; mais je ne suis ni assez grand Astronome, ni assez habile Philosophe pour decider d'une chose dont on a toûjours parlé differemment. Ce n'est pas que l'on ne convienne que l'éclipse est une privation de lumiere causée par l'interposition d'un corps opaque. Il y a deux grands luminaires, pour me servir des termes de l'Ecriture, dont l'un nous éclaire le jour, & l'autre la nuit. Quand nous sommes privez d'une maniere extraordinaire de leurs irradiations, permettez-moi ce grand mot, nous appellons cela défaut ou défaillance, & les Grecs le nomment éclipse. C'est ce mot Grec si usité en France qui fait la crainte de tant de gens, & la devotion de tant d'autres. Les Philosophes considerent ces Phenoménes avec quelque espece d'admiration. Ils en examinent la nature, ils en cherchent les causes & les effets. Les Astronomes vont encore plus avant sur cet objet particulier de leur science ; & comme dans les observations qu'ils ont faites, ils ont connu

les revolutions des Cieux, les conjonctions des Astres, leurs distances & leurs approches, ils ont prévû souvent les effets naturels qui en peuvent resulter. Du moins marquent-ils précisément les tems des Eclipses, & déterminent les années, les mois, les semaines, les jours, les heures, & jusques aux minuttes. Ceux qui ont lû l'Histoire des Peuples Orientaux, savent que dans le Roïaume de la Chine, & dans les Païs nouvellement convertis à la foi, ces prédictions faites par des Missionnaires savans Astonomes, leur ont toûjours donné une grande autorité sur les esprits des Peuples. Les Astrologues veulent porter leur prédiction plus loin, mais leur sience est décriée par la plûpart du monde. Vous avez oüi dire sans doute que Pic-de-la-Mirande a composé contr'eux un excellent Ouvrage qui aboutit à conclure que leur prétenduë science n'est qu'une veritable folie. Jugez si par les Eclipses ils peuvent parler juste de l'évenement des choses, qui dépendent de la liberté des hommes. S'ils peuvent prédire des revoltes, des trahisons, des guerres, des mariages, des procez, &c. J'avoüe que leur science se peut étendre à prevoir

la sterilité, la fertilité, les maladies; les secheresses, &c. Tous les Historiens ont regardé les Eclipses comme des évenemens singuliers qu'ils étoient obligez de marquer. Ils ont écrit avec soin ce qui les a precedez, & ce qui les a suivis. Je serois trop long si je vous citois toutes les observations que j'ai faites moi-même sur cette matiere. Je me contenterai de vous dire que les Medecins assurent ordinairement qu'il y aura des maladies, lorsque ces défaillances sont de longue durée, & que c'est le Soleil qui est éclipsé. Ils reconnoissent cet Astre comme l'ame & le pere de la Nature. En effet, quand il agit sur les choses d'ici-bas, & qu'il leur communique ses influences, sa lumiere & sa chaleur, ne semble-t-il pas répandre la vie sur les objets qu'il regarde? Mais si sa lumiere & ses raïons sont arrêtez, nous en perdons une irradiation salutaire. Si les esprits animaux étoient arrêtez par quelque humeur froide qui causât une obstruction, toutes les parties inférieures du corps ne souffriroient-elles pas? Veut-on que les hommes ne souffrent point quand la Lune empêche que les influences du Soleil ne tombent sur nous? Plusieurs

neanmoins diſent que l'Eclipſe eſt un effet naturel qui ne produit ni bien, ni mal, & que les raïons du Soleil peuvent être détournez, & ſa lumiere obſcurcie ſans que nous aïons lieu d'en craindre de fâcheuſes ſuites. Ils ajoûtent que nous ne voïons pas que les nuages qui nous cachent cet Aſtre produiſent des maladies. Cependant nous n'éprouvons que trop que les choſes naturelles ne laiſſent pas de nous faire tomber dans de facheuſes indiſpoſitions. Les tempêtes, les orages, les tonnerres, les tremblemens de terre, & les vapeurs infectées nous en font demeurer d'accord aſſez ſouvent. S'il y a des gens vigoureux qui ont reſiſté à la malignité des Eclipſes, il y en a de foibles qui y ont ſuccombé. Pendant les maladies contagieuſes tout le monde n'eſt pas également ſuſceptible de l'infection de l'air. Un de mes Amis me diſoit l'autre jour que l'on ne doit pas négliger de prendre des précautions durant les Eclipſes, qu'il eſt bon de ſe tenir dans ſa maiſon, au lieu de s'expoſer au grand air. Qu'il ne faloit pas croire que tant d'habiles gens ſe fuſſent trompez quand ils l'avoient conſeillé. Si les nuages qui nous cachent le So-

leil, alterent moins nôtre ſanté que les Eclipſes, c'eſt qu'étant moins rares nous y ſommes plus accoutumez. Mais s'ils duroient long-tems, ils cauſeroient infailliblement un grand deſordre. On verroit augmenter les fiévres, revenir les goutes, & déborder les fluxions. Peut-être même y auroit-il des apoplexies à craindre, mais pour les migraines & les maux de dents, une infinité de perſonnes en ſeroient attaquées, Si les incommoditez dont je viens de parler, n'affligent pas certains Peuples Septentrionaux qui ſont privez, la moitié de l'année, de la lumiere & de l'influence du Soleil, c'eſt qu'ils ſont accoutumez à cette privation, & naturaliſez dans ces climats. Comme le froid deſſeche le corps & concentre la chaleur naturelle, les Habitans de ces lieux-là ſont ordinairement robuſtes, & propres à reſiſter à la groſſiereté des vapeurs. Je ne vous parlerai point de cette Eclipſe admirable que l'on vit à la mort du Fils de Dieu. Vous ſavez qu'elle fut ſurnaturelle & miraculeuſe. Elle arriva dans la pleine Lune, elle dura trois heures, & fut univerſelle. Vous avez oüi dire ce que remarqua ſaint Denis l'Areopagite, grand Philo-

ſophe,

ſophe, & grand Mathematicien. Il étoit alors en Egypte, & aïant obſervé que cette Eclipſe arrivoit contre l'ordre ordinaire, il prononça ces paroles ſi celebres : *Où le Dieu de la Nature ſouffre, ou toute la machine du monde ſe diſſout.* Je ne m'étendrai pas davantage ſur une matiere où je ne me ſuis jamais fort appliqué. Je ne me ſerois pas même hazardé à vous faire cette réponſe, ſi j'étois capable de vous refuſer quelque choſe. Mais je ſuis, &c.

Au même.

DEmandez-moi tant d'éclairciſſemens qu'il vous plaira, ſans craindre de m'importuner. Quand je ne ſerai pas en état de ſatisfaire vôtre curioſité, je trouverai à Paris des ſecours que vous ne ſauriez avoir dans vôtre Province. Ce n'eſt pas que vous n'y aïez d'habiles gens; mais comme ils s'appliquent moins à ce que nous appellons belles Lettres qu'à ſe rendre habiles dans leurs Profeſſions : J'avoüe qu'il y a bien des choſes qu'ils ne connoiſſent pas aſ-

ſez pour en inſtruire les autres. La conteſtation que vous eûtes avec vôtre Lieutenant Géneral en eſt une preuve, mais je ne ſai s'il eſt facile d'en donner une déciſion qui vous puiſſe contenter l'un & l'autre. Vôtre Ami ne comprend pas que l'on eût commencé la Tour de Babel pour ſe garantir d'un ſecond Deluge. Vous ſoutenez le contraire, fondé à ce que vous croïez, ſur les plus belles apparences du monde, & ſur l'autorité d'un grand Hiſtorien. C'eſt Joſeph; vous citez les Antiquitez des Juifs d'où vous avez tiré vôtre opinion, vous ajoûtez que la vrai-ſemblance demande qu'aprés une inondation générale on cherche des precautions qui puiſſent garantir de l'impetuoſité des eaux. Mais, mon cher Monſieur, avez-vous conſideré les circonſtances qui peuvent détruire vos conjectures? Si ces gens orgueilleux qui vouloient élever ſi haut le bâtiment qu'ils avoient commencé, n'avoient eu deſſein que de ſe faire un aſile au deſſus des flots, auroient-ils quitté les ſommets des montagnes qu'ils habitoient pour bâtir dans une plaine? Auroient-ils choiſi un lieu ſitué enrre l'Euphrate & le Tigris, c'eſt-à-dire, entre deux fleuves des plus lar-

ges, des plus profonds, & des plus sujets à franchir leurs bords pour submerger la campagne? Se défioient-ils de la promesse que Dieu avoit faite de ne pas inonder la terre une seconde fois? Pouvoient-ils oublier une chose que l'Arc-en-Ciel leur remettoit si souvent dans la mémoire? Vous voïez que les meilleurs Auteurs ne pensent pas toûjours fort juste. Il y en a qui se trompent bien plus que Joseph, & qui neanmoins croïent pénétrer plus avant dans l'intention de Nemrod. Ils assûrent qu'il n'avoit dessein de bâtir une Tour si haute que pour se mettre en sûreté contre le feu du Ciel sans considerer que les lieux les plus élevez y sont les plus exposez. D'autres pour être plus religieux & plus exacts prennent à la lettre les termes de l'Ecriture. Ils s'imaginent que Nemrod & ses adherans vouloient porter jusques au Ciel le faîte de leur bâtiment, parce que la Génese le dit, sans considerer que c'est une maniere de parler figurée. On emploïe l'hyperbole pour rendre les expressions plus sublimes & plus magnifiques. David fait monter les Navires jusques au Ciel, & les fait descendre ensuite jusques dans les abîmes, quoique ni l'un

ni l'autre ne se puisse faire, quelque forte que soit une tempête. Un de nos plus beaux Esprits interprete ces paroles par la même figure.

Feu Mr Godeau Evêque de Vence.

Il appelle les vents, & soudain ils l'entendent,
Ils grondent d'un bruit furieux,
Les flots en tournoïant jusqu'aux Enfers descendent,
Puis montent jusque dans les Cieux.

Mainard.

Nous voïons aussi dans les Epigrammes d'un de nos Poëtes:

Jean égale aux plus basses herbes,
Les bâtimens que ses ayeux,
Au gré de leurs ames superbes
Avoient élevé jusqu'aux Cieux,

Dans un autre endroit de ses Poësies, il s'exprime de cette sorte en parlant du ravage que fait le tems.

Il rongera ces fameux bâtimens,
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphire,
Et qui jusqu'aux Enfers portent leurs fondemens.

Enfin, rien n'est plus ordinaire que l'usage de l'hyperbole, & je ne saurois assez m'étonner que l'on ait pû croire que Nemrod voulut élever effectivement jusqu'au Ciel la Tour qu'il avoit entrepris de bâtir. Mais, MONSIEUR, il ne faloit lire que peu de mots ensuite pour découvrir la veritable intention des Assyriens. Ils dirent entre'eux, *élevons une Tour jusqu'au Ciel pour rendre nôtre nom celebre avant que nous venions à nous separer pour nous disperser par toute la terre.* Ils voulurent donc se rendre illustres, & s'immortaliser, en quelque maniere, par cette prodigieuse masse de pierre, comme les Rois d'Egypte par leurs Piramides. Outre que cette opinion est plausible, nous voïons que l'Ecriture sainte le dit en termes exprés : si vous ne vous rendez tous deux à ce sentiment, j'en chercherai d'autres pour tâcher de vous satisfaire. Je suis, &c.

---

*A Madame de ****

QUe j'ai de joïe, MADAME, de vous regarder comme la plus heureuse personne du monde ! Quand je vous

examine, je ſuis perſuadé que le Ciel vous aime, & que la fortune a du reſpect pour vous. Ce n'eſt pas qu'elle vous épargne toûjours, & qu'elle ne vous bleſſe preſqu'auſſi ſouvent que les femmes ordinaires; mais il ſemble qu'elle s'en repent d'abord, & qu'elle travaille à guerir les plaïes qu'elle vient de vous faire. Elle ne vous porte que des coups favorables, & il paroît même viſiblement qu'une puiſſance ſuperieure lui retient le bras quand il y doit avoir du danger pour vous. Venons, s'il vous plaît, à ce qui me touche. N'étoit-ce pas un mal-heur pour moi que la Lettre que vous aviez eu la bonté d'écrire en ma faveur, ne fût pas portée avec la diligence qui étoit neceſſaire. Cependant le ſuccés a fait voir qu'il faloit que la choſe arrivât de la ſorte. Le hazad dans cette occaſion a été plus ſage que nôtre prévoïance. Vous voulez donc bien, MADAME, que je vous remercie doublement, & qu'en vous témoignant l'obligation que je vous ai de la Lettre que vous m'avez envoïée, je vous rende graces en même-tems du ſoin que la fortune a voulu prendre de mon affaire à vôtre ſeule conſideration. Je ſuis, &c.

A la même.

PUisque vous ne vous lassez point de me rendre de bons offices, il n'est pas juste que je me lasse de vous témoigner la reconnoissance que j'en ai. Si je me contentois d'en sentir une extrême dans mon cœur, & que ma bouche & ma plume n'en donnassent pas des marques publiques, je ne me regarderois que comme le plus ingrat de tous les hommes. Je croi neanmois que vous jugerez plus favorablement de moi. Vous avez vû que j'étois tout à vous dans le tems que je ne me pouvois loüer que de vos bonnes intentions; croirez-vous presentement que je vous sois moins soumis & moins fidele quand vous ajoûtez les biens-faits aux témoignages d'estime ? Vous étiez seule ma Cour, mon grand monde & ma joie. L'on m'a vû cent fois sortir de chez vous avec autant de satisfaction que si j'avois reçû tout le bien que vous m'aviez souhaité. De sorte, MADAME, que si j'aimois avec tant d'ardeur vôtre approbation quand les loüanges que vous

me donniez ne paſſoient pas vôtre ruelle, & qu'elles n'étoient entendües que de vos femmes, jugez à quel point je dois être ſenſible d'entendre dire que vous m'avez établi une belle reputation parmi une infinité de perſonnes d'une diſtinction conſiderable ? Je regarderai toûjours d'où me vient ce bon-heur, & je m'en tiendrai plus glorieux que de tous les avantages qui me pourront venir enſuite. Car je vous ai proteſté plus d'une fois que j'aime mieux qu'on me laiſſe à l'ombre, pourveu que j'y puiſſe vivre en repos, que ſi on m'expoſoit au grand jour, s'il faloit que je ſouffriſſe le Soleil dans les yeux, moi qui les ai ſi foibles & ſi tendres. Il me déplairoit moins d'être dans la foule, pourveu que je n'y fuſſe pas preſſé, que d'être placé en un lieu honorable, où chacun pût contrôler mes actions & ma contenance; mais vous avez fait enſorte que je pourrai être agréablement par tout. Je m'en réjoüis autant pour vos interests que pour les miens, car vous ne gagnerez pas moins de cœurs que vous me gagnerez d'eſprits. Il n'y aura point d'homme raiſonnable qui ne faſſe tous ſes efforts pour meriter d'être à vous, quand il ſaura par mon exemple, ce

que l'on ſe peut promettre quand on a l'honneur d'être comme je ſuis, &c.

Réponſe d'une Femme à ſon Mary.

JE ſuis ravie de ce qu'on vous fait tant d'accueil, pourveu qu'il ne vous retienne pas où vous êtes. Pour ma ſanté qui vous incommode, je n'en ſuis pas trop fâchée. Il vaut mieux que ce ſoit à cauſe que vous la bûvez trop ſouvent, qu'à cauſe que vous vous ennuïez de la voir trop durer. Quand vous ne perdrez la raiſon pour moi que de cette façon-là, je ne vous appellerai jamais déraiſonnable. Vous l'êtes un peu, ce me ſemble, quand vous ajoûtez foi à l'empoiſonnement du jaloux de nôtre quartier : Sa femme n'eſt pas aſſez hardie pour cela ; ce crime eſt de delà les monts, & ſi elle l'avoit fait, on ne pourroit pas dire qu'elle eſt bien de ſon païs. Je vous remercie de la bonté que vous avez de vouloir prendre la poſte pour me voir plûtôt, à ſix jours prés, ce n'eſt pas la peine de vous fatiguer. Je finirois bien ma lettre à vôtre imitation, en vous appel-

lant le plus aimable des maris; mais pour l'autre loüange que vous me donnez de la plus fidele de toutes les femmes, j'ai peur que je ne puisse pas vous la rendre. La grande chere & la liberté du voïage pourroient bien donner un tour de reins à vôtre fidelité.

A Monsieur de ***

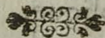
QUe j'ai de joie, MONSIEUR, que vôtre Lettre m'ait rassûré de la crainte que l'on m'avoit donnée. On disoit que vous aviez regalé fort souvent certains petits Maîtres dont la société n'est pas toûjours sans danger; mais je suis ravi qu'avec la confiance que vous peut donner le bon fonds que vous avez, vous aïez parlé de vous en ces termes:

Le Fleuve Alphée.

Tel que d'un effort difficile,
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile;
Ses flots par moïens inconnus,
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent;

Et dans Syracuse arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent;
Aussi peu salez que devant.

Vous ajoûtez une circonstance qui acheve de me satisfaire, Vous avez trouvé bon de lier quelque commerce avec la jeunesse la plus spirituelle & la plus galante de la Cour, de peur que l'on ne vous oubliât pendant vôtre voïage, & que le séjour que vous aviez à faire à la Campagne, ne fût trop obscur. Je suis bien aise d'apprendre que vous faites dans vôtre délicieuse valée tout le profit que je pouvois desirer, & qu'aprés avoir donné ordre aux affaires qui vous y ont appellé, vous donniez le tems qui vous reste à la lecture des Livres que vous fites emporter. Si vous vouliez bien me faire part de tems en tems des belles choses que vous y remarquez, j'ajouterois cette obligation à toutes celles que je vous ai déja, mais vous jugez bien que je ne pourrois être avec plus de passion que je suis, &c.



A Monsieur de * * *

JE suis bien-aise, mon tres-cher Monsieur, que vous soïez continuellement dans les Compagnies dont vous me parlez, & de toutes les parties de divertissement que l'on propose ; mais permettez-moi de vous dire qu'il ne suffit pas que ces divertissemens soient honnêtes. Il est à craindre qu'ils ne vous empêchent de donner à vôtre Regiment tout le soin & toute l'assiduité que vous lui devez. Quelque illustre que soit vôtre naissance, souvenez-vous que nous vivons sous un regne où les recompenses se donnent plûtôt au merite des personnes qu'à la vertu des Ancêtres. Il faut servir au lieu de fonder ses esperances sur les services de ses Ayeuls. Vous savez les plaintes que fait Marius dans un Historien que vous aimez. Il dit que les Patriciens de son tems enflez d'orgueil passoient leur jeunesse dans l'oisiveté & dans les délices, comme s'ils avoient renoncé aux Charges de la Republique. Que cependant ils ne laissoient pas de les briguer en-

ſuite comme s'ils avoient vécu avec honneur, & rendu de grands ſervices. Ils ſont bien abuſez, dit-il, de chercher avec une égale paſſion deux choſes qui ne ſe trouvent jamais enſemble, la gloire & la volupté. Quand ils haranguent dans le Senat, leur diſcours n'eſt qu'une loüange continuelle de leurs Ancêtres. Ils penſent ſe faire honneur & ſe rendre illuſtres par ce recit. & il arrive au contraire que la vie éclatante des grands hommes couvre d'infamie les actions lâches de leurs deſcendans. C'eſt une verité reconnüe, que la gloire des Ancêtres eſt une lumiere qui éclaire de telle ſorte, que leur poſtérité ne peut cacher ſes bonnes ni ſes mauvaiſes qualitez. N'eſt-il pas vrai, MONSIEUR, que ſi les Gentils-hommes du regne de Loüis le Grand imitoient les Patriciens dont parle Marius, ils pourroient bien vieillir dans leurs maiſons ſans recevoir d'autres honneurs que ceux qu'ils ſe feroient rendre par leurs Domeſtiques ? Ils n'auroient jamais de commandement que ſur leurs Valets, & pour toute gloire que des titres & des armoiries. Enfin, MONSIEUR, il faut que tout le monde travaille pour s'avancer, le Roturier pour reparer le

défaut de sa naissance, le Noble pour soûtenir l'éclat de la sienne. Ne vous étonnez pas si je viens de moraliser, vous savez la part que je prens en tout ce qui vous touche, & j'ai appris que vous avez fait de petites courses qui vous peuvent faire quelque tort. Je souhaite de tout mon cœur que vous n'aïez que pour vôtre Regiment l'ardeur & les empressemens que vous avez eus depuis un mois pour les Dames de ***. Je suis, &c.

A Madame de ***

Je n'aurois jamais crû, MADAME, qu'une de vos Lettres me pût affliger, quelque méchante nouvelle qu'elle me donnât. La seule veuë de vôtre écriture me paroissoit un remede à tous les maux que j'y pouvois voir ; mais je vous avoüe que ce n'est qu'avec une extrême douleur que j'ai appris la perte que nous avons faite. Nôtre Amie étoit estimable de toute maniere ; elle étoit belle, tendre, & généreuse, pleine d'esprit, & d'un discernement si juste qu'elle vous mettoit au dessus de

toutes les choses du monde. Elle a eu même en mourant la seule bonne qualité qui lui avoit manqué durant sa vie; c'est-à-dire, qu'elle a souffert avec courage une chose dont le seul nom l'avoit toûjours fait trembler. Elle a accompagné cette fermeté d'ame d'une pieté si chrétienne, qu'il me semble que nous ne la devons pas regretter. C'est l'aimer d'une affection trop interessée que d'être triste quand elle nous quitte pour être mieux, & qu'elle va joüir dans l'autre monde d'un repos qu'elle n'a jamais trouvé en celui-ci. Je tâcherai de profiter de l'exhortation que vous me faites de suivre un si bon exemple, & ce ne sera pas la premiere fois que vous m'aurez fait devenir homme de bien. Les déplaisirs que j'ai eus jusqu'à present ne seconderont pas mal vos remontrances; car je m'imagine que peu de choses contribüent mieux à nous faire mourir sans repugnance que de n'avoir point de plaisir à vivre. Ce n'est pas que je fusse bien-aise de finir trop promtement ma carriere, puisque vous devez revenir bien-tôt. Jugez s'il m'est aisé de renoncer à l'avantage de vous revoir, & de vous protester à quel point je suis, &c.

A Monseigneur le ***

MONSEIGNEUR,

J'ai lû avec la plus sensible joïe dont je sois capable, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si vous n'étiez que grand Capitaine, que vous n'eussiez qu'une des plus belles Charges, & qu'un des plus grands gouvernemens dont le Roi puisse recompenser les belles actions, je ne serois pas si satisfait de l'approbation que vous avez donnée à mon Ouvrage : mais quand je considere que vous parlez en Maître de toutes choses, & que l'on remarque dans vôtre conversation un discernement admirable que vous ajoûtez à la sience & à la politesse ; j'ose croire que le bien que vous avez dit de mon Livre me va faire plus d'honneur que je n'en esperois. Il arrive si rarement, MONSEIGNEUR, qu'un Guerrier aussi attaché au service, & aussi emploïé que vous, soit touché de ce que l'on appelle belles Lettres, & qu'il en juge bien, que je vous admirai la premiere fois que

j'eus l'honneur de vous voir ; mais je ſûs bien-tôt que vôtre eſprit étoit auſſi généralement eſtimé que vôtre courage. Aprés cela ne dois-je pas avoir une extrême joïe de recevoir des loüanges d'une perſonne à qui toute la terre en donne continuellement ? Je ſuis avec tout le reſpect que je dois, &c.

---

*A Monſieur de ****

JE ne me ſuis point attiré les reproches que vous me faites. C'eſt moins ma pareſſe qu'un voïage que j'ai fait à Roüen qui m'a empêché de vous envoïer vos Livres. Je mets l'adreſſe à Amiens chez Monſieur** qui aura ſoin de vous les faire tenir. Sachez une fois pour toutes que je ſuis trop vôtre Ami & vôtre Serviteur pour manquer à ce qui vous regarde ; je vous ai preſent à mon eſprit comme lors que vous étiez dans nôtre Fauxbourg. Je ſerois un grand ingrat ſi je n'en uſois de la ſorte. Vous m'avez donné trop de témoignages de vôtre affection pour n'en avoir pas la reconnoiſſance que je dois. Je la conſerverai toute ma vie, & je pretens

vous faire demeurer d'accord que je ſuis veritablement, &c.

A Mademoiſelle de ***

VOs Lettres ne font qu'embellir comme vous, & je les trouve ſi admirables que je vous en demande une toutes les ſemaines. Comme les miennes ne valent pas tant, je vous écrirai deux fois, le Mercredy & le Samedy. L'opinion que j'avois de vôtre eſprit m'avoit preparé à en voir tant de merveilles, que je ne devrois pas être ſurpris de tout ce qu'il produit preſentement; mais j'avoüe qu'il monte à une perfection que je n'avois pas preveüe. Vous êtes déja auſſi élevée au deſſus de ce que vous étiez, que vous ſurpaſſez déja toutes les perſonnes de ma connoiſſance. N'attendez-donc de moi que des marques d'admiration, car pour le reſſentiment que je voulois conſerver contre vous, je n'oſerois le montrer. J'apprehenderois qu'on ne le prît pour un effet d'envie, car lorſqu'on verra ce que nous écrivons, on jugera que c'eſt avec beaucoup de chagrin que je re-

marque les avantages que vous avez ſur moi. Cependant je ne laiſſe pas d'être avec autant de paſſion que jamais, Vôtre, &c.

A Madame de ***

A Vous parler avec la franchiſe que vous demandez, je vous avoüerai, MADAME, que je ne manque pas tout-à-fait de diſcernement quand il faut démêler une veritable tendreſſe d'une fauſſe paſſion. Examinons donc, s'il vous plaît à qui il ſeroit bon que vous donnaſſiez la charmante perſonne que vous avez miſe au monde. Elle merite d'être aimée ſi ardemment & ſi conſtamment, que vous ne pouvez apporter trop de précaution dans le choix que vous avez à faire pour elle. Voïons qui des deux Amants doit avoir la preference dont vous me parlez; mais ſuppoſons d'abord que la pluſpart des hommes ſont de grands Comediens en matiere d'amour. Ce qui me rendroit ſuſpectes les proteſtations que fait le Marquis, & que vous trouvez ſi aimable, ſeroit la vivacité d'eſprit qu'il y fait

briller. Croïez-moi, MADAME, on ne parle ni tant, ni si juste, quand on est veritablement touché, & lorsque le cœur est pris, il est difficile que l'imagination soit libre. Je m'accommoderois mieux de vôtre voisin, s'il est vrai que vous me l'aïez bien peint. Il faut qu'il soit tendre & content de sa passion, puisqu'il la renferme dans son ame, au lieu de l'évaporer en belles paroles. Il s'applique à regarder ce qu'il aime, il en étudie l'humeur, & tâche de lui plaire aux occasions qu'il en a. Je voi que c'est-là que tendent ses pensées, ses paroles & ses actions. S'il peut arriver à un but si heureux, vous le verrez comme élevé au dessus de lui-même, enchanté des plaisirs qu'il goûtera, & que peut-être vôtre Marquis ne connoîtroit qu'imparfaitement. Enfin, MADAME, les caracteres si differents de ces deux Rivaux me font juger que si le Marquis paroît plus agreable, il semble que le voisin soit plus solide. Le premier cajole trop bien pour n'avoir pas cajolé mille fois en sa vie; l'autre est trop occupé de sa tendresse pour ne pas faire voir que Mademoiselle vôtre fille est sa premiere passion. Aprés cela, determinez-vous, & considerez quelles

ſont mes intentions. Je n'en aurai jamais qu'à l'avantage de tout ce qui vous regarde, & je vous aſſure que je ſerai toute ma vie tres-abſolument à vous.

A la même.

J'Avoüe, MADAME, que l'avanture que l'on vous a contée, n'eſt point vraiſemblable; cependant je vous la garantis vraïe. Voici les circonſtances que j'en ai veües, ou que j'ai appriſes. Vous ſavez que Mademoiſelle de *** n'a pas encore quinze ans, qu'elle eſt belle & riche. Aprés cela vous ne vous étonnerez pas qu'elle ait eû une foule d'Amants depuis ſix mois qu'elle eſt arrivée en cette Ville. Parmi ceux qui pouvoient pretendre à elle, il y en a eu deux qui ſe ſont diſtinguez par la bonne mine, par le merite, par le bien & par l'ardeur de leur paſſion. C'étoient le Marquis de *** & le Comte de *** La Belle ſe trouvoit embarraſſée à choiſir. Son eſtime étoit égale pour deux Cavaliers égaux dans toutes leurs bonnes qualitez. Elle prefera neanmoins le Marquis , parce qu'il obtint un

Regiment en ce tems-là, & que le Comte n'en avoit point encore. Mais à peine l'heureux Amant eut-il gouté les premieres douceurs de ſon mariage, qu'il ſe vit obligé de partir pour l'Armée. Vous jugez bien que ſon Rival ne fut point fâché de ce départ, quoiqu'il ne portât guere moins d'envie au Marquis pour ſon emploi que pour la poſſeſſion d'une charmante perſonne qu'il lui avoit enlevée. Il ne laiſſa pourtant pas de loüer le Marquis d'avoir quitté ce qu'il aimoit pour aller où l'appelloit ſon devoir, mais il falut bien-tôt changer de diſcours; le Marquis fut tué, & on croit que le Comte ne s'abandonna pas au deſeſpoir quand il en apprit la nouvelle. Quelque paſſionné qu'il fût pour la jeune veuve, il ne lui parla d'abord que de la perte qu'elle venoit de faire, & il eut la douleur de prendre garde que cette Belle n'étoit occupée que de ſon affliction. Il reſolut neanmoins de combattre ce Rival dans le cœur de la Marquiſe, mais il vit que s'il venoit à le vaincre, ce ne ſeroit qu'aprés une longue reſiſtance. Le ſuccés ne fut pas auſſi lent qu'il l'avoit apprehendé. La jeune veuve dit que ſon Epoux étoit

venu la nuit faire du bruit dans ſa chambre. Elle aſſura qu'elle l'avoit entendu diſtinctement & à diverſes repriſes. Je ne ſai pourquoi elle ne diſoit point qu'il lui étoit apparu. Son Amant l'interrompit d'une maniere aſſez bruſque, n'étant point maître d'un ſecret mouvement de jalouſie qu'il ſentit. Il lui ſoutint d'un ton ferme, que puiſque c'étoit ſon imagination qui lui repreſentoit des choſes ſi triſtes, il valoit mieux qu'elle ſe formât d'autres idées. Il étoit chagrin de celles-là, & ne pouvoit ſouffrir qu'un mort le vînt troubler dans des pretentions où il n'avoit pas prévû un pareil obſtacle. Enfin, il nia fortement que le Marquis fût revenu, & la Dame ſoutint le contraire avec plus de fermeté. Elle eut intereſt de ne point paſſer pour viſionnaire. Elle voulut montrer qu'on lui donnoit cette extraordinaire marque de tendreſſe, & faire voir que les gens de l'autre monde ne la pouvoient oublier. Elle trouva fort mauvais que le Comte entrât dans cette conteſtation, & qu'il doutât que le Marquis eût voulu faire cet honneur à ſa veuve. La choſe alla ſi avant que d'un côté le Comte répondit qu'il ne croiroit jamais que ce

qu'il verroit ou entendroit. D'autre part la Marquise offrit de lui faire voir le mort, ou du moins de le lui faire entendre. Ainsi, il fallut permettre à l'Amant incredule de venir passer une nuit dans la chambre de sa belle. Que n'eût-elle pas fait pour le convaincre? Jugez, MADAME, avec quel plaisir le Comte accepta le parti. Il ne craignit pas d'être battu par l'Esprit, quoiqu'il n'en fût pas aimé fort tendrement. Il est vrai que de son côté il avoit une occasion de lui faire dépit en se faisant voir vivant prés de la Marquise. La Dame ne fut pas plûtôt couchée, qu'on alluma quantité de bougies, & l'on permit au Cavalier d'entrer dans la chambre. Plusieurs femmes y firent bonne garde, & pendant que le Comte attendit que l'Esprit vint de l'autre monde, on croit qu'il eut bien des pensées qui tenoient de celui-ci. On assûre aussi qu'il pesta bien dans son ame, contre les précautions que prenoit sa Belle, & qu'il eut de la peine à croire ce qu'il voïoit. Il se trouvoit de nuit enfermé dans une chambre avec une belle personne qu'il aimoit ardemment, & tous ces avantages ne servoient qu'à le faire enrager. La Dame

me n'avoit guére moins de chagrin, mais c'étoit parce que l'Eſprit ne venoit point. Elle s'imaginoit qu'il y alloit de ſon honneur qu'il parût, ou qu'il fiſt dans la chambre un fracas digne de lui. Cependant l'Eſprit n'eut pas cette complaiſance, & ne fit rien. La Marquiſe ſouffrit impatiemment les plaiſanteries qu'en fit le Comte, & voulut voir ſi elle ſeroit plus heureuſe la nuit ſuivante. Elle ne concevoit pas que le Marquis laiſſât encore triompher ſon Rival, qu'il ne revînt point pour ſe vanger, & qu'il ne reparât pas l'outrage que l'on avoit fait à ſa Veuve. Mais le mort n'eut pas plus d'envie de revenir cette ſeconde fois que la premiere, & le Comte s'en trouva beaucoup mieux. Le voiſinage s'apperçut des deux nuits qu'il avoit paſſées dans la chambre de la Marquiſe, un bruit fâcheux en courut, & la médiſance ne fit aucune mention du mort. Le Comte en tira tout l'avantage qu'il en pouvoit eſperer, car la Dame aiant été avertie que ſa reputation commençoit à chanceler, ne trouva pas de meilleur remede à la rafermir qu'à épouſer ſon Amant. Ainſi, MADAME, cette belle Comteſſe qui n'a pas encore quinze

ans, a été mariée deux fois depuis le mois de Septembre que vous partîtes pour la campagne. Je ne sai si je dois souhaiter que le Gentil-homme à qui vous allez donner Mademoiselle vôtre fille, vive plus long-tems que nôtre Marquis ;car je doute fort qu'un changement de mari soit desagreable à une jeune personne. Je suis, &c.

A Monsieur de ***

EN verité, mon cher Monsieur, ce fut une veritable apparition hier au soir au Château de ***. C'est-à-dire que vôtre Belle Mademoiselle de *** arriva avec Madame sa mere. Quelle taille, quels yeux, quel teint, quels agrémens ! Je vous proteste que j'en fus ébloui, & que j'en demeurai enchanté pour long-tems. Elle a été obligée de partir ce matin, nôtre Marquis a donné la main à la mere, & j'ai eu le plaisir d'aider à monter en carrosse à une personne si charmante. Mes yeux l'ont suivie autant qu'ils ont pû, mais mon cœur est allé bien loin avec elle, je ne répons pas même qu'il soit reve-

nu. Que vous êtes heureux d'avoir part en l'eſtime & en l'amitié de cette admirable perſonne ! Mais que je vous plains d'être privé de la voir juſques à la ſaint Martin ! Si vous étiez auſſi galant homme que je vous laiſſai à Paris, vous me viendriez prendre dans ſept ou huit jours, & nous irions voir cette jeune Enchantereſſe. Si je m'en pouvois paſſer, je vous laiſſerois en repos, mais je conterois pour un malheur d'avoir vû Mademoiſelle *** pour ne la revoir que dans trois mois. Songez-y, s'il vous plaît, & dans cette reflexion n'oubliez pas que je ſuis à vous.

---

*A Monſieur de ****

VOus êtes bien modeſte de ne m'écrire qu'une petite partie des particularitez de vôtre entrée. C'eſt ainſi que j'appelle, malgré vous, vôtre arrivée à ***. J'ai appris que les Habitans s'étoient mis ſous les armes, & que les Magiſtrats vous avoient viſité en corps. Vous avez reçû ces honneurs avec une moderation qui vous en rendoit encore

plus digne, & il semble que la dignité dont vous êtes revêtu ne servoit dans cette cérémonie qu'à vous rendre plus honnête. Cela s'apelle avoir l'art de gagner les cœurs, & savoir que rien ne touche si sensiblement que les civilitez qui viennent de bien haut. Une humeur caressante est comme l'esprit qui anime les qualitez personnelles. Sans elle la bonne mine, la belle taille, & l'air grand, produiroient des effets qui n'iroient jamais jusques à l'ame. Vôtre conversation & vos manieres ont bien un autre pouvoir. Elles vous rendent bien-tôt maître des affections & des volontez, & je ne doute point que tout le monde n'ait d'abord pour vous les sentimens de respect & de déference que j'eus, dés que je connus le merite extraordinaire que j'étois allé chercher, &c.

Au même.

NE vous plaignez point du bien que je dis de vous; au lieu de vous empêcher de vous bien connoître, c'est vôtre modestie qui pourroit faire cet effet-

là. Elle cache une partie de vos bonnes qualitez, & c'eſt moi qui les publie. Si les loüanges que je vous donne vous font rentrer en vous-même, comme vous dites, ne vous donnent-elles pas ſujet d'être content ? Je n'en oſe dire davantage, de peur de vous chagriner, & de m'attirer des reproches. Il vaut mieux que je finiſſe en vous aſſurant que l'on ne peut être plus abſolument à vous que je ſuis.

---

*A Monſieur de ****

J'Avoüe, mon cher Monſieur, que vous tournez admirablement les choſes. Dés que vous recevez le Livre que je vous envoie, vous m'en remerciez de la plus galante maniere du monde, avant même que d'avoir lû mon Ouvrage. Avoüez que vous n'avez oſé le voir, de peur de le trouver au deſſous du compliment que vous aviez deſſein de me faire. J'admire cette invention. Elle vous donne lieu de ſatisfaire vôtre humeur en me faiſant des honnêtetez, ſans choquer la ſincerité dont vous faites profeſſion. Si vous euſſiez diffe-

ré à m'écrire juſques à un autre jour de poſte, vous auriez été bien embaraſſé. Il auroit fallu lire & ne pas loüer. Mais vous évitez adroitement ce mauvais pas, vous faites ſemblant de croire qu'une marque de reconnoiſſance ne vaut rien quand elle vieillit. J'en croirai ce qu'il vous plaira, mais ne vous imaginez pas que vous en ſoïez quitte à ſi bon marché. Il faut que vous liſiez & que vous me rendiez compte de ce que vous aurez lû, que je puiſſe profiter de vos corrections. Envoïez-les-moi, ſi vous voulez que je ſois tout à vous.

---

*A Madame de ****

QUe je vous ſuis obligé, MADAME! vous renvoïez la plus chere de mes voiſines, plus belle & plus gaie qu'elle ne fut jamais, & vous m'écrivez la plus jolie Lettre du monde. Je vous rends graces de l'un & de l'autre avec toute la reconnoiſſance que je dois, & je vous conjure de vous montrer généreuſe juſqu'au bout. Laiſſez à vôtre Rêveur le ſoin d'achever vos affaires, & venez

répandre la joie dans nôtre quartier. Vôtre arrivée ſera une veritable Fête pour moi. Je ne vous ſaurois dire avec quelle joie je la celebrerai, & avec quel zele je vous proteſterai que je ſuis à vous.

---

*A Monſieur de ****

J'Eſpere que le regime que vous a conſeillé nôtre Ami produira l'effet que nous ſouhaitons. J'ai connu pluſieurs perſonnes qui ſe ſont admirablement bien trouvées d'une nourriture ſemblable. Le lait redonne une ſeconde jeuneſſe, ou du moins ne cauſe-t-il pas dans nos corps les deſordres que l'on doit craindre d'un amas d'alimens qui n'ont que trop ſouvent des qualitez oppoſées. Que ne dit-on pas de la longue vie de certains premiers hommes qui ne vivoient que de laït, ſelon ce que nous racontent les Grecs, ſans citer les Patriarches dont les richeſſes conſiſtoient en troupeaux. Je ne ſai ſi vous avez vû dans un Pere de l'Egliſe, qu'un Philoſophe Tertul. avoit ſupporté la fatigue d'un des plus longs voïages du monde, ſans boire &

ſans manger autre choſe que du lait. Il le tiroit lui-même d'une vache qu'il menoit avec lui, & qui lui ſervoit de monture quand il ſe vouloit delaſſer. Vous n'avez qu'à vous munir de quelque patience, & en attendant de faire bonne chere avec vos Amis, vous contenter de les regaler de vôtre converſation. Je ſerai de ces feſtins-là quand il vous plaira, encore que je ne puiſſe rien fournir qui merite d'y être ſervi. Mais, mon cher Monſieur, vous êtes aſſez bon pour faire grace à vôtre tres-humble ſerviteur.

---

*A Monſieur de ****

N'Allez point croire que je veüille retirer mon cœur des mains de l'aimable Mademoiſelle S**. Je conſens qu'il y demeure ſi elle veut bien le garder. Vous pouvez même l'aſſurer qu'il y a long-tems que je lui en aurois paſſé une donation irrevocable, ſi je l'avois eſtimé digne d'elle. Mais elle en a tant d'autres que peut-être ne prend-elle pas garde que le mien eſt dans cette foule. Je ne parle pas ainſi du vôtre, il merite

quelque

quelque diſtinction, & je ne doute pas qu'on ne vous l'ait accordée. Pour les témoignages d'eſtime & d'amitié que l'on me donne ſi ſouvent & ſi ouvertement, je les reçois comme des honnêtetez que l'on fait à un Papa mignon. C'eſt aſſez que je n'en aïe pas le dépit qu'en montreroit Monſieur de B*** de ſe voir traiter en homme ſans conſequence. Si nôtre Belle vous redemande mes petits vers, je conſens que vous les lui donniez, & qu'elle s'en faſſe l'application.

En vain Rivaux aſſidus
Vous me donnez de la peine,
Tous vos ſoupirs pour Climene
Ne ſont que ſoupirs perdus.
Ce n'eſt pas que cette Belle
Veüille recevoir ma foi,
C'eſt plutôt que la cruelle
N'aimera ni vous ni moi.

Cependant prenez vos meſures ſur ce que vous avez à faire; car ſi Mademoiſelle S*** ſe met dans l'eſprit d'executer le dernier vers, vous ſerez le plus à plaindre de ſes Amans, parce qu'elle vous rendra moins de juſtice. Déchirez ce Madrigal, ſi vous en crai-

gnez ce mauvais effet. Je vous le sacrifie, & vous sacrifirois bien d'autres choses.

A Monsieur l'Abbé de ***

VOus m'avez recommandé cent fois de ménager le credit que je pourrois avoir chez M. d'en reserver la meilleure partie pour moi, & de n'assister mes Amis que du superflu. Je sai que cette maxime est d'une utilité considerable dans le commerce de la vie, & cependant vous ne laissez pas d'avoir tort de me reprocher d'avoir manqué à la pratiquer. Ne me connoissez-vous plus ? Ne savez-vous pas que je n'ai jamais la force de refuser ce qu'on me demande ? Aprés cela vous étonnerez-vous que j'aïe prié Monsieur de *** de proteger une personne que je ne vis jamais, & que je ne verrai peut-être de ma vie ? C'est à vous à reparer la faute que j'ai faite. Vous êtes généreux, vous m'aimez, & vous avez tout pouvoir chez nôtre Illustre. Je ne doute pas que vous n'en obteniez pour moi, ce qu'il a bien voulu m'accorder déja pour

un autre. Faites la choſe, & querellez-moi enſuite tant qu'il vous plaira.

A Monſieur de ***

VOus plaignez-vous tout de bon ; & pouvez-vous dire que j'aïe tort d'avoir montré à un de mes Amis de beaux vers que vous n'avez point faits, & que je ne tiens pas de vous ? Eſt-ce parce que ces vers diſent du bien de vous qu'il les faut ſupprimer comme un libelle diffamatoire ? Vôtre modeſtie qui paroiſſoit ſi douce va devenir inſupportable ſi vous ne l'humaniſez. Parce que mon Ami a donné des copies d'une belle Ode, & que vôtre gloire ira plus loin que vous ne voudriez, vous vous en prenez à moi comme ſi je vous enlevois vos bonnes qualitez, quand je ſuis cauſe qu'on les publie. Souffrez, s'il vous plaît, que l'on vous rende ce qui vous eſt dû. Contentez-vous de n'être pas d'humeur de le demander. Mais ſi aprés cela vous avez de l'inquiétude quand on vous loüe, ne vous attendez pas à joüir d'un grand repos.

A Monsieur le Marquis de ***

NOn, MONSIEUR, je ne vous ai pas oublié, & je puis dire que je ne vous oublirai jamais, puisque vous vous souvenez encore de moi. Mais tout de bon m'aimez vous encore, & vôtre Lettre n'est-elle pas une de ces cajolleuses qui en donnent à garder ? Je voudrois bien savoir ce qu'il vous reste pour moi, de cette affection ardente dont vous me donniez des témoignages si obligeans. Je vous conjure de me le dire, de peur que je ne prenne de fausses mesures, & que je n'aille me repaître de chimeres. Il y a quelques années que l'on me regardoit chez vous comme une espece de favori; mais de nouveau venus ont emporté ce crédit qu'ils meritoient mieux que moi, & qui ne pouvoit être défendu par un serviteur inutile. Je voudrois pourtant reprendre ce poste, mais je ne le puis sans vôtre secours. Excitez seulement dans vôtre cœur l'inclination qui étoit autrefois si vive pour moi, & de mon côté je renouvellerai les sentimens de respect & de reconnoissance que je vous dois.

A Monsieur de * * *

REjoüissez-vous, mon cher Monsieur, l'indisposition que vous venez d'envoïer promener, vous aura laissé un fonds de santé pour vingt ans. Pour moi je souhaiterois qu'elle ne vous reprît qu'au milieu du siecle futur, & qu'elle ne vous incommodât que pour renouveller vôtre vigueur. Je voudrois bien être témoin d'un si bon effet. Il faut pour cela que vous travailliez moins, & que vous songiez plûtôt à conserver vôtre vie qu'à immortaliser vôtre nom. Croïez moi, il vaut mieux être cinq ou six ans de plus dans ce monde, quelque plein de miseres qu'on le peigne, que d'être encore Auteur de trois ou quatre Volumes qui vous brûleroient le sang & qui vous consumeroient la cervelle. Je suis resolu de suivre le conseil que je vous donne, & de ne prendre la plume que pour écrire à mes Amis quelques bagatelles divertissantes. A condition neanmoins que l'on ne me demandera rien, & qu'il me sera permis de ne troubler mon repos que par les promenades où l'on me voudra mener.

*A Monsieur de ****

VOus êtes un homme étrange de ne vous contenter, ni de ce que je vous écrivis sur ce qui regarde la Chine, ni de ce que vous en pouvez voir dans les Livres. Vous demandez encore des particularitez de ce païs-là, vous voulez qu'elles soient recentes, & qu'elles viennent d'une personne digne de foi. Un fameux Missionnaire me fournira de quoi satisfaire vôtre curiosité. Voici l'extrait d'une Lettre qu'il écrivit de Péquin à Rome.

Le Pere Verbiest Jesuite.

Recevez cette Lettre, comme si vous entendiez un cri poussé par tout ce que nous sommes ici de Missionnaires, à travers les païs immenses qui nous separent de vous. Imaginez-vous que vous nous voïez tendre les bras vers l'Occident pour vous demander le secours qui nous est necessaire. Nôtre nombre a été extrêmement diminué par les maladies, & par une persecution qui s'éleva contre nous il y a trois ou quatre ans. Nôtre Religion & l'Astronomie qui sert à l'établir, furent en-

fermées avec nous, & chargées de chaînes dans les prisons de Péquin. Mais, Dieu merci, cette tempête est passée, & le tems est favorable pour faire entrer le renfort d'hommes dont nous avons besoin. Il est vrai que ce grand Roïaume a été jusqu'à present fermé à toutes sortes d'Etrangers, de peur de recevoir des Mœurs, des Coûtumes, & des Religions que les Chinois appellent *barbares*; mais la guerre que l'on y voit allumée de tous côtez, ouvre beaucoup de passages à ceux qui y veulent entrer. Toute l'Europe sait que les Tartares Asiatiques separez de la Chine par la prodigieuse muraille qui leur en défendoit l'entrée, ont surmonté cet obstacle depuis quelques années, & se sont rendus maîtres de ce grand Empire. Ils n'ont presque rien changé dans la maniere du Gouvernement, & moins encore dans ce qui regarde la Religion; car ils ont l'erreur de croire que toutes les Religions sont indifferentes, & également agréables à Dieu. C'est pourquoi ils n'ont pas abatu un Temple, ni renversé un Pagode. Le seul changement qui s'est fait, est que la race des Rois de la Chine a été privée d'une si belle Domination. Cepen-

dant les Tartares n'en sont pas encore paisibles possesseurs, le parti des Rois legitimes se conserve avec assez de forces pour donner bien de la peine aux Usurpateurs. Ainsi la Chine est si divisée par des guerres intestines, qu'il ne seroit pas d fficile qu'une Troupe de nos gens s'y glissât parmi ce tumulte, & pendant que durent les fumées d'un si grand embrasement. Il y a longtems que nous sommes assez bien à la Cour de Péquin, & que l'Empereur nous traite avec une bonté singuliere. Il nous envoïe souvent les plus chers de ses Courtisans pour s'informer de nôtre santé. Quand nous allons dans son Palais il nous fait mille honnêtetez, il nous reçoit dans les plus secrets de ses appartemens, il nous emploïe dans ses affaires publiques & particulieres, & nous fait servir des plats de sa table. Il nous donne des habits & des peaux précieuses, & quand il vient de la chasse il nous presente de sa propre main des cerfs, des liévres & des faisans. Il veut même avoir nos Portraits, & les Grands de sa Cour à son imitation nous rendent toutes sortes d'honneurs. Ils viennent dans nos maisons & dans nos Eglises, & la maniere obli-

geante dont ils uſent avec nous, ne ſert pas peu à nous attirer le reſpect des Officiers inferieurs. Dans pluſieurs Provinces qui ont été ravagées par les deux factions, nos ſeules Egliſes ont échappé à la fureur des Soldats, pendant que l'on n'épargnoit ni les Temples, ni les Idoles du Païs. Nous profiterions d'une conjoncture ſi favorable ſi nous n'étions point en ſi petit nombre. Nous avons la faveur du Prince, l'appui des Grands, mais nous manquons de monde pour travailler. Nous ne ſommes que quatorze ou quinze diſperſez dans ce Roïaume. Que pouvons-nous faire dans un Empire ſi vaſte? C'eſt comme ſi l'un de nous étoit à Rome, l'autre à Turin, l'autre à Madrid, l'autre à Liſbonne, l'autre à Paris, l'autre à Bordeaux, l'autre à Vienne, l'autre à Mayence, & l'autre à Anvers: Encore y a-t-il à la Chine pluſieurs grandes Provinces où l'on n'a jamais vû d'Européens. Il eſt bon d'avertir ceux qui voudront venir pour être les Compagnons de nos travaux, que les Mathematiques ſont d'un grand ſecours pour gagner l'eſprit des Chinois. Cette Nation eſt charmée de l'Aſtronomie, de l'Optique & des Me-

caniques. Ces Siences entrent avec honneur au Palais du Prince & lui parlent familierement sur le Thrône, pendant que les plus Grands de l'Etat s'en tiennent loin , & n'osent le regarder qu'à genoux. Ainsi j'exhorte ceux qui voudront venir à nôtre secours de se charger de lunettes de longue vûë, de Microscopes, de Pendules, & de tout ce que les Mathematiques produisent de curieux & d'agreable. Ces choses-là sont des presens que les plus Grands Seigneurs reçoivent avec plaisir, & si nos soins avoient une fois reüssi dans ce païs, ce seroit un exemple que suivroient tous les Peuples voisins. En effet, les Chinois sont estimez dans tout l'Orient pour les plus sages des hommes. On admire leur gouvernement, on est surpris qu'un si grand Empire ait été reglé jusqu'à present comme une famille particuliere. Aussi peut-on dire que toutes les Nations sont barbares si on les compare à celle-là, & que l'on en excepte quelques-unes des plus polies de nôtre Europe. Peut-être même lui doivent-elles ceder en beaucoup de choses. Tous les Roïaumes voisins, le Tunquin, la Cochinchine, & même le Japon, tout fier qu'il est, apprennent

la maniere Chinoise de lire & d'écrire, quoiqu'ils en aïent une particuliere qui est infiniment plus aisée. Mais ils ont conçû une si haute idée de ce Peuple, que tout ce qui en vient leur paroît digne d'être suivi. Quand on a pressé les Japonnois d'embrasser nôtre croïance, ils ont répondu pour leur plus forte raison qu'on n'avoit qu'à la persuader aux Chinois, & qu'ensuite ils la recevroient sans repugnance. Ce qu'il y a de plus remarquable est que les Tartares Orientaux, quoique vainqueurs des Chinois, ne laissent pas d'en réverer les vices comme de grandes vertus. Voilà une des principales causes de la fierté des Chinois & du mépris qu'ils ont pour toutes les Nations Etrangeres. J'ai vû une preuve de la déference qu'ont tous les Peuples voisins pour les Chinois. Ceux-ci se servent de l'année Lunaire, & ils impriment tous les ans un Calendrier tel à peu prés que nos Almanachs d'Europe, mais beaucoup plus autentique; car il est toûjours confirmé par un Edit de l'Empereur qui défend sur peine de la vie d'y ajoûter, ou d'en retrancher un seul mot. Ce Calendrier regle tous les Contrats & tous les actes publics. Toutes les Nations voisines s'en

ſervent, & le reçoivent avec autant de reſpect que les Chinois mêmes. Quand je fus retabli dans la ſur-Intendance des Mathematiques, nos ennemis publierent leur Calendrier, & ils firent une faute conſiderable en y mettant un mois intercalaire qui n'appartenoit point à cette année-là, mais à la ſuivante. Je preſentai une Requeſte à l'Empereur pour faire effacer ce mois du Calendrier; il y eut grand bruit dans toute la Chine; les Mandarins s'aſſemblerent, & l'on preſenta une infinité de Requeſtes contre la mienne. Mais comme perſonne ne pût ſoutenir l'erreur du Calendrier, le Chef du grand Conſeil de la Chine me tira à l'écart, me pria tres-inſtamment au nom des principaux Seigneurs, de trouver quelque moïen de diſſimuler l'affaire, & de donner à entendre que l'erreur du Calendrier étoit excuſable. C'étoit de peur que les Nations voiſines qui ſuivent le Calendrier Chinois ne perdiſſent la bonne opinion qu'elles avoient de leur Aſtronomie. L'Empereur n'eut point d'égard à cette raiſon, & par un Edit public il ordonna que le mois ſeroit effacé. Cette avanture a fait grand honneur à nos Mathematiques, & pre-

sentement c'est moi qui compose le Calendrier, & on le debite sous mon nom par tout ce vaste Roïaume. Voïez combien les Sciences ont de cours dans ce païs, ce n'est que par leur moïen que l'on monte aux Dignitez. Ceux qui les obtiennent, passent par divers degrez comme nos Docteurs de Sorbonne. Il n'y a point de pere qui ne fasse étudier ses enfans, aussi vous puis je assurer qu'il y a plus d'étudians dans la Chine seule que dans nôtre Europe entiere. Que ne pouvons-nous pas esperer si nous nous servons utilement de cet amour des siences qui leur est si naturel pour leur inspirer celui de nôtre Religion? Je pense que c'est assez, & que je puis finir en vous assurant que je suis, &c.

---

*A Monsieur de ****

QUe ne doit-on pas se promettre quand on met ses affaires en d'aussi bonnes mains que les vôtres? Vous savez prendre ce moment heureux qui est auprés des Grands, ce que nous appel-

lons l'heure du Berger auprés des Dames. D'ailleurs, vous pressez d'une maniere dont il est bien difficile de se défendre. Vous ajoutez l'ardeur & la discretion, & il faut absolument que vous emportiez ce que vous demandez. Vous avez été le maître d'un homme que personne ne peut gouverner, vous l'avez mené par tout où vous avez voulu, malgré les Dames & les Magistrats qui vous le vouloient enlever. Vous avez fait voir que les Graces sont des Divinitez qui doivent marcher vîte, & qu'un pas lent & grave ne leur sied pas bien. Mais vous voulez bien aussi que je ne differe pas à vous en témoigner la reconnoissance que je vous en dois, quoique la chose ne soit pas entierement exécutée. Il suffit que vous aiez fait tout ce qui dépendoit de vous, c'est presentement à Monsieur de *** à tenir la parole qu'il vous a donnée.

Au même.

ME laisserez-vous long-tems dans l'inquiétude où je suis de vôtre santé ? Si je croïois que vous ne fussiez que

pareſſeux, je le ſouffrirois patiemment, mais on m'a parlé d'une certaine chûte qui m'a donné une furieuſe allarme. Pourquoi n'ajoutiez-vous pas un billet au preſent que vous m'avez fait, ou que ne m'avez-vous envoïé vos Truffes par un homme qui me pût informer de l'état où vous êtes? Je ne vous demandois point de Lettres fort ajuſtées, ni de periodes bien tournées & accomplies de tous leurs nombres, je me ſerois contenté de ce peu de mots, *je me porte bien & je vous aime*; j'attens que vous me ferez au plûtôt une ſi agreable réponſe, & cependant je ſuis tout à vous.

---

*A Madame de ****

LA Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a fait le plus grand plaiſir & le plus grand dépit dont je puiſſe être touché. Il n'y a point d'expreſſion qui ne ſoit brillante & pleine d'agrément, qui ne m'ait ravi l'eſprit, qui n'ait charmé mon cœur. Mais quand j'ai conſideré que j'étois éloigné de l'admirable perſonne qui écrivoit

d'une maniere ſi polie & ſi galante, je me ſuis regardé comme un miſerable que l'on avoit exilé dans un deſert. J'ai oublié qu'un moment auparavant je me trouvois heureux de me voir dans un des plus delicieux vallons du Roïaume, & d'y goûter le repos que j'y étois venu chercher. Je quitte ce lieu, ſon parc, ſes canaux, ſes prairies, ſes oiſeaux, ſon bois, ſon gibier, ſon poiſſon, & je retourne à Paris malgré les méchans chemins & les mauvais gîtes qui m'en ſeparent. Vous jugez bien, MADAME, que j'irai d'abord chez vous, mais vous vous trompez, ſi vous croïez que ce ſoit pour vous aſsûrer de mes ſervices. Ce ſera plûtôt pour vous dire tres-ſincerement qu'il n'y a pas de plus puiſſante enchantereſſe ſous le Ciel.

A Monſieur de ***

QUoi, MONSIEUR, vous m'avez prevenu, vous m'avez offert une amitié précieuſe que je devois rechercher avec tous les ſoins imaginables, & que je ne pouvois acquerir que par mille ſervices? A vous parler franchement,

vôtre

vôtre honnêteté me donne une confusion que je ne vous pardonnerai peut-être jamais. Ainsi, au lieu de vous rendre graces, je me sens disposé à vous faire des reproches : vous m'avez chargé d'une dette dont il est difficile que je m'acquite, & il me semble que vous pouviez bien attendre que je fisse mon devoir, en vous assurant que je voulois être tout à vous.

---

*A Monsieur de ****

JE lis avec le plus grand plaisir du monde les belles choses que vous m'écrivez. Mais le chagrin me prend un moment aprés, quand je me vois si éloigné d'une conversation charmante que vos Lettres me representent. J'ai admiré aussi la traduction que vous m'avez envoïée. Vous avez amené où vous avez voulu les graces qui étoient dans l'original, encore qu'elles semblassent ne le pouvoir point quitter. Elles sont devenuës Françoises avec tous les agrémens que lui prêtoit le Latin, & je suis persuadé que si Horace revenoit au monde, il ne vous remercîroit pas de bon

cœur de l'honneur que vous avez fait à ſon Ode. Il auroit un ſecret dépit de ſe voir ſurpaſſé en pluſieurs endroits. Cela ſoit dit, s'il vous plaît, ſans offenſer vôtre modeſtie, ni l'amour que vous avez pour un ſi charmant Poëte. Je vous avoûrai même, ſi vous ne vous fâchez pas, que je ne ſuis point de vôtre ſentiment quand vous preferez avec tant de hauteur l'endroit où Horace parle de la mort, à la belle imitation que Malherbe nous en a laiſſée. Ce n'eſt pas que je ne demeure d'accord avec vous que le *Mors pulſat* d'Horace ne ſoit admirable, en ce qu'il anime la mort, la fait agir, & ſemble nous la faire voir. Son *Æquo pede* montre en peu de mots la générale égalité du Deſtin des hommes qui eſt de mourir, & il n'y a pas d'oppoſition plus juſte que ſon *Pauperum tabernas, Regumque turres.* Mais je demeure dans ma premiere opinion que ſi la penſée de Malherbe eſt moins vive, parce qu'elle eſt moins figurée, & qu'elle ne fait pas agir la mort, il me ſemble que ſon expreſſion eſt plus magnifique que celle d'Horace. On y trouve même quelque oppoſition entre la cabane d'un pauvre, & le Louvre qui eſt le Palais de nos Rois. Je ſouhaiterois

ſeulement pour l'honneur du Poëte François qu'il eût voulu changer le premier Vers pour le rendre digne d'être à la tête des autres. Je ne me ſaurois empêcher de vous les écrire, tant je crains que l'original Latin ne vous ait fait négliger l'imitation Françoiſe.

Le pauvre en ſa Cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes lois,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Une infinité de gens moraliſent ſur la mort, en Vers ou en Proſe, bien ou mal. Mainard même ne ſe ſoutient point par tout, quand il traite cette matiere dans ſa belle Ode, *Alcipe revien dans nos bois.* Je vous en allois citer quelques endroits, mais je me ſuis ſouvenu que Coſtar en a fait une eſpece de diſſertation dans ſes Lettres. Il vaut mieux que je vous renvoïe à cet Auteur que de prendre la peine de m'étendre ſur une matiere que je ne traiterois pas ſi bien que lui. Je ſuis, &c.

---

*A Monsieur de * * **

J'Avoüe que le monde est plein d'ingrats; mais savez vous bien Monsieur, que le nombre n'en paroîtroit pas si grand, si l'on examinoit la veritable cause de leur pretendue ingratitude. Quand nous penetrons jusqu'à l'intention de ceux qui nous font du bien, nous y découvrons souvent des motifs qui ne leur sont pas avantageux, & qui ne nous obligent pas à une grande reconnoissance. Celui qui me donne pour le faire savoir à tout le monde, doit être content quand tout le monde le sait, il n'est plus en droit de demander autre chose. S'il avoit bien voulu me laisser le soin de publier son bienfait, il auroit eu sujet de se plaindre, si je ne m'en étois acquité fidelement. Mais il n'a pas voulu s'en fier à moi, il a fait ce que je devois faire, je suis déchargé, & je n'ai qu'à demeurer en repos. Il s'est païé lui-même, seroit-il juste que je le païasse une seconde fois? Qu'il se taise s'il veut que je parle. Un grand Poëte de nôtre tems exprime admirablement

Corneille.

cette penſée en deux Vers. C'eſt un Roi qui répond au Général de ſes Armées, qui lui reproche les importans ſervices qu'il lui a rendus.

Je vous dois mes Etats, j'aime à le publier :
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.

D'ailleurs, quelle obligation a-t-on aux gens qui n'accordent qu'à l'extrémité ce qu'on leur demande ? C'eſt-à-dire, que quand ils n'en peuvent plus, & qu'ils n'ont pas la force de ſoûtenir les aſſauts d'un importun qui les aſſiege & qui les ſerre de ſi prés qu'il ne leur laiſſe pas la reſpiration libre. Vous loüeriez-vous d'un homme timide qui ne ſeroit capable d'aucune générosité, & qui ne vous auroit accordé une faveur que parce qu'il n'auroit pas été aſſez hardi pour vous la refuſer ? Les prodigues n'ont pas de meilleures intentions que ces perſonnes foibles. L'argent leur tombe des mains, ils ne le donnent pas, ils le jettent comme s'ils l'avoient en averſion. On les appelle *paniers percez.* Ceux qui ramaſſent ce qui en tombe ne doivent point remercier les paniers. Il

y a auſſi des gens qui reprochent outrageuſement aux malheureux la miſere dont ils demandent à être ſoulagez. Ils leur vendent ſi cher les graces qu'ils leur accordent que l'on peut dire qu'ils les ſoufflettent de la même main qu'ils leur donnent l'aumône. Je ne m'étendrai pas ſur une matiere ſi vaſte, quelque plaiſir que je vous fiſſe en rapportant les fautes que l'on commet contre la liberalité vôtre vertu favorite. J'ajouterai ſeulement que l'ingratitude ſeroit regardée comme un monſtre dans la ſocieté civile, ſi elle étoit un peu moins ordinaire, & que nous y fuſſions moins accoutumez. Mais, Monsieur, quand un Bienfaicteur auroit donné de mauvaiſe grace, & qu'il auroit gâté ſon preſent juſques à le faire d'une maniere injurieuſe ; il me ſemble qu'on ne doit pas laiſſer de publier l'obligation qu'on lui a, pour peu que l'on ait de probité dans l'ame. Il faut même chercher avec plus d'empreſſement à s'acquiter envers un creancier de cette humeur-là. Si nous n'en trouvons pas d'occaſion, plaignons-nous de la fortune, ſi nous voulons. Reprochons-lui ſon injuſtice ; mais ne donnons à perſonne ſujet de ſe plaindre de la nôtre. Je vous demande

pardon ſi j'en ai tant dit ſur une matiere où vous me pourriez faire de ſi belles leçons. Vous y êtes Maître comme en toutes ſortes de ſciences, & je n'y ſerois pas moins volontiers vôtre diſciple, que je ſuis, &c.

---

*A Madame de ****

IL ne me reſte aucun regret d'être parti de Paris, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, eſt ſi charmante, que je ne me ſaurois plaindre d'une abſence qui me l'a fait recevoir. Je vous parle franchement, quoique vous n'en uſiez pas de même. Mais je n'ai pas ſujet de m'en plaindre, & ſur tout quand vous dites que nous nous rencontrons dans nos penſées. Vous me faites bien de l'honneur, car vous rencontrez admirablement dans les vôtres. Ce n'eſt pas, MADAME, que je ne pûſſe vous reprocher la gaïeté qui brille dans toutes vos expreſſions; mais je veux croire que vous vous êtes fait quelque violence pour divertir un homme qui ne peut avoir de joïe qu'à Paris, ou par vos Lettres.

Continuez donc à m'en envoïer deux fois la ſemaine, autrement je quitterai bruſquement les affaires qui m'ont fait venir ici, & vous me verrez chez vous lorſque vous y penſerez le moins. Faites pourtant ce qu'il vous plaira, en verité je ne ſai ce que je vous dois demander. Vôtre converſation vaut enſemble vos Lettres & le bon ſuccés de mes affaires. Encore une fois, MADAME, faites ce que vous trouverez le plus à propos pour vôtre, &c.

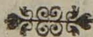
---

*A Madame de ****

JE m'étonne que l'homme dont vous me parlez, n'entende pas raillerie. On le raille ſi ſouvent par tout où il va, que s'il n'a pas acquis la facilité de répondre, il devroit du moins s'être accoûtumé à ſouffrir ce qu'on lui dit. Mais que voulez-vous, il y a des gens indociles à qui l'experience ne peut rien apprendre. Vôtre beau Monſieur *** devoit rire avec le reſte de la Compagnie du bon mot que vous lui dîtes au lieu de s'en offenſer. C'étoit un trait qui n'alloit

n'alloit pas jusqu'au vif, & qui ne devoit que chatoüiller la peau qu'il touchoit sans percer. Il vous a dit toutes les injures dont il a pû s'aviser, & vous n'avez rien répondu. Ainsi il a parlé en femme des Halles, & vous avez autorisé le Proverbe Grec qui dit qu'en pareilles occasions *le silence est la réponse des Sages*. N'admirez-vous pas le conseil qui ne veut pas *que nous servions de miroir à un homme emporté de colere*; que nous ne fassions pas voir à un furieux que nous sommes sa veritable image; que nous avons comme lui les yeux étincellans, le visage enflammé, toute nôtre personne dans une agitation violente. Que nous grinçons les dents, fermons les poings, & frappons du pied. Mais, MONSIEUR, vous n'avez été non plus l'écho de ses paroles que le miroir de ses actions, & je voi bien que vous êtes plus sage que le Vieillard de la Comedie qui se lasse de se voir outrager, & répond enfin: *S'il continuë à me dire ce qu'il lui plaît, je lui dirai ce qui ne lui plaira pas*. Vous avez consideré que ce brutal étoit yvre de sa colere, plein & transporté des fumées de cette passion. Que j'aurois eu de dépit si vous eussiez répondu des in-

jures à ſes injures ! Je vous aurois regardé comme ces Sauvages du nouveau monde qui ſe croient obligez par honneur de remordre les bêtes qui les ont mordus , ſans excepter les plus petites & les plus ſales. Quoi je me fâcherois quand mon Ennemi veut que je me fâche ? Ce ſeroit avoir pour lui une complaiſance qu'il ne merite pas. J'avoue qu'il importe pour la ſocieté civile que la médiſance ne demeure pas impunie ; mais, MONSIEUR, ne croïez pas que celle de vôtre homme le ſoit. Vous ſerez la cauſe innocente de la punition qu'il en recevra infailliblement. Ce Calomniateur croira que tout lui ſera permis, il attaquera bien-tôt quelqu'un qui aura la tête plus chaude, & moins ſage que la vôtre, & vous vous verrez vengé à vôtre aiſe. Il ne faut pas être grand Prophete pour prédire un évenement ſi vrai-ſemblable. Cependant je ſuis vôtre tres-humble ſerviteur & admirateur.



A Mademoiselle de C.

JE vous rendrai compte de nôtre petit voïage, puisque vous me l'ordonnez. Mais, MADEMOISELLE, n'atendez pas que je fasse le Bel-esprit dans cette Relation. Je ne vous dirai les choses que comme elles se sont passées. Nous partîmes Lundy dernier, les deux Marquis, le Prelat en herbe, vôtre Brioche, & vôtre tres-humble Serviteur. Les trois premiers voulurent monter à cheval, la Brioche & moi prîmes le carrosse, & nous y trouvâmes une Dame qui avoit sa fille avec elle. Je vous avoûrai sincerement & en Historien, que de ces deux personnes la mere me plût moins que la fille, quoique la fille ne parût pas avoir encore dix-huit ans, & que la mere en eût plus de cinquante. La taille de la plus jeune étoit parfaitement belle & assez approchante de la vôtre. Celle de la mere courte & grosse comme celle de vôtre voisine. Voulez-vous que je vous en parle encore ? La fille avoit de grands yeux bleus, doux, bien-fen-

dus, spirituels & parlans, tout semblables à ceux qui lisent ma Lettre. Je ne vous décrirai pas ceux de la mere, j'épargne le prochain. Mais je suis obligé de vous dire qu'ils jetterent sur vôtre Brioche certains regards de convoitise qui me furent d'un mauvais augure. Vous en verrez la suite quand l'ordre le demandera. Nous liâmes bientôt une conversation. La fille ôta son masque, son visage répondit à ce que pouvoient promettre les yeux, & ce qu'elle dit, eut ce caractere doux & noble que vous m'avez fait aimer sur toutes choses. La mere eut la gaïeté évaporée que vous ne pouvez souffrir. Elle parla continuellement sans dire beaucoup de choses; Elle rioit de ce qu'elle croïoit dire de plaisant, & faisoit tout ce qu'il faloit pour paroître opposée à Madame vôtre Tante. Rien de plus éloigné de la justesse d'expression & du sourire spirituel dont elle accompagne les paroles qu'elle veut rendre obligeantes. Mais, MADEMOISELLE, pour n'étendre pas inutilement ma narration, voici de quelle maniere se passa le reste de la matinée. La Dame rondelette parla beaucoup, je l'écoutai peu, & je regarday assez

ſouvent ſon aimable fille. Je pris garde qu'elle paroiſſoit plus occupée de ce qu'elle avoit dans l'eſprit, qu'elle n'étoit attentive à ce que diſoit ſa mere. Sur le midi nous arrêtâmes à *** pour dîner. Les deux Marquis & l'Abbé qui y étoient déja arrivez, vinrent au carroſſe. Les Marquis donnerent la main aux Dames, & l'Abbé leur offrit la brioche dont il s'étoit ſaiſi. Elles n'en voulurent qu'une partie, & le Marquis de V*** dit tout haut qu'il falloit partager le reſte entre nous de peur que chacun ne mangeât trop goulument pour avoir plus de part en ce qui venoit de Mademoiſelle de C***. A peine vous eut-il nommée, que la Dame rondelette parut ſurpriſe, & ſon aimable fille rougit & baiſſa les yeux. Il ne m'en falut pas davantage pour me donner de la curioſité. J'interrogeai un de leurs Laquais, & j'appris que la belle perſonne qui venoit de rougir, eſt Mademoiſelle de *** que vôtre frere aime éperdûment. Auriez-vous crû, Mademoiselle, que vôtre brioche eût dû faire le dénoûment de cette petite avanture; & qu'elle fût ſur le point de contribuer au bonheur de deux Amans qui vous doivent être

chers ? Je ne manquai pas d'aller le lendemain voir la Rondelette dans ſon château, je fis jaſer le même Laquais qui étoit, ſelon la bonne coûtume, recevant & parlant. Il me dit que l'inclination de la Belle étoit pour nôtre Capitaine ; mais que la Mere ne lui étoit pas favorable. Qu'une Suivante qui la gouvernoit, portoit les interêts d'un honnête Normand qui lui a promis cinquante Loüis, ſi elle lui fait accorder la préference. Vous voïez l'effet qu'a déja produit cette promeſſe. Mais j'ai trouvé moïen d'en faire une plus forte de la part de Monſieur vôtre frere, & je ne doute pas que ſoixante Loüis que j'ai mis en dépôt, ne l'emportent ſur cinquante que l'on ne s'eſt engagé de païer que par une promeſſe privée. L'heureux ſuccés que nous avons lieu d'eſperer, ne vous fera pas repentir de nous avoir donné une brioche ſi à propos. Vous pouvez faire part de cette bonne nouvelle à nôtre Capitaine, mais priez-le fort ſerieuſement de ne me point étouffer quand il m'embraſſera pour me remercier. Je ſuis bien aiſe qu'il ſache que je ſerois fâché de mourir avant que d'avoir achevé de vous rendre compte de nôtre voïage, & ſans

vous assurer que je suis encore plus à vous qu'à lui.

J'ai trouvé occasion de lier une conversation particuliere avec Mademoiselle ***, & vous jugez bien que je lui ai parlé de nôtre Capitaine comme je devois. Elle a rougi, & n'a osé répondre d'abord; mais dans la suite aïant connu que j'étois intime de son tres-cher, elle m'a témoigné bien de la reconnoissance de ce que j'avois fait. Elle a ajoûté d'une maniere obligeante, & en souriant, que c'étoit à elle à païer les soixante Loüis. Si nôtre Capitaine savoit en quels termes j'ai reparti, je suis assuré que sa passion en seroit contente, encore que les passions n'aient pas trop accoûtumé de l'être.

---

*A Madame de * * **

VOus me faites bien de l'honneur, MADAME, de me consulter sur ce que vous avez à faire pour vôtre terre de **. Ne vous semble-t-il pas que le plûtôt que vous irez chez Monsieur l'Intendant, sera le meilleur ? N'atten-

dez pas que le Marquis de *** vous y mene. Une perſonne comme vous a-t-elle beſoin qu'on la preſente ? N'avez-vous pas ouï dire mille fois qu'une Belle porte ſur le viſage ſa Lettre de recommandation, & que cette Lettre écrite de la main de la nature eſt liſible par toutes ſortes de Nations, quelque differens que ſoient leurs langages. C'eſt mon avis. Si le Marquis s'en plaint, nous n'aurons qu'à lui reprocher ſa pareſſe.

A Madame de ***

JE vous aſſure, MADAME, que depuis que nous n'avons plus l'honneur de vous voir, je n'ai jamais eu tant de joie que m'en a donné la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ſouhaiterois de vous le pouvoir bien témoigner. Je ſuis aſſuré que vous ne me jugeriez pas indigne de la grace que vous m'avez faite de vous ſouvenir de moi. Il n'y a rien au monde que je ne fiſſe de bon cœur pour en meriter la continuation, ni rien au monde qui me paroiſſe d'un ſi grand prix que cette bon-

té. Je ne ſaurois m'imaginer que vous en doutiez, & qu'il y ait au monde une choſe plus aiſée à croire. Je me ſouviendrai toute ma vie des heures agréables que j'ai paſſées auprés de vous, & des charmes que l'on trouve dans vôtre converſation. Aprés avoir connu la beauté de vôtre eſprit & la généroſité de vôtre ame, je n'ai rien ſouhaité ſi ardemment que d'être du nombre de vos ſerviteurs les plus zelez, & les plus ſoumis. Voilà, MADAME, une verité dont j'ai voulu ſoulager mon cœur. Aprés cette proteſtation, je n'ai qu'à vous rendre compte de la commiſſion que vous aviez bien voulu me donner, de vous envoïer tout ce que feroient nos beaux eſprits. Vous ſavez, MADAME, que je ne vous promis, ni qu'ils feroient beaucoup, ni qu'ils feroient de fort belles choſes. Ainſi je ne m'engageai qu'à ce qui pouvoit dépendre de moi. Je ne ſai rien de nouveau qui ſoit meilleur que ce que je vous envoïai dernierement ſur les belles actions du Roy. Peut-être trouverez-vous mieux vôtre compte en un Sonnet que l'on fit autrefois contre les pieces mediocres dont on vouloit celebrer les conquêtes de nôtre grand Monarque.

Ces vers sont d'un caractere qui ne vous déplaira pas.

Ma foi Messieurs les beaux Esprits,
Je vous conseille de vous taire,
Laissez-moi-là tous vos écrits,
Ce Heros donne trop d'affaire;

Croïez-moi vous y serez pris,
L'entreprise en est temeraire,
Ce que vous direz prix pour prix,
Ne vaudra pas ce qu'il sait faire.

L'esprit est prompt, mais par ma foi
Le vôtre l'est moins que ce Roy,
Vos efforts seront inutiles.

Pour moi dans mon cabinet
Je n'ai pû faire qu'un Sonnet
Dans le tems qu'il a pris vingt Villes.

Contentez-vous, s'il vous plaît, de ce Sonnet, si l'on me tient parole, on me donnera demain une petite fable dont vous serez bien-aise que je vous fasse part.



*A Madame de ****

VOus me demandez un compte que Mr le Chevalier de *** vous devroit avoir rendu, il y a six jours; je le priai en partant pour Orleans de s'acquitter de la commission que vous m'aviez donnée. A ce que je voi, il n'en a rien fait, j'en pourrois mieux savoir la raison que vous. Cependant il s'est rendu encore plus coupable que je ne suis, car s'il oublie mes prieres, il se doit souvenir de vos ordres. Pour ce qui regarde les nouvelles de Versailles, il faut que je m'en rapporte au Marquis de *** on ne voit que lui en ce païs-là, il ne parle que cercle & qu'appartement. Vous savez qu'il montoit quelquefois au Parnasse quand il étoit moins assidu à la Cour, & qu'il faisoit des Vers comme le Marquis Poëte que vous trouvez si agreable dans Sarazin. Mais si l'ambition dont il s'est coëffé, nous prive du divertissement que nous donnoit sa poësie, les contes qu'il nous fait des *tête à tête* qu'il a avec les Duchesses & les Marêchales, valent

bien ſes Stances & ſes Madrigaux.

---

*A Madame de ****

VOus êtes bien injuſte, MADAME, de m'accuſer de trop d'empreſſement quand je veux ſavoir ce que vous faites à la campagne. Vous direz tant qu'il vous plaira que ce ſont des bagatelles, qui ne meritent pas la curioſité que j'ai de les apprendre. Il n'y a point de bagatelles pour moi, dans tout ce qui vous regarde, & vous ne pouvez point dire non plus que je me mêle d'une choſe dont je n'ai que faire, quand je vous demande quels peuvent être les divertiſſemens que vous prenez dans vôtre ſolitude. Y goutez-vous bien la joie que vous devez avoir d'y poſſeder la plus precieuſe choſe du monde en joüiſſant de vous-même à vôtre aiſe & en pleine liberté ? Ajoutez-vous quelquefois à cette douceur la converſation de Madame de *** ? Les Nobles de vôtre voiſinage ne vous trouvent-ils pas plus aimable qu'il ne ſeroit neceſſaire pour vôtre repos ? Avez-vous trouvé l'invention de vous en faire admirer

ſans en être importunée par des viſites trop aſſidües ? Je ſouhaite, de tout mon cœur, que vous puiſſiez mettre à couvert de leurs perſecutions le tems que vous voudrez emploïer à lire de belles choſes, & à cultiver le plus bel eſprit du monde. Si vous connoiſſiez bien tout ce que vous êtes, & les ſentimens que j'ai pour vous, au lieu de blâmer ma curioſité, vous ne ſongeriez qu'à la ſatisfaire; mais de quelque maniere que vous en uſiez, je ne laiſſerai pas d'être toûjours tout à vous.

---

*A Monſieur de ****

EST-il poſſible, MONSIEUR, que m'aïant obligé en tant de rencontres, vous puiſſiez craindre de m'importuner en me donnant une petite commiſſion ? C'eſt ne me pas connoître, & vous défier du pouvoir que vous avez ſur moi, que de me faire une priere avec toutes les précautions que vous apportez. Croïez-vous que l'ardeur que j'ai toûjours euë pour vos intereſts ſoit éteinte ou refroidie ? Vous n'avez qu'à changer de ſentiment, ſi vous êtes tombé

dans une ſi étrange erreur. Soïez perſuadé que je ne fus jamais à vous avec plus de zele & plus de ſoumiſſion que je ſuis.

---

*A Madame de ****

VOus me donnez vos commiſſions d'une maniere ſi ingenieuſe & ſi galante, que j'ai bien plus de plaiſir à lire vos Lettres, que de peine à executer vos ordres. Je ſouhaiterois que vous vouluſſiez bien que je fiſſe quelque choſe de plus difficile pour vous. Ce ſeroit une gloire dont je ſerois ſatisfait. Je verrois que vous auriez meilleure opinion de moi, & que vous ne me prendriez pas pour un ſerviteur inutile. Eprouvez donc, s'il vous plaît, MADAME, à quel point & avec quelle paſſion je ſuis à vous.

---

*A Monſieur de ****

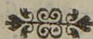
VOus m'offrez vôtre ſecours, je l'accepte. Tous mes autres Amis m'ont oublié, & vous m'avez promis autre-

fois que cela ne vous arriveroit jamais. Faites donc que je ſache s'il y aura encore quelque choſe à negocier dans ce Païs. Je croi que l'amitié de Monſieur de *** eſt endormie pour moi. Il n'y a point de mal que je l'éveille par une petite jalouſie, & que je m'adreſſe à vous plutôt qu'à lui pour être éclairci de ce qui regarde mon voïage ? Faudra-t-il que je paſſe les Monts, ou que je retourne à Paris ? Faites-le moi ſavoir, je vous prie, Monſeigneur ne refuſera pas de vous le dire, & j'aurai pour ce bon office toute la reconnoiſſance qui vous ſera deüe. Je ſuis à vous avec toute la paſſion imaginable.

A Monſeigneur le ***

Est-il poſſible, Monseigneur, que vous me parliez tout de bon des petits Vers que l'on vous a donnez de ma part, & que vous les aïez lûs avec tout le plaiſir que vous dites ? Je ſerois bien glorieux d'être approuvé d'une perſonne d'un goût ſi excellent, mais je n'oſe me flatter d'un ſuccés que je n'ai ni merité, ni attendu. Je ſuis même

en peine de quelle maniere je vous dois témoigner la reconnoiſſance que j'ai de la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes ſi généreux que j'apprehende de paſſer pour intereſſé en vous rendant les tres-humbles graces que je vous dois. On pourroit s'imaginer que je ne vous remercie de cette premiere faveur que pour en obtenir d'autres dans les occaſions qui s'en preſenteront. Mais, MONSEIGNEUR, vous en jugerez plus favorablement, & s'il m'arrive d'implorer vôtre crédit, vous aurez la bonté de croire que ce ſera plûtôt pour donner de l'exercice à vôtre humeur bien-faiſante, & pour accroître vôtre reputation, que pour les autres avantages qui m'en pourront revenir. Les marques d'eſtime & de bien-veillance dont vous m'honorez me ſont d'un aſſez grand prix pour contenter mon ambition, & pour m'obliger d'être à vous toute ma vie avec la reconnoiſſance & le reſpect que je dois.



A Madame

*A Madame de ****

QUe vôtre Lettre me plaît ! Elle eſt longue & obligeante ; mais, MADAME, de quoi vous aviſez-vous d'y mêler des reproches, & de douter de mon amitié, quand vous me donnez des témoignages de la vôtre ? C'eſt me faire du bien & me dire que j'en ſuis indigne ; je vous ſupplie tres-humblement de ne me plus outrager de la ſorte, à moins que vous ne vouliez me perſuader que vous êtes entierement guérie de vôtre fiévre, puiſque vous ne vous plaignez plus que d'un mal que vous ne devriez pas ſentir. Je me conſole de voir que pour me reprendre de quelques fautes, vous êtes contrainte de rappeller dans vôtre eſprit ce qui n'y devroit plus être depuis deux mois ; mais, MADAME, oublions le paſſé, je vous prie, & ne cherchons point à troubler nôtre repos. Si quelque parole ou quelque action a pû bleſſer l'amitié dont nous ſommes liez, j'en ai tous les regrets du monde, & je vous proteſte que mes in-

tentions n'ont jamais été mauvaises. Ne tournons donc plus la veuë de ce côté-là. Ce n'est pas que je craigne que vous trouviez quelque chose contre moi ; mais je ne puis souffrir d'être accusé d'un crime par la plus belle personne du monde. Le soupçon que vous auriez, me tiendroit lieu de supplice, & cependant je vous puis assûrer que le hazard seul me fit paroître coupable. Aussi ne veux-je point accepter le pardon que vous m'offrez. Je vous prie de m'excuser si je refuse quelque chose de vous. Je croi que vous êtes bien-aise, que je n'en aïe pas besoin, & que vous ne doutez pas qu'au lieu de vous avoir fait une infidelité, je ne vous aïe toûjours aimée plus que moi-même. Je passe plus avant, je m'imagine qu'il n'y a point d'homme au monde qui ne doive avoir la même passion que moi pour une personne si accomplie, & c'est ce qui me donne souvent des chagrins mieux fondez que ceux que vous venez de me témoigner. Mais, MADAME, encore une fois, mettez vôtre esprit en repos, & ne m'acusez jamais d'un crime que je suis incapable de commettre.

A Madame la D. de ***

JE vous rends mille tres-humbles graces, MADAME, de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de me plaindre des termes obligeans dont vous avez bien voulu vous servir. Vous n'êtes pas contente d'avoir dit du bien de moi, vous souhaitez de m'en faire. Ne m'en faites-vous pas, MADAME, en me donnant des marque d'une estime & d'une bien-veillance qui sont si precieuses ? J'avoüe qu'il y a des personnes de vôtre rang dont le souvenir ne me toucheroit que par les bienfaits que j'en pourrois esperer; mais pour vous, MADAME, j'aimerois bien moins vos liberalitez, parce qu'elles me seroient utiles, que parce que je les regarderois comme un témoignage de vôtre approbation. Aprés cela direz-vous encore que vous êtes fachée de ne m'avoir donné que des loüanges, si elles sont d'un assez grand prix pour ne me laisser rien à desirer ? Ce ne sont veritablement que

des paroles ; mais quelles paroles ! Elles ſont plus puiſſantes que celles dont la Magie compoſe ſes charmes. Auſſi vous puis-je aſſûrer que je ſerai heureux tant que je me ſouviendrai de la grace que vous venez de me faire, & que la fortune ne me pourra plus nuire qu'en me faiſant perdre la mémoire. J'eſpere qu'elle ne me traitera pas ſi cruellement, & que je vous pourrai toûjours dire que je ſuis à vous, MADAME, avec tout le reſpect & toute la reconnoiſſance que je dois.

A Monſieur de ***

PUiſque vous n'approuvez pas la reſolution que j'avois priſe, je n'ai garde de l'executer. Ce n'eſt pas qu'aprés avoir examiné ce deſſein, je ne l'euſſe communiqué à mes Amis. Ils m'avoient tous aſſuré que je n'en pouvois attendre que des ſuites avantageuſes, & cependant je ne laiſſai pas d'appeller de leur ſentiment au vôtre, & de vous conſulter ſur ce que j'avois à faire. La réponſe que vous m'avez faite, a été une déciſion abſoluë, je la ſuivrai, &

je me repens même d'avoir eu des pensées qui ne se trouvent pas conformes aux vôtres. J'y renonce de tout mon cœur, & vous verrez par ma déférence dans toutes les occasions, où je vous la pourrai montrer, avec quelle soumission je suis à vous.

A Madame de * * *

EN verité, MADAME, vous êtes heureuse d'avoir un Oncle tel que Monsieur l'Abbé de * *. Jamais vertu ne fut plus aimable que la sienne. Encore qu'elle ne se sente point de nos infirmitez, elle s'y accommode parfaitement. Cet homme admirable a une aversion extrême pour toutes sortes de vices, & cependant il ne regarde qu'avec pitié les personnes qui ont le malheur d'y tomber. Il ne se pardonne rien, & il est indulgent à la plus part des fautes qu'il voit commettre. Enfin, MADAME, il donne des roses & garde les épines, il n'est austére que pour lui seul, & il a une douceur charmante pour tout le monde. C'est par-là qu'il fait aimer la vertu, & qu'il corrige tous ceux qui le

voient ſans les reprendre. Je penſe que vous ne ſerez pas fâchée de m'avoir demandé mon ſentiment ſur une choſe dont peu de gens vous peuvent mieux rendre compte que moi, & je puis même vous aſſûrer que perſonne ne prend plus d'intereſt que moi en tout ce qui regarde vôtre maiſon. Je ſuis tout à vous.

---

*A Madame de ****

VOus me demandez l'éclairciſſement d'une choſe dont j'ai eu de la peine à me ſouvenir, mais comme je ſuis bien-aiſe de ſatisfaire vôtre curioſité autant que je le puis, j'ai rappellé mes idées ſur ce que vous vouliez ſavoir. J'ai même reveu ce qu'en a dit il y a environ douze ans, un Auteur à qui nous devons de tems en tems des recits de ce qui arrive de plus extraordinaire. Il aſsûre que du tems de la feuë Reine de Pologne on trouva dans les foreſts de Lithuanie un Enfant d'environ huit ans qui avoit été nourri par une Ourſe, qui vivoit parmi les Ours, & que l'on appella *l'Enfant-Ours*. Ses traits étoient

Mr de Vizé.

assez beaux, mais on voïoit des cicatrices sur tout son visage. Il est à presumer qu'elles venoient des ongles de Messieurs ses freres les jeunes Ours, & qu'il se joüoit avec eux aux heures de recréation. Il pouvoit bien aussi s'être égratigné contre les ronces & les branches d'arbre qu'il traversoit avec une agilité surprenante, comme on le remarqua lorsqu'on le prit. La Reine de Pologne à qui on l'apporta, donna le soin de le nourrir & de l'élever aux filles de la Charité qu'elle a fondées à Varsovie, & voulut qu'on n'oubliât rien pour son instruction. Cette Princesse étoit bien-aise de voir si l'on pourroit tirer quelque connoissance de sa vie passée quand il auroit appris à parler. Mais, MADAME, la Relation porte que la Reine de Pologne mourut avant qu'on eût pû faire prononcer une seule parole à l'Enfant-Ours, quelque peine que l'on eût prise pour cela. On étoit venu à bout seulement d'adoucir sa ferocité, & de le rendre sociable. Il s'approchoit du monde, & faisoit le signe de la Croix, parce qu'on ne lui donnoit à manger que lorsqu'il l'avoit fait. Dés qu'il avoit du pain, il s'enfuïoit & l'aloit devorer en bête. Il déchiroit tout

ce qu'il rencontroit avec ses ongles & ses dents, & vous jugez bien qu'il n'avoit pas la discretion d'épargner ses habits. Son plus grand plaisir étoit de gratter la terre, d'y faire des ouvertures, & de s'y jetter. Depuis la mort de la Reine de Pologne on n'en a pas oüi parler. Un Evêque de Lithuanie s'en chargea ; mais on n'a pas seu quels progrés ont eu les soins qu'il en a pris. Vous ne doutez pas, MADAME, que cet enfant n'eût été exposé, & qu'il ne fût le fruit d'un amour qui fuïoit l'éclat. Si toutes les femmes vivoient comme vous, on ne verroit point de ces petits Ours.

---

*A Monsieur de ****

Vous ne m'êtes point obligé, MONSIEUR, quand je relis l'Ouvrage que vous m'avez envoïé, j'y trouve toûjours de nouvelles graces. La narration en est concise, nette & agréable, le raisonnement fort, l'élocution belle & noble, & les railleries fines & delicates. J'y ai fait neanmoins de petites notes, & j'ai écrit au dessous les raisons qui m'ont

m'ont porté à les faire. Je ne sai si elles seront des raisons pour vous. J'attens avec impatience que vous m'écriviez quels sont vos sentimens là-dessus pour regler les miens. Je vous conjure de satisfaire ma curiosité le plûtôt que vous pourrez, & de me croire tout à vous.

Au même.

PArlez-vous tout de bon, mon cher Monsieur, quand vous dites que vous apprehendez que les loüanges que je vous donne, ne vous gâtent l'esprit? Si celles que vous recevez à tout moment étoient capables de produire un effet si dangereux; il y a long-tems que nous ne verrions pas d'homme plus gâté que vous. Mais, mon cher Monsieur, vous avez été loüé par tant de personnes de merite, sans que vôtre modestie en ait été ébranlée, que vous ne pouvez pas douter qu'elle ne soit à l'épreuve de tout ce que je puis dire à vôtre avantage. Rassûrez-vous, & ne craignez rien de mes paroles. Bien loin d'être flateuses, elles ne sont pas moins sinceres, quand elles publient ce que

vous valez, que lorsque je vous proteste que je suis tout à vous.

A Madame de ***

QUe je vous plains, MADAME, d'être visitée si souvent de l'Abbé qui fait le Docteur Regent de vôtre quartier. Je sai que dés qu'il a ouvert la bouche il ne déparle plus, & que les Sentences, les Proverbes & les Citations dont il accable les gens, ne sont guere propres à divertir une personne qui est sujette à la migraine. Je ne saurois lui pardonner le mal que vous font ses importunitez, ni le tems qu'il vous déroba l'autre jour, & que vous vouliez emploïer à m'écrire. Reparez la chose, je vous en conjure, & faites-moi savoir les particularitez de l'affaire que vous aviez resolu de me recommander. Souvenez-vous, s'il vous plaît, MADAME, que je ne souffrirai jamais que vous donniez cette commission à un autre. Parlons franchement, où trouverez-vous une personne qui la puisse executer avec plus de zele, & qui soit plus absolument à vous?

A la même.

AU lieu des excuses que vous me faites sur les éclaircissemens que vous me demandez quelquefois, j'ai des graces à vous rendre de ce que vous vous adressez à moi plûtôt qu'à tant d'habiles gens que vous avez à choisir parmi vos Amis. Il est vrai qu'il ne faut pas être fort savant pour décider d'abord de la chose dont il s'agit. Vous avez raison aussi-bien que vôtre voisin. L'on peut dire le Grand Mogor, & le Grand Mogol ; mais ce dernier est incomparablement plus usité. Je l'ai vû écrit de la sorte dans la plûpart des Relations. Cependant un grand Poëte que nous avons perdu depuis peu, n'a pas laissé de dire Mogor dans une de ses Pieces de Theatre. Feu Mr Corneille.

Il est vrai que je rêve & ne saurois resoudre,
Lequel des deux je dois le premier mettre en poudre,
Du Grand Sophy de Perse ou bien du Grand Mogor.

L'Empire de ce Grand Potentat s'appelle *Indostan*, & comprend la plus grande partie de la terre-ferme de l'Inde. On dit qu'il a six cens cinquante lieuës d'étenduë d'Orient en Occident, & plus de quatre cens cinquante du Septentrion au Midi. On le divise ordinairement en quarante Roïaumes, dont la pluspart tirent leurs noms de leurs Villes Capitales. Celle d'Agra séjour de l'Empereur est si grande, & si pleine d'Habitans, que l'on assûre que l'on en pourroit tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. Le Mogol pretend être descendu du fameux Tamerlan. Chah-Jean pere du Mogol qui regne aujourd'hui, avoit quatre fils qu'il fit Gouverneurs des quatre principales Provinces de son Empire ; mais étant tombé malade d'une maladie qui dura fort long-tems, ses quatre fils vécurent dans l'indépendance, & aspirerent tous quatre à la Couronne. Ils armerent pour ce sujet, aprés la mort de leur pere, & se firent une guerre cruelle durant cinq ans. Le troisiéme appellé *Aureng-Zebe*, fut plus fin que les autres, comme il est assez ordinaire aux gens de son humeur. Il vivoit en Dervich, c'est-à-dire, qu'il

étoit devot de profession dans sa secte. Il attira dans son parti son Cadet, & lui fit accroire que n'aïant aucun attachement pour les grandeurs de la terre, il n'avoit pris les armes que pour le faire monter sur le Trône : Qu'il aimoit bien mieux que l'Empire fût au plus jeune qui lui en sauroit gré, que de le ceder à des Aînez qui pourroient croire qu'il leur seroit dû, & n'en auroient aucune reconnoissance. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader son Cadet, & des deux Armées n'en aïant fait qu'une, il attaqua separément les deux Aînez, les défit & s'empara de la Souveraineté dont il joüit à present. Il fait la guerre au Roi de Golgonde. Vous avez un Oncle qui fut en ce païs-là avec Monsieur de la Haie, & vous savez apparemment que le Roïaume de Golgonde est dans les Indes au deçà du Gange. Il tire son nom de sa Capitale qui est une belle & grande Ville située au bas d'une montagne. On a construit la forteresse sur le sommet, & le Palais du Roi fait comme une troisiéme Ville. Le Peuple y est Mahometan, & suit les opinions des Perses. Vous jugez bien, MADAME, que je n'entrerai point dans le détail d'une guerre où vous ne prenez aucun

intereſt. Je vous dirai ſeulement que les Troupes du Roi de Golgonde s'étoient toûjours défenduës avec beaucoup de valeur ſous un Général nommé Ibrahim ; mais le premier Miniſtre du Roïaume n'aïant point d'égard aux ſervices d'Ibrahim, lui ôta le commandement de l'Armée pour le donner à ſon frere. Depuis ce tems-là les choſes ont entierement changé de face, & l'on dit que le pauvre Roi de Golgonde eſt dans ſa Citadelle ſerré de prés par ſes Ennemis. Je ne vous rendrai pas un compte plus éxact de ce que je puis ſavoir de ce païs-là, il vaut mieux que je finiſſe, & que je vous aſſûre que je ſuis tout à vous.

---

*A Monſieur de ****

QUe je vous trouverois attrapé, mon cher Monſieur, ſi je répondois par une eſpece de pointe aux agréables choſes que vous m'avez écrites ! Je n'aurois qu'à dire qu'au lieu que vous aïez des affaires par deſſus la tête, vous avez la tête au deſſus de toutes les affaires, dont on vous pourroit charger. Mais les jeux des mots ne ſont non plus de

vôtre goût que du mien. Nous pouvons les laisser aux gens qui veulent briller & s'ériger en Beaux-Esprits. Parlons, s'il vous plaît, d'une chose que je trouve tres-importante. Vous travaillez trop, mon cher Monsieur, & quelque esprit de superiorité que vous aïez, vous ne travaillerez pas long-tems, si vous ne prenez quelque relâche. Peut-on s'appliquer depuis le matin jusqu'au soir quand on veut vivre ? Au nom de Dieu cessez de vous tuer. Vous établirez incomparablement mieux vôtre maison, si vous ne lui sacrifiez qu'une partie de vôtre repos. Considerez qu'un redoublement d'étude durant six mois vous pourra valoir deux ou trois cens pistoles d'extraordinaire, & finir toutes vos peines en vous mettant au tombeau; au lieu que des soins moderez vous laissant vivre encore trente ans, augmenteront vôtre bien de plus de quatre cens mille livres. L'amitié que j'ai pour vous, & l'interest que je prens en tout ce qui regarde vôtre petite & aimable famille, m'obligent à vous parler de la sorte, & à vous conjurer de profiter de l'avis que je vous donne. Vous n'en pouvez recevoir pour vôtre conservation ni de meilleur, ni qui vienne

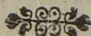
d'une personne qui soit plus absolument à vous.

A Madame de ***

VOus avez beau faire, MADAME, vous serez toûjours loüée, & dussiez-vous en enrager, j'ajouterai que vous ne le serez jamais assez. Je vous dirai même, que la Lettre que je viens de recevoir de vous, est d'un tour si delicat, que je ne vous aurois point fait de réponse, si je pretendois à bien écrire. Mais puisque vous n'aimez non plus qu'on vous parle de vôtre esprit que de vos yeux, il vaut mieux que je vous raconte les particularitez que vous me demandez sur le mariage de Mademoiselle de *** que j'appellois *pomme d'api.* Il n'y avoit pas de plus grosse cour que chez elle dans tout nôtre quartier, depuis que vous étiez allée à la campagne. Entre tant d'Adorateurs, Monsieur vôtre cousin, & son cher Ami furent les plus assidus. Comme ils étoient les mieux faits & les plus galants, ils furent aussi traitez plus favorablement que tout le reste. Ce-

pendant ni l'un ni l'autre ne pouvoit pretendre à être préferé. Leur merite étoit égal, & la Demoiſelle en étoit touchée également. Ils eurent dépit, mais ils n'en firent aucun éclat; ils étoient liez d'une amitié ſi forte, qu'ils n'oſerent ſe regarder comme Rivaux. Ils vinrent à bout de cacher leur jalouſie, mais ils redoublerent leurs ſoins. Il n'y a partie de promenade, d'Opera & de Comedie, qu'ils ne fiſſent pour divertir la Belle. Ces empreſſemens joints à une complaiſance continuelle ne ſervirent qu'à jetter Mademoiſelle de *** dans un plus grand embarras. Elle ne ſut pour qui elle ſe devoit declarer, & ſon irreſolution venant enfin à laſſer ſes deux Amans, ils lui rendirent inſenſiblement des viſites moins frequentes. Ils ſe demanderent enſuite le ſujet de ce changement, & ils avoüerent de bonne foi qu'on ſe laſſe de tout, & qu'il n'y a point d'ardeur qui ne ſe modere. Conſiderant neanmoins qu'ils avoient fait une dépenſe conſiderable pour ſe mettre bien dans l'eſprit de Mademoiſelle de ***, ils crûrent que l'équité vouloit que celui qui poſſederoit la Belle, donnât mille écus à l'autre, de peur qu'il ne perdît ſon argent

& sa Maîtresse. De son côté la Belle vit avec chagrin ce refroidissement en deux Cavaliers qu'elle estimoit, & craignant qu'ils ne vinssent à changer tout-à-fait, elle resolut de se declarer en faveur de celui qui lui rendroit la premiere visite. C'est monsieur vôtre cousin qui la rendit, & qui fut preferé. Il m'a avoüé depuis que son bonheur est encore au dessus de ce qu'il avoit esperé, mais je ne sai s'il est prêt à païer les mille écus. Quand je lui en ai parlé, il m'a répondu, que si son Ami les avoit dépensez, il en avoit eu du plaisir & même de l'honneur. Cette affaire ne se terminera qu'à vôtre retour, & je croi que vous serez le Parlement qui en décidera. Mais MADAME, souvenez-vous, s'il vous plaît, que les procés qui traînent, ne valent jamais rien pour les parties : venez mettre fin à celui-là le plûtôt que vous pourrez, j'attens avec une extrême impatience de voir prononcer un Arrest par la plus belle bouche du monde.



*A Monsieur le Marquis de ****

QUe vous êtes injuste de vous plaindre de mon silence ! Ne semble-t-il pas, que pour vous écrire il n'y a qu'à prendre la plume ? Il faut penser, il faut exprimer ; mais, bon Dieu, avec quel agrément & quelle delicatesse ! Je voudrois de tout mon cœur qu'il y pût avoir un autre Marquis de ***, & que vous eussiez commerce de Lettres avec lui. J'aurois le plaisir de voir de quelle maniere vous vous y prendriez, & si vous ne seriez point embarrassé. Il vous est bien aisé, quand vous ne traitez qu'avec des personnes comme moi, d'avoir l'imagination belle & vive, de faire briller de la nouveauté dans le tour de vos expressions, & de hazarder ce qui vous passe de plus hardi dans l'esprit. Mais si vous aviez à contenter un homme d'aussi bon goût que vous êtes, quelles mesures ne seriez vous pas obligé de prendre, pour le choix des pensées, & pour l'arrangement des mots ? Croïez-moi, MONSIEUR, vous ne seriez pas sans peine, & je me

trompe fort ſi pour finir vous n'aviez recours à quelque tour particulier, au lieu d'une proteſtation ſincere comme celle que je vous fais, d'être toute ma vie tres-abſolument à vous.

---

*A Monſieur de ****

PUiſque vous voulez ſçavoir ce que je penſe de la Lettre que vous m'avez envoïée, je vous en dirai mon ſentiment avec la franchiſe que vous demandez. Il me ſemble que l'homme qui vous en a regalé, meurt d'envie d'écrire mieux qu'il ne peut. Il charge ſon pauvre ſtile d'adverbes & d'épitetes, il l'en accable en s'imaginant qu'il le rend fort. Pour ne pas tomber dans de baſſes expreſſions, il ſe guinde ſi haut qu'on le perd de veuë. Ce que je trouve de fort plaiſant, eſt qu'il n'a pas emploïé une ſeule fois le mot *&*, dans toute ſa Lettre. J'ai ry de la peine qu'il s'eſt donnée, & de ce qu'il vous a dit qu'il trouve cette conjonctive trop commune pour s'en ſervir. Je lui conſeillerois de ne manger plus de pain, parce que tout le monde en mange.

Mais ceſſons de critiquer une choſe qui eſt même peu digne d'être examinée. Vous ſçavez ce que nous diſions l'autre jour, que lorſqu'on peſoit les écus d'or & les piſtoles, l'on ne s'aviſoit guere de regarder ſi les ſoû & les petites piéces étoient de poids. Je vous donne le bon jour, mon cher Monſieur, & je ſuis entierement à vous.

Au même.

JE ne puis vous envoïer les Vers que vous demandez, je ne les trouve ni dans ma memoire, ni dans mon portefeüille. Contentez-vous, s'il vous plaît, de la petite avanture dont ils furent ſuivis, & que vous me priez de vous raconter. Monſieur de *** fit un galant Placet comme pour être preſenté au Roi par les Amans contre les Filoux. Les premiers ſe plaignoient de ce que les autres les empêchoient de ſortir la nuit, & de profiter d'un tems ſi commode pour leurs rendez-vous. Mademoiſelle de Sc.... répondit à ce Placet, & les Filoux ſe défendirent agréablement par ſon ſecours. Ils ſe moque-

rent des Amans timides, & dirent que puisqu'ils avoient peur, ils n'étoient pas dignes de ces rendez-vous dont ils parloient si haut. Ils ajoûterent même que leur crainte étoit mal fondée, & que leurs bourses n'étoient pas assez pleines pour attirer les Voleurs; que les presens de leurs Maîtresses qu'on leur pourroit prendre, ne consistoient qu'en quelques petits bracelets de cheveux : Qu'ils étoient bien differens des Amans qui vivoient sous le Regne de Henry le Grand, *d'amoureuse mémoire*. Que l'on trouvoit sur eux les Portraits de leurs Belles dans des boëtes d'or enrichies de diamans. Si on venoit à les leur voler, ils les rachetoient le lendemain plus qu'elles ne valoient, & ne manquoient jamais de païer le secret qu'il leur importoit que l'on gardât pour les Portraits. Ces Placets plûrent extrêmement, on trouva que les Vers en étoient jolis, & tout le monde en voulut avoir des copies, mais peu de gens savent la suite dont j'ai promis de vous faire part. Je vous dirai donc que quatre ou cinq mois aprés que l'on ne songeoit plus à parler du démélé des Amans & des Filoux, on vint, le jour de l'An, sur les dix heures du matin

heurter aſſez rudement à la porte de Mademoiſelle de Scu... Le petit du Buiſſon que vous connoiſſez, courut ouvrir, & penſa mourir de peur. Il vit un homme terrible par ſa mine, par ſa mouſtache, & ſur tout par la ceinture de ſa culotte garnie de piſtolets, de poignards, & de bayonnettes qu'il laiſſa voir en entrant, & qu'il avoit cachées de ſon manteau dans les ruës. Le petit Laquais s'enfuit auſſi vite qu'une grande fraïeur le peut permettre, & aïant rencontré la Demoiſelle qui eſt à nôtre illuſtre Amie. Ah! Mademoiſelle Crois.... s'écria-t-il en tremblant, nous ſommes perdus; il y a dans la court un grand Diable d'homme qui nous va tous tuer. Crois... entre dans la chambre de ſa Maîtreſſe, & raporte ce qu'on vient de lui dire. Mademoiſelle de Scu... tâche de la raſsûrer. Ne voïez-vous pas, lui dit-elle, que c'eſt un Cavalier qui ne ſait où donner de la tête, & qui vient dans une ruë détournée, & chez une fille, croïant recevoir une aumône plus conſiderable qu'ailleurs? Portez-lui ces deux piſtoles, & dites-lui que je ſerois plus liberale ſi ma fortune étoit en meilleur état. La Demoiſelle enhardie par ce preſent

qu'elle avoit à faire, aborda l'homme terrible, mais ce ne fut qu'avec une grande révérence. Monsieur, lui dit-elle, voilà ce que Mademoiselle vous envoïe. Elle vous prie de l'excuser si elle n'a pas l'honneur de vous voir. Dites à Mademoiselle vôtre Maîtresse, lui répondit-il en s'humanisant, & en refusant l'argent, que je viens pour donner, & non pas pour recevoir. Presentez-lui cela de ma part, ajoûta-t-il, en lui mettant une petite corbeille entre les mains. Il n'eut pas plûtôt achevé ces mots qu'il sortit, & la Demoiselle prit cette avanture pour un enchantement. Elle la raconta à sa Maîtresse qui n'en fut pas moins surprise, sur tout lors qu'elle ouvrit la Corbeille. Elle y trouva une bourse de point d'Espagne d'or, d'un travail admirable. Il y avoit dans cette bourse un bracelet de pierreries avec un petit Madrigal où l'homme terrible parloit à peu prés de cette sorte : *Illustre Sapho, je viens de la part de mes Camarades les Filoux pour vous donner vos étrennes, & vous offrir la plus jolie bourse que nous aïons volée depuis que vous eûtes la générosité de défendre nôtre cause.* Mademoiselle de Sc... connut par le tour des

des Vers, & par cette liberalité faite d'une maniere ſi ingénieuſe, que le preſent lui venoit d'une perſonne de grande qualité, & d'un eſprit fort galant, qui a pour elle toute l'eſtime & toute l'amitié qu'elle merite. Je voudrois bien que vous en euſſiez autant pour moi. Je ſai que je ne le merite pas, mais ſachez que l'on ne peut être à vous plus abſolument que je ſuis.

---

*A Monſieur de ****

NE m'accuſez point de pareſſe, je vous prie, il n'a pas tenu à moi que je ne me ſois donné l'honneur de vous écrire; mais vôtre Portier m'aſſure depuis deux mois que l'on vous attend d'un jour à l'autre. Je ne ſai pourquoi on le fait parler ainſi; mais je ſuis bien fâché qu'aïant des remercimens à vous faire, je ne m'en ſois pas encore acquité. J'ai appris que vous aviez ordonné à vôtre Valet de chambre de me faire part de quelque gibier que vous aviez envoïé, & quoique je n'aïe pas profité de vos bonnes intentions, je ne laiſſe pas de vous en être obligé. Je

vous en aurois témoigné ma reconnoissance, si l'on ne m'avoit encore assuré que vous étiez en chemin pour revenir. Ce n'est que depuis peu de jours que l'on ne me païe plus de cette esperance. Monsieur le Chevalier me dit dernierement que vous aviez envoïé querir vôtre *Committimus*, & je jugeai par-là que vous seriez encore quelque tems en Provence. Ainsi, MONSIEUR, si vous trouvez bon que je me donne quelquefois l'honneur de vous écrire des nouvelles du monde, vous n'aurez qu'à me le faire connoître par un mot de réponse. Si vous vouliez bien aussi me donner quelques commissions, vous verriez par la maniere exacte & promte, dont je m'en acquiterois, avec quelle ardeur & quelle soumission je suis à vous.

A Monsieur le Marquis de * * *

LOüez la Chasse tant qu'il vous plaira, mais permettez-moi de n'être pas de vôtre sentiment & de vous dire le mien. Je ne trouve pas mauvais qu'un homme de vôtre âge & de vôtr

qualité prenne quelquefois ce divertissement-là, mais je ne puis souffrir qu'il s'en fasse une occupation continuelle. Je ne conte pour rien les dangers où vous expose, sans gloire, l'ardeur que vous avez pour cet exercice, & je veux même que les Cerfs & les Sangliers de vos forests aïent la discretion de ne s'en prendre pas à leur Seigneur. Mais considerez, s'il vous plaît, la dépense que vous êtes obligé de soûtenir pour satisfaire cette passion. Ne savez vous pas qu'Acteon devoré par ses chiens avertit les Grands Seigneurs de ne se pas laisser ruiner par leurs Meutes ? Ce n'est pas tout, venons au plus essentiel, & dites-moi, je vous prie, si pour prendre dix ou douze liévres de plus dans un an, vous en seriez plûtôt Marêchal de France ? Croïez-moi, MONSIEUR, dérobez à la campagne un tems que vous devez à la Cour & à l'armée. Vous avez beaucoup d'estime pour les Romains, n'oubliez pas qu'ils ne s'adonnoient qu'à la guerre. Ils faisoient la guerre aux hommes & laissoient tuer le gibier par leurs Esclaves. Je ne vous en dis pas davantage, je souhaite seulement que vous profitiez de mes avis.

Je vous donne le bon jour, MONSIEUR, & je ſuis à vous avec tout le zele imaginable.

---

*A Madame de ****

JE ſuis aſſez éloigné de vous pour ne pas craindre d'être battu quand je vous dirai tout ce que je penſe. Je vous declare donc avec autant de hardieſſe que de ſincerité, que vous êtes une grande Enchantereſſe. Si vos yeux ne m'avoient entierement pris au Palais Roïal, vôtre Lettre auroit achevé de me charmer au Fauxbourg ſaint Germain. Je l'ai reluë plus de vingt fois avec un plaiſir ſenſible, & je l'admire de telle ſorte que je ne comprens pas que j'oſe vous faire réponſe. Vos penſées & vos expreſſions brillent du plus beau feu du monde, & l'on y trouve je ne ſai quoi de ſi aiſé & de ſi naturel, que l'on juge bien qu'il en coute moins à vôtre eſprit qu'à vôtre main à écrire de ſi agréables choſes. Enfin, vous n'êtes pas moins habile homme que belle femme. Si vôtre modeſtie vous empêche de le croire, c'eſt tant

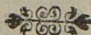
pis pour vous, & non pas pour moi. Si vous étiez plus credule, vous en ſeriez plus heureuſe, & je ne doute pas que je n'en fuſſe plus malheureux. Vous deviendriez ſi fiere que vous ne me regarderiez pas, quoique je ſois à vous plus abſolument encore que je ne vous puis dire.

Je croi que Monſieur vôtre frere ſe conſole aiſément, qu'il n'y ait que ſa jeuneſſe qui l'empêche d'obtenir l'emploi que l'on propoſoit pour lui. Je vous dirai là-deſſus ce que répondit autrefois Mademoiſelle de Sc*** à Monſieur le Duc de Mont *** qui trouvoit un de mes Neveux trop jeune dans une pareille occaſion : *Quoi ! Monſieur*, lui dit-elle, *pouvez-vous lui reprocher un défaut, que l'on ne corrige que trop tous les jours malgré qu'on en ait ?*

A la même.

ON vous a dit vrai, MADAME, j'ai un procés, & je ne ſai où j'en ſerois ſi vous ne m'aviez charmé. Vous êtes cauſe que je n'enrage pas de la peine

que l'on me donne avec injustice, & voici de quelle maniere je vous suis obligé. Quand le chagrin me veut monter dans l'esprit, il le trouve si plein de vôtre idée qu'il n'y peut entrer; de sorte, MADAME, que c'est un grand avantage de vous avoir toûjours presente à l'imagination. Ne croïez pas neanmoins que tout le monde en tire le même profit que moi, si je vous dois le repos dont je joüis malgré la chicane que l'on me fait, je connois mille gens à qui vous donnez bien de l'inquietude encore qu'ils ne songent pas à plaider. Dieu me preserve d'être de leur nombre. J'aime mieux presenter des Requêtes & solliciter des Juges sans vous déplaire, que d'être sans procés, & de vous importuner par des soupirs. Vous m'avez dit cent fois qu'il n'y a rien de plus incommode qu'un Amant plaintif. Ne craignez pas que je le devienne, je ne serai jamais à vous que comme un treshumble Serviteur, qui vous admire.



A Monsieur de ***

JE demeure d'accord avec vous qu'il y a peu d'opinions populaires que je voulusse approuver, mais je vous avouë aussi que je ne les condamne pas toutes. Vous trouvez étrange ce que l'on dit ordinairement qu'un enfant qui a plus d'esprit que son âge n'en promettoit, ne sauroit vivre long-tems. Je veux croire que la perte que l'on en fait étant plus sensible, on la remarque mieux, & on s'en plaint davantage. Ne disons-nous pas aussi que c'est toûjours à une partie malade que l'on nous heurte, parce que nous ne prenons pas garde quand on nous touche à celles qui ne nous font aucun mal. Cependant on peut dire que plusieurs Grands hommes sont d'un sentiment que vous appellez vulgaire. Considerez la reflexion que fait Quintilien sur ce sujet. Aprés avoir parlé des belles qualitez d'un fils qu'il venoit de perdre : *Nous voïons d'ordinaire*, dit-il, *que ce qui meurit trop promptement, se corrompt bien-tôt, & qu'il ne peut du-*

rer autant que nous le souhaiterions. Il y a je ne sai quelle envie du destin qui coupe precipitamment les grandes esperances que l'on a conçûës. Il semble qu'il craigne que l'homme ne s'éleve au dessus de sa condition, & qu'il ne passe les bornes qui lui sont prescrites. Seneque parle peu differemment sur cette matiere. Si vous avez oublié ce qu'il dit en consolant Marcia, je consens à vous le rapporter, puisque vous n'avez pas vos Livres à la Campagne. *Quoi Marcia! quand vous consideriez que vôtre fils s'étoit fait, dans une grande jeunesse, une prudence qui sembloit avoir été meurie par une longue suite d'années; quand vous voyïez qu'il fouloit aux pieds les voluptez, qu'il étoit exemt de vice, qu'il moderoit ses passions, qu'il n'aimoit les richesses que pour en faire des liberalitez, & qu'il prenoit les plaisirs sans déreglement & sans excés, pouviez-vous croire que vous le conserveriez long-tems? Ne vous representiez-vous point que ce qui est monté à son dernier degré de perfection, est prest à tomber? Qu'une vertu consommée se dérobe en un moment à nos yeux, & que les fruits hâtifs n'attendent point l'arriere-saison? Un feu vif & clair meurt en un instant, celui qui se prend*

prend à une matiere difficile à enflammer, & qui n'a qu'une lueur morne & triste, s'entretient incomparablement davantage. Nous pouvons dire le même des esprits, plus ils ont de lumiere, plûtôt ils s'éteignent; & à parler en général, ce qui ne peut s'élever plus haut est à la veille de sa cheute. Fabien écrit que du tems de nos Peres, il se vit à Rome un Enfant qui étoit de la taille des plus grands hommes; Cet Enfant ne vécut guere, & autorisa la prédiction que tous les gens d'esprit avoient faite de sa mort. Ils avoient jugé avec raison qu'il n'arriveroit jamais à un âge qu'il avoit anticipé, & dont la nature, s'il est permis de parler ainsi, lui avoit fait les avances. Cet exemple confirme ce que nous avons déja dit qu'une maturité parfaite est une marque infaillible de la ruine de son sujet, & que la fin d'une chose arrive necessairement dés que la vertu qu'elle avoit de croître, est entierement épuisée.

Je pourrois ajoûter ce que l'Auteur avoit dit auparavant, *qu'il ne se voit guere que les grandes felicitez soient longues. Il n'y a qu'un bon-heur mediocre qui soit durable, & qui aille jusqu'au bout. La fortune s'en retourne ordinai-*

rement du même train qu'elle est venüe. Elle demeure peu où elle s'est pressé d'arriver. La nature se hâte de même à reprendre ce qu'elle a donné trop tôt, & si elle a fait trop promtement des prêts considerables, elle les demande avant le terme qu'elle devroit donner. Aprés les témoignages de ces grands Maîtres, je n'ai rien à vous dire si ce n'est que je suis, &c.

---

*A Madame de ****

QUoi! MADAME, vous me querelez parce que je parus un peu gai hier au soir aux Tuilleries? Je n'avois de joïe que parce que je vous voïois. Craignez-vous que l'on ne s'imagine que vous avez cessé de m'être cruelle? Ne sait-on pas que vous êtes la plus fiere personne qui fut jamais? Croïez-moi, MADAME, il n'y va pas de vôtre honneur que je sois toûjours triste, & il me semble que je me puis réjoüir quelquefois sans vous offenser. Que vous importe que mon imagination me fournisse des plaisirs si vous n'y contribuez point du tout. Estes-vous

fâchée que je me forge des chimeres, & qu'un homme qui vous aime, paroisse si peu raisonnable ? Mais, MADAME, si j'avois toute ma raison, aurois-je tant de tendresse pour une personne dont je ne puis attendre que des persécutions continuelles ? Vous pourrois-je aimer, vous MADAME, qui n'aimez rien, qui n'avez aucune complaisance pour moi, & qui même ne pouvez souffrir que je joüisse du desordre où vous avez mis mon esprit ? Si j'étois dans mon bon sens, je vous dirois bien-tôt que je suis vôtre tres-humble serviteur.

A la même.

VOtre Lettre me paroît si pleine de charmes, que j'en ai un dépit que je ne vous saurois exprimer. Je voi que je ne sortirai jamais de vos mains, & que je ne fais que des efforts inutiles pour m'en tirer. Quand je crois être accoûtumé à la beauté de vos yeux, celle de vôtre esprit fait voir de nouvelles graces, dont il est impossible que je me défende. Enfin, MADAME,

plus je vous examine pour trouver quelque défaut qui me puisse dégager, plus je trouve des qualitez aimables qui renforcent les chaînes que je voudrois rompre. Mais en découvrant tant de beautez, ne verrai-je ni douceur ni complaisance pour moi? En verité, MADAME, vous êtes injuste de ne relâcher jamais d'une sévérité dont vous vous faites un honneur imaginaire; & je vous dirai franchement que si vous n'étiez la plus belle personne du monde, vous en seriez la plus insupportable. Profitez de cet avis, c'est moins pour mes interests que je vous le donne, que pour vôtre gloire. Car je suis bien plus à vous qu'à moi-même.

Fin de la seconde Partie.





TABLE DES PRINCIPALES MATIERES,

Contenuës en ces deux Volumes de Lettres.

Le premier chiffre I. ou II. marque la premiere *ou* seconde Partie ; *& l'autre signifie la Page.*

A

G

244.

Fin de la Table des Matieres de ces 2. Volumes.

